
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01875525 6

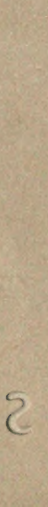





TRANSFERRED
ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

S



MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

S

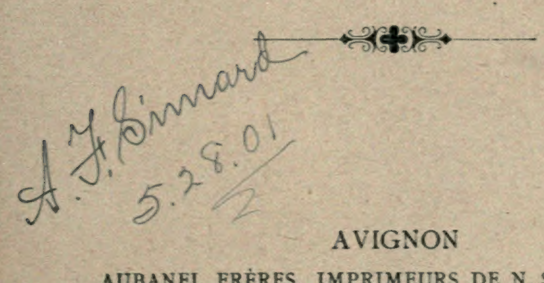
LE CARDINAL WISEMAN

Méditations sur l'Évangile

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

PAR L'ABBÉ J. CAUDRON

Approuvée par Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Meaux



AVIGNON
AUBANEL FRÈRES, IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE
ET DE MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE
1901

S

Imprimatur :

Avenione, die 6â februarii 1901.

E. CHARRASSE, vic. gén.

LETTRE

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MEAUX

AU TRADUCTEUR



CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Vous continuez à nous faire connaître par vos traductions les œuvres spirituelles du cardinal Wiseman. Mon approbation va bien volontiers à ces *Méditations sur l'Evangile* qui complètent les *Méditations sur la Passion de N. S.* déjà publiées.

L'Evangile est la source intarissable où les chrétiens trouvent l'aliment substantiel de la piété ; où les âmes qui doutent ou qui chancellent rencontrent les attraits les plus puissants vers la foi et la vertu. L'Evangile prêché, étudié, médité, c'est la condition indispensable du progrès réel et du salut des âmes.

Que les pensées toujours solides, originales et neuves souvent, que l'auteur a su tirer de l'Evangile, aident de nombreux lecteurs à en mieux pénétrer le sens profond et à en retirer des fruits abondants.

Votre travail leur sera utile et Dieu vous en récompensera.

† EMMANUEL
Evêque de Meaux.

2 Février 1901
En la fête de la Présentation de N. S. J.-C. au Temple.



PREMIÈRE MÉDITATION

Le Mystère de l'Incarnation

Premier Point



OMBIEN, sans l'Incarnation, notre connaissance de Dieu et notre amour pour lui, eussent été imparfaits et incomplets !

A contempler la grandeur et la majesté de Dieu dans sa nature éternelle et infinie ; à essayer, malgré notre impuissance, de nous représenter son essence si profondément différente de la nôtre, notre esprit se perd en conjectures, et devant ce mystérieux

inconnu notre pensée se trouble. « Quiconque veut pénétrer les secrets de la majesté divine est aveuglé par l'éblouissement de sa gloire. *Qui scrutator est majestatis opprimitur a gloria*[1]. » C'est la crainte plus que l'amour qui domine. Nous avons besoin, pour que nos regards et nos facultés se fixent, d'objets circonscrits par des traits sensibles et les seuls attributs abstraits de la nature divine ne peuvent qu'à peine nourrir et satisfaire les âmes depuis longtemps familiarisées avec la contemplation.

Mais si ces attributs infinis nous apparaissent unis à notre propre nature, cette nature que nous connaissons bien et que nous aimons ; si la majesté et l'immensité de Dieu se montrent à nous emprisonnées, pour ainsi dire, en une forme sensible qui frappe notre entendement, oh ! alors nous pouvons facilement les méditer et les aimer.

C'est là, semble-t-il, la pensée de l'apôtre saint Jean, qui soutient qu'on ne peut aimer le Dieu invisible[2], si l'on n'aime pas le prochain que l'on voit. Avec plus de raison pouvons-nous dire qu'on ne peut aimer Dieu dans sa majesté et ses attributs infinis, si l'on n'aime pas Jésus, le Dieu incarné. L'Eglise professe cette opinion quand elle

1 Prov. xxv, 27.

2 *Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere?* S. Jean, I Ep, IV, 20.

demande, dans la Préface de la Messe, que « nous soyons portés, par la connaissance sensible de Dieu, à l'amour de ses biens invisibles. » *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.*

Conquérir notre amour, voilà donc, indépendamment du grand motif de la Rédemption, le but de l'Incarnation. Il n'était pas nécessaire, malgré les convenances harmonieuses qu'on y découvre, que la Rédemption fût opérée de cette manière ; mais ce mode fut choisi parce que, plus que tout autre, il nous rapprochait de Dieu, et était capable de gagner nos cœurs.

O condescendance infinie de la part de Dieu ! Quelle preuve magnifique, quel témoignage saisissant de son amour pour nous ! Quel ingrat serais-je si devant un tel abaissement consenti par mon Dieu afin d'obtenir mon amour, je le lui refusais ; si je ne lui consacrais toutes mes affections dans la ferveur de mon cœur !

Deuxième Point

De plus, ce mystère, merveilleux entre tous, nous est une admirable manifestation des attributs de Dieu.

La seule pensée de l'union des deux natures, divine et humaine, est un mystère si profond que, toute l'éternité, les anges en seront ravis d'étonnement sans pouvoir le comprendre. Dieu, immense, infini, prenant un corps humain sans pour cela éprouver aucune diminution, aucune perte, restant infini et en même temps devenant réellement homme, c'est là une marque de toute puissance qui dépasse la portée des facultés des créatures les plus parfaites. Nous devons adorer dans le silence et la crainte, et croire à la parole de Dieu et à l'enseignement de sa sainte Eglise. Mais l'amour toutefois doit adoucir la crainte ; il doit déborder de nos cœurs à la pensée que Dieu n'a voulu toutes ces merveilles que pour nous-mêmes. Le Fils de Dieu, en effet, ne s'est incarné que pour nous sauver et nous arracher à la damnation éternelle, que nous avions méritée. Il n'a pris son corps que pour voiler nos meurtrissures sous ses plaies, que pour racheter nos âmes au prix de son sang.

Quel excès d'amour incomparable, incompréhensible ! Arrêtons-nous à approfondir le sens de cette démarche extraordinaire du Fils de Dieu. « Il s'est anéanti et il a pris la forme d'un esclave [1]. » Il s'est anéanti, c'est-à-dire qu'il a quitté sa gloire et sa grandeur, et il a pris la forme d'un esclave.

1 *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* S. Paul, Philipp., II, 7.

Le Créateur a emprunté l'aspect, bien mieux la nature même de sa créature, de l'œuvre de ses propres mains ! Le Maître et le Seigneur de toutes choses, le Souverain suprême du ciel et de la terre s'est abaissé jusqu'à la condition d'un vil esclave, afin de racheter cet esclave ! Il a voulu passer, remarquons-le bien, pour un traitre, un rebelle, un accusé, pour un coupable, chargé d'iniquités commises contre sa propre personne ! La bonté et la miséricorde de Dieu n'égalent-elles pas ici dans leur infinité sa puissance et sa grandeur !

Oh ! oui, la bonté, l'ineffable mansuétude de notre Dieu éclatent merveilleusement en ce mystère ! Miséricordieux fut-il de descendre de si haut et de s'abaisser à ce point, pour nous tirer de l'abîme de perdition où nous étions tombés !

Affections et Résolutions

« O miracle de condescendance et d'amour, où trouverai-je des paroles qui expriment, Seigneur Jésus, les sentiments que je dois éprouver pour vous devant les infinies miséricordes de votre Incarnation ?

« Le Verbe s'est fait chair, et a habité parmi nous ! *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*[1]. »

1 S. Jean, I, 14.

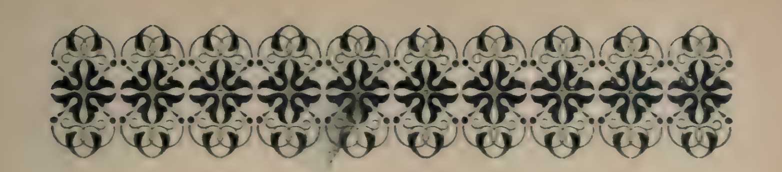
O Fils de Dieu, vous avez atteint le suprême degré de votre toute puissance, en revêtant notre pauvre et faible nature déchue, afin, par là, de gagner notre amour et de nous réconcilier avec votre Père !

Vos anges avaient péché, et vous ne vous étiez pas fait ange pour les racheter.

L'homme, ce ver de terre, vous a outragé, et vous vous êtes fait homme pour devenir sa rançon !

Les purs esprits qui peuplaient les cieux n'avaient pas ému votre cœur, comme l'ont fait les pauvres êtres rampants que nous sommes. Dans leur nature, il n'y avait rien de grossier ni d'impur; dans notre chair habitent les infirmités et la mort, suites naturelles du péché. Et pourtant, hélas! l'homme oublieux laisse aux anges le soin de bénir sans cesse la bonté et la miséricorde dont vous nous avez comblés préférablement à eux ! Quel aveuglement, quelle froideur, quelle ingratitude d'oublier, ne serait-ce qu'un moment, cet excès d'amour de notre Dieu !

Je veux du moins, ô Jésus, essayer de vous témoigner ma reconnaissance en vous donnant mon amour, si pauvre et si indigne, comparé au vôtre ! Mon cœur et mes affections sont à vous pour jamais. Rendez-les dignes de vous, et faites-les vôtres pour toujours ! »



DEUXIÈME MÉDITATION

Les Bienfaits de l'Incarnation

Premier Point

La venue de Dieu parmi les hommes, sa présence sur la terre avec un corps semblable au nôtre, ont établi entre lui et nous des relations toutes nouvelles et fort importantes.

Il est d'abord devenu l'un de nous. Tout ce qui fait le fond de la nature humaine, notre bonheur et nos infortunes, nos joies et nos misères, nos défauts et nos vertus, a pris aux yeux de Dieu un

cachet d'intérêt familial, pour ainsi dire, et a gagné pour notre plus grand bien ses sympathies divines. Un philosophe païen avait écrit : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger [1], le Sauveur pouvait le répéter à bon droit. Il est homme comme nous, hormis le péché ; il ressent nos besoins, nos désirs, nos craintes ; il fait sienne, aux yeux de son Père Céleste, notre condition, afin de nous racheter et de nous délivrer.

Il est aussi notre frère, puisque tous les membres de la grande famille humaine sont frères ; durant sa vie ce titre lui fut particulièrement cher ; il s'en réclame dans ses enseignements donnés aux Apôtres, ou plutôt il nous permet de prendre ce titre à son égard. N'est-ce pas, dès lors, pour nous un immense honneur, une dignité et un avantage incomparables, d'être ainsi unis au Fils consubstantiel de Dieu éternel, au point de nous voir considérés et traités par lui-même comme des frères dans les liens de la plus étroite parenté. En tant que notre frère aîné, « le premier-né [2] » d'entre nous, il possède des droits et des privilèges, qui tous tendent à notre profit.

Le premier de ces privilèges, c'est le privilège du « sacerdoce », apanage du premier-né dans la

1 *Homo sum et nil humani a me alienum puto.*

2 *Primogenitus omnis creaturæ.* S. Paul, Coloss. I, 15.

loi antique. Nous possédons ainsi un prêtre qui peut répondre à tous nos besoins. Quelle différence si la charge sacerdotale vis-à-vis de nous avait été dévolue, par exemple, à un ange ! Il n'eût été qu'un intermédiaire, n'eût pas eu de participation réelle et personnelle avec nous. Mais notre Prêtre sait compatir à nos misères, parce qu'il s'y est lui-même trouvé mêlé [1]. Nous pouvons donc, en pleine confiance, recourir à lui, sachant quels sont ses sentiments pour nous.

Un second privilège qui appartient à notre frère aîné, c'est celui de la « royauté »; il est le chef de la famille, le roi. De toute éternité, son Père a remis toutes choses entre ses mains, et l'a établi Roi de toute la terre ; mais aujourd'hui que notre Frère tient le sceptre, quelle douceur dans son empire ! Quelle bénignité dans son commandement ! Nous ne sommes plus des esclaves ou des vassaux gouvernés avec une verge de fer, nous sommes une race royale, nous approchons de son trône, nous sommes destinés, ô merveille ! à nous asseoir un jour à ses côtés et à régner avec lui !

Quels avantages, quels profits immenses pour nous dans ce mystère qui, en nous créant de tels

1 Hebræ., IV, 16.

liens, nous donne un Roi si doux, si miséricordieux, si aimant ! Le petit enfant de Bethléem est notre Roi ! Comment le craindre ? Comment éprouver pour lui d'autres sentiments qu'un profond amour ?

Deuxième Point

Ces privilèges qui tendent si bien à notre profit, sont cependant quelque chose de tout personnel au Sauveur. Nous avons avec lui d'autres relations, qui nous concernent nous-mêmes plus particulièrement.

Il est le Médiateur entre Dieu et nous. Pour cet office, il fallait un personnage étroitement uni aux deux partis à rapprocher, qui fût un fidèle représentant de l'un, et en même temps qui possédât une grande influence sur l'autre. Personne ne pouvait être doué de cette double qualité mieux que notre bien-aimé Rédempteur, qui, précisément, unissait en lui, dans leur plénitude, sans toutefois aucune confusion, la double nature de Dieu et de l'homme. Ce rôle de Médiateur fut inauguré à l'instant même de son Incarnation, et publiquement manifesté au jour de sa naissance, dans la bienheureuse nuit de Noël.

Nous possédons aussi en lui un trésor d'un prix infini, que nous pouvons offrir à Dieu pour

obtenir ses grâces. Toute prière qui passe par Jésus est souverainement efficace et assurée d'être exaucée : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera [1] ». Par la miséricorde de Dieu, ses droits sont nos droits, ses mérites deviennent nos mérites. Il est comme une digue interposée entre nos péchés et la justice de son Père irrité. Que de bienfaits dans cette Incarnation de notre divin Sauveur !

Mais voici qui surpasse tout le reste. Il est devenu notre modèle ! Comme Dieu, il n'eût jamais pu l'être, mais en revêtant notre corps, il a pu nous apprendre à prier et à servir Dieu, à souffrir et à pardonner, à vivre et à mourir. Il s'est fait notre maître et notre éducateur dévoué. Il est apparu comme la voie, la vérité et la vie ; il a été le bon pasteur, la vigne symbolique, l'auteur de notre salut. De lui nous viennent les flots de la grâce que nous verse le Dieu invisible ; de lui sont les sacrements et l'Eglise, tous les trésors de pardon suspendus sur la tête des pécheurs, toutes les sources d'eau vive qui, sans cesse, jaillissent de la très sainte Eucharistie. En venant en ce monde, il nous a donné une mère en Marie, et il nous a assuré des droits à son affection ; il a abaissé le Ciel jusqu'à la terre, et en nous pressant de l'aimer

1 S. Jean, XIV, 13.

dans sa chair visible, il nous a élevés jusqu'à l'amour du Dieu invisible, éternel, infini !

Affections et Résolutions

« Quel abîme insondable de bienfaits et de miséricorde vous avez ouvert pour nous dans l'instant béni de votre naissance, ô divin Enfant de Bethléem ! Quels liens étroits d'intimité et de relations entre vous et moi ont été formés à cette heure bienheureuse ! Quelles puissantes attaches nous ont unis l'un à l'autre pour toujours, et qui pourrait jamais les rompre ! Ni la terre, ni l'enfer, ni la force, ni les menaces, ni les dominations, ni les puissances ne sauraient les ébranler. Vous-même, ô Jésus, si votre amour en pouvait supporter l'idée, vous ne pourriez détruire la parenté formée entre vous et moi, vous ne pourriez effacer les titres de fraternité et d'amitié que vous avez créés entre nous. Non, ô bien-aimé Jésus ! nous sommes frères pour l'éternité, et je ne laisserai prescrire aucun de mes droits. Je réclame, et je réclamerai sans cesse mon droit à vous aimer et à être aimé de vous ; je vous demanderai, puisque je suis pauvre, de m'ouvrir le trésor de vos grâces ; je vous prendrai comme médiateur entre notre commun Père céleste et moi ; je pourrai toujours

recourir à vous en toute confiance, quand j'aurai besoin de secours et de protection ; je m'assoierai à votre banquet ici-bas, et là-haut je partagerai votre gloire, car je suis votre co-héritier ! *Cohæredes autem Christi* [1] !

1 S. Paul, Rom. VIII, 17.





TROISIÈME MÉDITATION

NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR

Prélude. — Représentons-nous l'étable de Bethléem ; Jésus est couché dans la crèche par une froide nuit d'hiver ; sa divine Mère et saint Joseph sont en adoration.

Premier Point

ON peut avec fruit considérer le contraste qui existe entre l'empereur Auguste portant dans sa vanité un décret de recensement général, et l'abaissement de cet humble Enfant de la crèche, seul vrai maître de l'univers.

Le premier, pour satisfaire un sot orgueil et une vaine satisfaction, jette le monde dans la confusion et s'attire de toutes parts des malédictions; pourtant, il est assis sur un trône brillant, entouré d'une foule de courtisans qui l'encensent, et il peut décider du sort de son empire.

Le second est venu dans le monde pour le bien de tous, pour le salut des hommes, et ses bienfaits soulèveront les bénédictions et l'éternelle reconnaissance de toutes les générations ; et cependant, il est couché sur un peu de paille, enveloppé de quelques pauvres langes, servi uniquement par sa mère et son vieux père nourricier ; un bœuf et un âne sont à ses côtés ; les plus modestes hôtelleries de Bethléem lui ont fermé leurs portes.

Contemplons longuement, attentivement, ce spectacle ; étudions-le jusque dans ses moindres détails, il y a ici beaucoup à apprendre. Peut-être dans notre émotion serions-nous portés à nous écrier : O monde aveugle, qui te laisses aller à de si fausses appréciations, qui gardes tes hommages et tes honneurs à un Auguste, usurpateur et pécheur, et qui rejettes et méprises Jésus, le souverain Seigneur de toutes choses, la joie des hommes et des anges !...

Mais voyons plutôt comment la déception répond aux desseins d'Auguste, qui ne peut réaliser ses espérances et ses ambitions, tandis

que notre Sauveur va jusqu'au terme de son œuvre divine. En réalité, Auguste ne fut qu'un simple instrument de la mission de Jésus, et son décret n'eut d'autre but que de permettre la naissance du Rédempteur à Bethléem.

Deuxième Point

La naissance de ce divin Enfant ne ressemble pas à celle des autres enfants ; elle ne s'accomplit pas selon les lois ordinaires de la nature, mais elle est subordonnée à sa volonté toute-puissante, car il est le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme. Pourquoi donc a-t-il voulu naître dans cette vallée de larmes ? Pourquoi ? Parce qu'il m'aimait et voulait me sauver.

De même qu'il est né parce qu'il l'a voulu, de même il a choisi pour sa naissance les circonstances qu'il lui a plu. Pourquoi, en effet, est-il né dans ce dénuement et cet abaissement ? Par amour pour moi toujours, afin qu'il pût me donner une preuve plus grande de sou attachement.

C'est donc pour moi qu'il naquit dans une étable, qu'il fut couché dans une crèche ; pour moi, qu'il voulut venir au monde dans la saison la plus rigoureuse, sous les frimas qui glaçaient sa chair si tendre : pour moi ,qu'il s'abaissa jusqu'à se faire

refuser l'entrée des hôtelleries ; pour moi, que la pauvreté et l'indigence entouraient son berceau ! Qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'amour ? L'ai-je aimé de façon à me rendre digne de tant de dévouement ? Ah ! plaise à Dieu que je puisse dire seulement que je ne suis pas tout-à-fait indigne de la moindre de ces marques d'amour ! Plaise à Dieu que je puisse trouver, dans toute ma vie, un moment pendant lequel j'aurai aimé mon Sauveur comme je le dois !

Affections et Résolutions

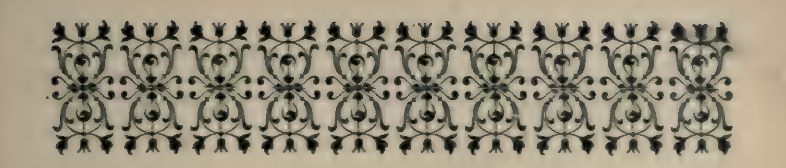
Allons en esprit auprès de la Sainte Famille dans la pauvreté et prenons part aux souffrances du divin Enfant en le consolant par des témoignages d'amour. Disons-lui du fond du cœur : « O doux Jésus, vous vous êtes donc fait enfant par amour pour moi ! Que n'ai-je été à Bethléem pour vous prendre dans mes bras et réchauffer contre mon cœur vos tendres membres glacés ! Que n'ai-je eu une demeure digne de vous pour vous y abriter avec votre bienheureuse Mère, la vierge Marie ! Puisque vous dédaigniez les honneurs et les pompes de ce monde, du moins je vous aurais prodigué les caresses et le dévouement d'un cœur aimant. Oh ! pauvres habitants de Bethléem, quel

trésor avez-vous perdu, ou plutôt quel trésor avez-vous repoussé !

Mais non, si vous aviez reçu mon Sauveur et si vous l'aviez accueilli avec honneur, il ne fût pas devenu au même degré mon trésor et ma joie. C'est comme un Enfant faible et sans appui, malgré que vous soyez le maître de tout, ô Jésus, que je veux vous prier ; c'est couvert de pauvres langes en lambeaux, bien que ce soit vous qui revêtiez la nature de ses parures, que je veux vous aimer ; c'est tout transi de froid dans votre berceau de paille que je me plais le mieux à vous embrasser et à vous presser sur mon cœur !

Oh ! oui, c'est toujours ainsi, tel que vous étiez à Bethléem que je veux vous contempler ; rejeté par les hommes, afin de me mieux appartenir ; pleurant, afin que je puisse pleurer avec vous ; plein d'amour pour moi, afin que je puisse vous aimer !





QUATRIÈME MÉDITATION

Naissance de Notre Seigneur

(Suite)

Premier Point

NOTRE Sauveur eut de nombreuses souffrances à supporter dans cette nuit de Noël, début de son existence ici-bas. Dès le premier instant de sa vie, sa raison et sa sensibilité jouissaient de leur entière perfection et le rendaient capable de comprendre et de ressentir tout ce qui lui arrivait. Sa naissance a lieu au plus fort de l'hiver, dans la saison la plus

rude et la plus pénible à supporter, dans les ténèbres d'une longue et triste nuit. Que notre terre dut paraître lugubre au premier regard qu'il reposa sur elle! Quel présage de ce que devait être sa vie! Quel commencement bien en harmonie avec le reste de son existence!

A cette même heure, peut-être, d'autres enfants venaient au monde. Mais des bras dévoués les berçaient, les enveloppaient de langes bien chauds et les déposaient dans un berceau moelleux; pour eux cette première nuit ne fut qu'un paisible sommeil, et n'a pu laisser de trace dans leur souvenir. Si un passant avait pu contempler la demeure de Jésus et celle de ces autres enfants, qui dans sa pensée brillerait un jour dans la gloire et la vénération? Sans doute l'un de ceux qui reposaient dans une chambre somptueuse; quant à l'autre humble enfant, il eût versé sur lui des paroles de pitié: Pauvre petit être, vous êtes bien l'enfant de la misère et du malheur, paria dès le berceau, rejeté des hommes et relégué parmi les animaux, banni de toutes les maisons et réduit à une étable, repoussé des hôtelleries et n'ayant pour tout refuge qu'une crèche! Quelle triste destinée vous attend! Quelle vie de misère présage une telle naissance!...

En tenant ce raisonnement, ce passant eût été dans le vrai pour une part: mais pour une part

encore plus grande, quelle erreur, quelle méprise ! Cet enfant abandonné sera le salut de cet autre entouré de caresses et dont l'avenir semble s'ouvrir si brillant ; il sera l'être le plus grand et le plus glorieux qui ait jamais paru sur la terre. Pourtant, il aura une vie et une mort bien appropriées à sa naissance misérable ; il est l'opprobre du monde et le rebut de l'humanité : *Opprobrium hominum et abjectio plebis*[1] ; et en même temps, il est la gloire et l'honneur du monde. Il est un ver de terre n'ayant plus l'apparence d'un homme : *Ego autem sum vermis et non homo*[2] ; et en même temps il est la splendeur de son Père éternel, le Seigneur, le Tout-Puissant ! Il est le plus pauvre des pauvres, et pourtant il porte les empires sur ses épaules, il est le Conseiller, le Prince de la paix ! C'est celui dont le Prophète disait : Un enfant nous est né, un fils nous a été donné ! *Puer natus est nobis*... Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils et son nom sera Emmanuel. *Ecce virgo concipiet et pariet filium et vocabitur nomen ejus Emmanuel*[3].

Cet enfant, le voilà, si délaissé, si pauvre ! Que les voies de Dieu sont différentes des voies des hommes !

1 Ps. xxi, 7.
2 Ibid.
3 Isaïe, vii, 14.

Deuxième Point

Il est pourtant facile de comprendre que ces circonstances qui entourèrent la naissance de Jésus convenaient mieux que toutes autres au Fils de Dieu et à son Père céleste.

Qu'auraient ajouté à sa splendeur et à sa gloire les cortèges les plus somptueux et le luxe le plus raffiné de l'Orient ? Supposons-le exposé sur un lit de parade, enrichi d'or, de diamants, de pourpre, autant qu'il est possible de l'imaginer ; quel résultat ? Il eût ressemblé à tous les fils des rois terrestres, destinés à devenir orgueilleux et despotes. Les hommes ne se seraient approchés de lui, malgré qu'il ne fût qu'un enfant, qu'avec crainte, et ils se seraient émerveillés bien plus des joyaux éblouissants de sa parure que de ses charmes personnels et de sa gloire.

Au contraire, en le contemplant tel qu'il est dans sa crèche, c'est de la vénération et de l'amour que nous éprouvons pour lui. Dans le premier cas, il n'y aurait eu que peu de place pour les sentiments du cœur : comment aurait-on pu prendre compassion de lui ? Comment aurions-nous pu l'appeler nôtre ? Il nous eût paru bien plus capable de donner que de recevoir, et nous nous serions

éloignés confus, nous sentant impuissants à rien apporter à un monarque si magnifiquement servi.

Mais notre Sauveur a dédaigné toutes ces circonstances, qui jettent de l'éclat sur la naissance des grands de ce monde, et nous le voyons sur sa couche de paille bien plus grand et plus glorieux qu'un enfant royal dans un berceau doré. Il est environné de gloire, de sa gloire qui n'a besoin d'aucun rehaussement extérieur. Aussi nous apparaît-il comme notre bien! Nous pouvons entrer sans crainte, à la suite des bergers. Il n'y a là que Marie et Joseph, que nous connaissons et que nous aimons. Nous n'avons qu'à les saluer filialement, et voici Joseph, qui nous accueille avec douceur comme des bienvenus, tandis que Marie, remplie de grâce, nous souriant avec toute la bonté de son cœur de mère, nous invite à approcher. Elle soulève le voile de la petite couche de paille, et nous montre le visage de ce cher enfant, si frêle, tout souriant et pur comme le ciel. Elle nous fait contempler avec amour ses traits plus beaux que ceux de tous les enfants des hommes ; et si nous témoignons quelque ferveur dans notre affection, elle nous laisse prendre dans nos bras, caresser et presser sur notre cœur le divin Enfant. Nous nous sentons à l'aise dans cette douce et humble compagnie, autant que nous nous serions sentis gênés au milieu des pompes d'un palais.

Profonde sagesse de Dieu, qui s'est manifestée dans le choix de ces circonstances particulières de la naissance du Sauveur !

Affections et Résolutions

Bénissons notre divin Sauveur d'avoir voulu souffrir dès sa naissance afin de gagner notre amour, et disons-lui : « O bien-aimé Jésus, vous êtes vraiment mon Sauveur, et je m'approche de vous avec un amour profond et sincère. Vous n'avez pas dédaigné une couche de paille et une crèche, aussi je ne crains pas de vous inviter à venir dans ma pauvre demeure, à vous reposer dans mon misérable cœur.

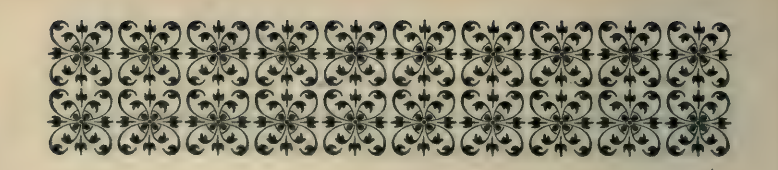
Comment aurais-je jamais osé vous offrir une si indigne hospitalité, si, le premier, vous ne m'aviez montré jusqu'où vous pourriez descendre par amour pour moi ! Je vous connais trop bien, je connais trop votre divine enfance et votre humble naissance, pour ne jamais redouter un refus, quand j'irai près de vous avec amour et confiance.

Mon cœur dans lequel je vous demande de demeurer, je l'avoue, est plus indigne de vous que l'étable de Bethléem, souillé qu'il a été par le péché. Mais les larmes du repentir le purifieront, les témoignages de mon amour l'orneront ; et, du

moins, il ne sera pas pour vous un asile d'emprunt, car je vous le donne pour toujours.

Venez donc, ô Jésus, dans mon cœur, et faites rayonner de la lumière de votre présence ce qui sans vous n'est que ténèbres et tristesse !





CINQUIÈME MÉDITATION

NAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR

(Suite)

Premier Point

LA naissance du Sauveur est la fête de l'amour.

Dans ce souvenir nous célébrons la première apparition de Jésus dans un corps mortel, sa venue au milieu de nous sous l'aspect d'un enfant sans défense, ayant pris par amour pour nous la forme d'un esclave [1].

1 *Formam servi accipiens.* Philipp. II, 7.

Quand nous le contemplons expirant sur la croix pour nos péchés, il y a, mêlés à notre affection, dans ce drame terrible, des sentiments de douleur, de tristesse et même de crainte ; nous nous tenons comme des coupables en sa présence, et notre amour se voile de deuil.

Quand nous le considérons au jour glorieux de son triomphe sur la mort, dans sa Résurrection, nos cœurs exultent de joie et d'espoir ; il nous apparaît comme tout-puissant et plein de magnificence, autant que comme objet de notre amour. Et puis, dans ce triomphe, sa gloire lui est toute personnelle, à juste titre, et nous n'y avons aucune part.

Mais dans la naissance de Jésus, nos cœurs peuvent s'ouvrir sans réserve à l'amour, à un amour tendre et total, à une tendresse sans bornes. Quels autres sentiments pourrions-nous éprouver pour ce petit enfant qui vient de naître, et qui vient de naître pour être tout à nous ? Il ne nous effraie pas par sa grandeur, il ne nous adresse pas de reproches par la vue ds ses souffrances, il semble ne désirer que nos soins affectueux, ne réclamer que nos caresses et notre aide. Il n'endure d'autres souffrances que les souffrances naturelles à tous les enfants, et il les égaie de son frais et attrayant sourire. Plus nous contemplons le divin Enfant dans sa crèche de Bethléem, plus nos cœurs

s'échauffent et brûlent pour lui d'un amour profond.

De plus, quand nous méditons sur les grands et douloureux mystères de sa Passion, la pensée nous assiège que bientôt nous allons le perdre, et que c'en sera fini de son séjour visible parmi nous. Mais à Noël, à l'aurore de notre bonheur, nous le contemplons pour la première fois, et notre âme ne s'ouvre qu'à l'espérance, aux promesses, à l'amour! Jésus arrive sur notre terre!

Est-il possible, en voyant pour la première fois un petit enfant dans une famille qui nous est chère, de ne pas l'aimer tendrement ? Nous savons bien qu'il ne nous connaît pas, qu'il ne nous comprend pas, qu'il ne peut nous exprimer aucun sentiment, et cependant nous le couvrons de caresses, et nous éprouvons pour lui un sincère et profond attachement; et si, tandis que nous le contemplons, il nous tend inconsciemment ses petits bras et nous sourit, nous prenons cela comme des marques d'affection de sa part.

Eh! bien, ici, nous avons un tendre et cher enfant, qui est de notre parenté, qui s'est fait semblable à nous, et est né d'une mère que nous devons aimer profondément, la douce et très pure vierge Marie. Il sait, ce petit Enfant, qui nous sommes, et il nous aime dans la plénitude de ses facultés. Il sourit à notre salut de bienvenue, en

sa première apparition parmi nous ; il nous tend ses petits bras pour nous inviter à l'embrasser ; qui pourrait refuser de l'aimer sincèrement, du fond du cœur et sans réserve ? Qui repousserait ses caresses, et ne s'empresserait de le serrer sur son cœur, et de réchauffer ses membres délicats endoloris par le froid ?

Oh ! bien-aimé Jésus, je ne vous repousserai pas ! Bien plutôt, je veillerai en esprit sur votre humble crèche, je vous veillerai avec Marie en cette nuit céleste de Noël, je joindrai mes hommages à ceux des pauvres bergers, je contemplerai le mystère insondable d'amour que me présente, comme en un écrin, l'étable de Bethléem.

Deuxième Point

Quel trésor a été donné au monde en ce jour de Noël ! Hélas ! le monde ne sut pas le connaître : il le méprisa et le rejeta.

Ah ! si Jésus était venu avec éclat et avec pompe, s'il s'était annoncé au monde au son de la trompette, s'il avait paru au milieu des fêtes et des divertissements, les hommes alors auraient fait attention à lui, ils s'en seraient entretenus et auraient pensé qu'un grand personnage faisait son entrée dans le monde. Mais parce qu'il est

apparu dans l'humilité et la pauvreté, Jésus venant parmi les siens « n'a pas été reçu par les siens [1] ». Pourtant depuis la création du monde jamais Dieu n'avait rien ajouté de plus précieux aux richesses et aux magnificences de l'univers, que cette naissance de son Fils. Tout le savoir réuni des philosophes et des sages, des voyants et des prophètes, est bien peu, comparé aux trésors de science et de sagesse que possède la terre dans la personne de cet enfant. Toutes les forces assemblées des conquérants, des rois et des empereurs ne peuvent soutenir de comparaison avec la puissance de cet enfant, en apparence si faible. Les merveilles elles-mêmes sorties de la main de Dieu, le soleil, la lune, les étoiles qu'il a semées dans l'espace ne peuvent fournir l'idée de la beauté ineffable de cet humble enfant. En un mot, depuis la création il n'y eut pas de jour comparable à celui de Noël en importance pour le monde, pas même le jour où naquirent Abraham, Moïse ou David, le jour où Dieu créa la plus belle de ses œuvres gigantesques.

Pour préparer ce jour béni, quatre mille ans se sont écoulés, et si Dieu soudainement avait créé un second soleil sept fois plus lumineux que le premier, il n'y eût pas eu aux yeux des anges,

1 S. Jean, I, 11.

dans l'univers, un éclat si resplendissant que le rayonnement qui brilla à la naissance de ce divin Enfant. En vérité, le Ciel pouvait porter envie à la terre, devant un trésor si magnifique, si inappréciable.

Affections et Résolutions

Allons vers notre Sauveur bien-aimé dans sa crèche, présentons-nous avec les heureux bergers envoyés par les anges, et disons-lui dans l'émotion de notre cœur : « O mon cher, mon bien-aimé Sauveur, était-ce donc pour vous un si grand honneur de vous allier par le sang à nous pauvres pécheurs, que, pour le conquérir, vous n'ayez pas hésité devant les plus rudes épreuves et les plus pénibles souffrances ? Qu'aviez-vous donc à gagner dans ce monde, que vous vous soyez anéanti à tel point pour y venir?

Ah ! oui, vous aviez à gagner un prix que vous estimiez bien fort, quoique, hélas ! il fût bien indigne de vous ! Je le sais, vous vouliez gagner mon cœur et mon amour, et c'est votre bonté qui vous a inspiré ces moyens irrésistibles de le conquérir. Vous pensiez que jamais je ne pourrais résister à la vue de votre divine personne, réduite à la condition d'un petit enfant innocent

et souffrant; vous pensiez que mon cœur, si dur fût-il, ne saurait résister à vos larmes d'enfant. Bénie soit votre miséricorde à jamais pour avoir ainsi agi !

Que je serais misérable, en effet, si je ne vous aimais de tout mon cœur, dans votre aimable aspect d'enfant. Sans considérer la fin grandiose de votre venue ici-bas, le témoignage d'amour que vous donnez dans votre naissance et dans les circonstances qui l'entourent, suffit pour vous gagner à jamais mon cœur, sans partage et sans réserve.

Je veux souvent réchauffer mon amour dans la méditation de ce grand souvenir ; souvent je veux, ô mon Jésus, vous presser sur mon cœur et vous caresser, en pensant à ce premier jour de votre vie mortelle, où vous avez commencé votre course de géant dans la carrière de l'amour. »





SIXIÈME MÉDITATION

Adoration des Bergers

Prélude. — Représentons-nous ces bergers, hommes simples et droits, assis autour de leur feu de bivouac, et soudainement surpris par l'apparition des anges dans le ciel.

Premier Point

NOUS ne pouvons que difficilement nous imaginer l'étonnement de ces pauvres bergers, quand, au milieu des ténèbres d'une froide nuit d'hiver, ils virent les cieux s'entr'ouvrir et un ange s'adresser à eux. Peut-être s'entretenaient-ils, en ce moment, de la

dureté de leur condition, comparant leur pauvreté et leur indigence au bien-être et au luxe de leurs maîtres ou des riches de Bethléem ; et voici qu'un ange leur annonce, à eux, la naissance en cette nuit « d'un Sauveur qui est le Christ et qui se trouve dans la cité de David. [1] » Il ajoute que cette nouvelle apportera au monde une grande joie.

Mais hélas ! pourquoi leur apporter, à eux, cette nouvelle ? Comment oseraient-ils approcher du berceau d'un Roi nouveau-né ? Et quelle place pourrait-il y avoir pour eux au milieu des courtisans et des officiers qui l'entourent et le gardent ?...

Si pareilles pensées traversèrent leur esprit aux premières paroles de l'ange, comme elles durent promptement s'évanouir, quand ils entendirent cet ange leur indiquer le signe auquel ils reconnaîtraient l'Enfant-Roi. « Vous trouverez l'enfant, leur dit-il, enveloppé de langes et couché dans une crèche. [2] »

Est-ce là toute l'indication donnée par l'envoyé céleste ? Pour annoncer la présence du plus grand personnage que la terre ait jamais porté, cet ange ne peut-il fournir d'autres signes que ceux d'une condition inférieure à la condition ordinaire de

1 *Natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus, in civitate David.* S. Luc, II, 11.

2 *Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* S. Luc, II, 12.

tous les autres enfants? N'était-il pas à craindre même, qu'à l'annonce de circonstances si humiliantes, la foi ne soit ébranlée dans l'âme de ces bergers?

Mais la vérité divine ne connaît pas de déguisement; elle ne cherche pas à voiler les humiliations de la crèche à ceux qui verront un jour les anéantissements du Calvaire.

Ces bergers, donc, quittent leurs troupeaux, et se dirigent vers Bethléem où « ils trouvent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. [1] »

Pouvons-nous nous imaginer l'élan de leur amour en voyant vérifiées les paroles de l'ange? Comme ils durent témoigner leur affection à ce cher enfant et recevoir en retour de délicieux sourires! Ils ne regrettent en ce moment que leur indigence qui les empêche de soulager dans sa pauvreté cette bienheureuse famille. Que leurs pensées durent, ce jour-là, et les jours suivants, et longtemps après, se reporter à la scène inoubliable qu'ils avaient vue! Et depuis lors, comme ils durent délaisser leurs plaintes réciproques sur leur état et leur misère! Plus d'une fois, durant le séjour de la sainte famille dans leur voisinage, ils durent retourner la visiter, lui offrir quelque présent prélevé sur leurs gages péniblement acquis, ou

1 S. Luc, II, 16.

quelques prémices de leurs troupeaux, comme Abel jadis. Ils furent les Abels de la nouvelle Loi, dont Hérode et sa cour furent les Caïns. Leur cœur dut saigner à la nouvelle du massacre des Innocents. Mais leur douleur, si quelqu'un de leurs enfants fut victime, dut être adoucie à la pensée que *Lui* peut-être, Jésus, avait échappé.

Ah! qui donc n'aurait voulu être avec bonheur un de ces bergers de Bethléem, à ce moment, pour se trouver avec ces heureux privilégiés!

Deuxième Point

Admirons aussi la glorieuse apparition dont ces bergers furent les témoins émerveillés, quand du sein de la milice céleste un ange fit entendre le cantique de louange en l'honneur de Dieu : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! [1] »

Ces paroles s'appliquent à nous autant qu'à eux. Elles annoncent les deux grands bienfaits apportés au monde par le Sauveur.

Par sa naissance, Jésus a procuré à son Père éternel plus de gloire que n'en auraient jamais pu

1 *Gloria in altissimis Deo. et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* S. Luc, II, 14.

fournir toutes les louanges de l'humanité entière, tous les hommages des justes et des saints les plus favorisés, tous les honneurs même des esprits célestes, accumulés depuis sa création. Quelle gloire pour Dieu, dans cet abaissement sous les voiles de l'humanité, afin d'expier le péché et de satisfaire à l'honneur divin outragé! Quelle gloire pour Dieu, dans cette soumission à la volonté divine, et dans cette obéissance rappelée par ces simples paroles: « Mon Père, me voici! *Ecce venio* [1]*!* Chaque parole de sa bouche est pour le ciel une musique mille fois plus suave que tous les chœurs de la hiérarchie céleste; chaque souffle de sa poitrine est une louange plus retentissante que les roulements gigantesques des globes dans leur orbite. Sa présence ici-bas exalte et élève la terre presque à l'égal des cieux. Et puis, outre cette gloire directement procurée à Dieu par cet « Enfant couché dans la crèche », quel autre tribut de gloire et d'honneur, dans tous les fidèles qu'il devait par la suite rassembler, dans tous les adorateurs du vrai Dieu, dans tous les imitateurs de ses propres perfections, dans tous les saints qu'il devait susciter, pour remplir les places laissées vides par les anges rebelles!

1 Hebræ., x, 7.

Avec la gloire de Dieu, Jésus apporte la paix aux hommes de bonne volonté.

Paix terrestre, par les principes de vraie justice, qu'il vient établir dans les rapports des hommes les uns avec les autres.

Paix sociale et domestique, par la charité, la douceur, la fraternité qui, grâce à lui, deviendront le fondement de la morale.

Paix intérieure, par la puissance que la grâce de sa Religion procurera aux âmes, dans la lutte contre les passions.

Paix divine, paix avec Dieu, par la réconciliation qu'il va opérer en faveur de l'homme.

Paix éternelle du ciel, qu'il va reconquérir pour les hommes au prix de son sang.

Quelle paix parfaite, totale, apportait donc au monde le divin Enfant de la crèche !

Affections et Résolutions

« O très bon Jésus, que vous montrez bien vite où se trouvent vos prédilections !

Pour premiers adorateurs vous choisissez de pauvres bergers qui, n'ayant pour abri que leurs tentes ou le ciel, ne peuvent vous offrir un refuge plus hospitalier. Tout autre qu'eux, dans ce pays, se serait cru obligé par devoir et par amour à inviter

votre mère à venir dans sa demeure ; mais ce ne sont pas ceux-là qui furent appelés ; ce sont ceux qui, pauvres comme vous, ne pouvaient vous donner aucun secours. Vous vouliez que rien ne diminuât ni n'adoucît vos souffrances. Vous les avez supportées dès votre naissance, ces souffrances, parce qu'elles devaient concourir à mon salut. Oh ! soyez béni à jamais pour tant d'amour !

Rendez-moi pauvre et humble d'esprit, comme ces bergers privilégiés, afin que je puisse en leur compagnie approcher de votre crèche, avec eux vous offrir mes pauvres hommages et avoir part à l'heureux amour des anges, en goûtant ici-bas la vraie paix, présage de la paix éternelle de vos élus ! Faites en attendant, que comme eux je procure gloire, honneur, louange, à Dieu au plus haut des cieux, et à vous, ô Jésus, son Fils consubstantiel ! »





SEPTIÈME MÉDITATION

LA CIRCONCISION

Premier Point

A peine né, le Sauveur s'empresse de nous donner un témoignage de son amour, selon la manière qu'il affectionne par dessus tout : en répandant son précieux sang. Il n'avait que huit jours quand il commença à souffrir, non comme les autres enfants inconscients, mais avec le plein sentiment de la douleur et de ce qui la causait, c'est-à-dire le péché. Il fut circoncis comme un pécheur; ainsi du moins parut-il

aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu il fut circoncis comme notre Sauveur, notre *Jésus*, car c'est dans cette cérémonie que ce nom lui fut imposé.

Pour les autres enfants il n'y avait aucun rapport entre le rite accompli et le nom imposé ; mais pour Jésus, son nom était en harmonie complète avec l'effusion de son sang, car il signifiait et présageait qu'il le verserait jusqu'à la dernière goutte pour le salut du monde ; les quelques gouttes qu'il répand dans la circoncision sont un signe de sa passion future. C'était comme les arrhes du contrat engagé, et l'assurance que tout serait payé au moment voulu.

Nous pouvons donc quitter la pensée de ces premières souffrances du divin Sauveur, qui consent à passer pour un pécheur, afin d'admirer son nom, le plus saint, le plus sublime, le plus doux et le plus tendre des noms que jamais la terre ait entendus.

« *Vocatum est nomen ejus Jesus*. On lui donna le nom de Jésus [1]. » Tel est le texte sacré, bref, en vérité, mais tout débordant de précieuses leçons.

C'est un nom d'une dignité ineffable, qui mérite toute vénération et tout honneur. A ce nom, tout genoux fléchit, au ciel, sur la terre et dans

1 S. Luc, II, 21.

les enfers [1]. Il a droit à tous les hommages rendus aux signes les plus éclatants de la puissance et de la bonté de Dieu. C'est un nom qui proclame la Rédemption.

Rappelons-nous comment, aussitôt après l'Ascension triomphale du Sauveur, son divin nom fait éclater sa puissance. Les Apôtres n'ont pas besoin, comme Moïse, de verge pour opérer des miracles. « *In nomine Jesu Christi Nazareni, surge et ambula*. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche [2]. » Voilà toute la source de leur pouvoir miraculeux. A ce nom, les maladies sont guéries, les morts ressuscitent, les démons tremblent et abandonnent les corps des victimes qu'ils possédaient, toutes les puissances de l'enfer sont ébranlées et elles le proclament tout puissant.

Que de fois, à travers les siècles, les saints se sont armés de ce nom comme d'un bouclier, et sous sa protection ont repoussé les assauts de l'ennemi ! Que de fois les confesseurs et les martyrs ont fait retentir les murs des cachots de leurs chants en l'honneur de ce nom, et se sont préparés, grâce à lui, aux luttes les plus terribles avec la mort elle-même !

1 *In nomine Jesu omne genu flectatur cælestium, terrestrium, et infernorum*. Philip., II, 11.

2 Act., III, 6.

Moi-même, dans mes tentations et mes épreuves, je trouverai la même force, si je sais me vêtir de cette puissante armure, et combattre le tentateur au nom de Jésus. Ce seul nom rappellera à Satan la défaite que Jésus lui a fait subir ; il le confondra par le souvenir de toutes les souffrances endurées pour ma Rédemption ; ma position sera inexpugnable, tant que je demeurerai sous l'égide de ce Nom invincible.

Deuxième Point

La douceur du nom de Jésus dépasse encore sa puissance.

C'est un nom céleste, apporté à la terre par un ange, et que les anges seuls sont dignes de prononcer. Rappelons-nous la circonstance où il fut prononcé pour la première fois, quand, huit jours après la naissance du Sauveur, on demanda quel nom lui serait donné, et que Marie, sa divine mère, répondit : « Jésus. » Avec quel respect et quel amour dut-elle prononcer ce mot ! Avec quelle vénération dut-elle appuyer sur ce nom, dont seule, avec son saint époux Joseph, elle comprenait toute la puissance. Les assistants s'étonnèrent peut-être de la joie qu'elle ressentait à le prononcer ; mais pour elle, quelle douceur

dans ce nom ! Il lui appartenait, pour ainsi dire, car c'était le nom sous lequel elle connaissait son divin Fils. Elle ne l'appelait pas Seigneur, Maître, Fils de David, Christ ; pour elle, il n'avait d'autre nom que celui de Jésus. Jésus était son enfant, son bien-aimé, son Jésus ! Que de fois ce doux nom retentit sous le toit béni de Nazareth ! Et comme à ce nom, devaient jaillir les pensées d'amour et de dévouement ! Qu'étaient pour Marie la pauvreté, les mépris, toutes les épreuves humaines, tant que ses lèvres pouvaient murmurer ce nom, tant que sur son sein virginal elle pouvait serrer Jésus, ou le voir à ses côtés !

N'est-ce pas aussi un nom bien doux à nos cœurs ? Ne nous évoque-t-il pas l'enfance de notre bien-aimé Sauveur et ne nous attire-t-il pas à lui avec délices ? Ne nous aide-t-il pas à l'aimer comme notre Jésus, devenu enfant pour notre salut ? Et dans nos méditations n'est-ce pas toujours ce doux nom que nous répétons sans cesse ?

Allons au calvaire ; nous y verrons suspendu à une croix cruelle, tout saignant de blessures, accablé de douleurs, d'angoisse, d'abandon, le plus aimable des enfants des hommes, qui endure tout cela volontairement, par amour pour nous ; demandons aux spectateurs qui il est, sous quel nom on le désigne, on nous répondra : « *C'est Jésus de Nazareth.* » C'est son nom unique, dans

son enfance et dans sa Passion. Tous les autres titres disparaissent : le seul qui reste et par lequel nous puissions l'invoquer, c'est son nom de Jésus.

Ce nom, dès lors, ne sera-t-il pas celui que j'aimerai par-dessus tout, et que je répéterai le plus fréquemment avec ferveur ?

Affections et Résolutions

« Oui, ô bien-aimé Jésus, que la musique de votre doux Nom remplisse toujours mes oreilles, que les lettres qui le forment soient à jamais gravées dans mon cœur, que le son en retentisse sans cesse sur mes lèvres !

Que ce Nom soit ma défense et ma sauvegarde contre le démon, mon bouclier contre la tentation, mon refuge dans tous les dangers !

Il sera l'objet de mes louanges et de ma vénération ; en lui je me réjouirai, en lui je me glorifierai ! Mes pensées, mes paroles, mes actions seront consacrées à votre saint Nom !

Dans le trouble, je le prononcerai, et il me réconfortera, car il me rappellera les souffrances que vous avez endurées pour moi au début et à la fin de votre vie.

Dans la ferveur, quand avec plus d'ardeur mon cœur se tournera vers vous, ô Jésus, votre Nom

viendra sur mes lèvres, et je le répéterai souvent pour vous exprimer mon amour.

Mais surtout à mes derniers moments, je désire et j'espère recourir à ce Nom tout puissant. Puisse ma langue le redire aussi longtemps qu'elle pourra ! Puisse mon cœur le méditer tant qu'il en aura la force !

Béni soit à jamais sur la terre et dans le Ciel, par les hommes et par les anges, votre adorable Nom, Nom de paix, de joie, de consolation, d'espérance, d'amour ! Nom qui renferme pour nous tous les gages du bonheur ici-bas et dans l'éternité ! »





HUITIÈME MÉDITATION

La Présentation au Temple

Prélude. — Représentons-nous la bienheureuse Vierge Marie entrant dans le Temple avec son divin enfant dans les bras, pour y accomplir tous les rites prescrits par la Loi.

Premier Point

QUELLE humilité dans cette première visite du Fils de Dieu à ce Temple qui lui appartenait, et que sa présence honorait cent fois plus que tout l'or et toutes les pierres précieuses dont il était orné ! Comme ces richesses semblaient mesquines et ternes aux yeux des anges

devant l'éblouissement causé par la présence du Sauveur! Le sanctuaire lui-même paraissait pauvre, comparé aux parvis extérieurs où se tenait le divin Archétype incarné des symboles de l'Ancien Testament. L'Agneau divin, splendeur des cieux, lumière de la céleste Jérusalem, illuminait en ce moment le temple de la terre et mettait un terme à toutes les figures et images de la loi antique.

Mais aux yeux des hommes, ce qui se passait là n'était que la reproduction de scènes quotidiennes : une jeune mère qui venait présenter son fils premier-né, en tout semblable aux autres fils des hommes, et ne portant aucun signe d'une nature plus élevée ou d'une personnalité divine. Combien, en voyant la mise pauvre de cette Vierge Mère qui fuyait les regards de la foule, ce pauvre enfant, cet humble charpentier et leur modeste offrande d'une paire de tourterelles, durent dédaigneusement s'éloigner, en les considérant comme des gens de peu d'importance et ne méritant pas l'attention ! Et pourtant, à cette heure, s'accomplit une des plus belles prophéties des livres sacrés : « Et bientôt viendra dans son Temple le Seigneur que vous cherchez et l'ange du Testament que vous désirez [1]. »

1 *Et statim veniet ad templum suum Dominator quem vos quœritis, et angelus testamenti quem vos vultis.* Malach., III, 1.

Quelle différence avec le jour où son ancêtre Joas, enfant aussi, fut montré à son peuple dans le Temple, quand Joïada, le faisant avancer, « mit sur sa tête le diadème et le livre de la loi, devant la foule qui le proclama Roi, l'oignit, et, battant des mains, s'écria : Vive le roi !.., tandis que tout le peuple se réjouissait et sonnait de la trompette [1]. » Tout cela pour un enfant qui devait devenir indigne de sa vocation ! Et le Fils de Dieu, le Roi d'Israël, le Maître du Temple qui avait le droit d'y être adoré, vient dans ce Temple, inaperçu, ignoré, sans un regard, sans une pensée pour lui ! Aucune trompette pour l'annoncer ; pas d'huile sainte dans les mains de ses prêtres pour l'oindre ; aucune voix pour l'acclamer ! « *In propria venit et sui eum non receperunt*. Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu [2] ! »

Il quitte les parvis sacrés sans une marque d'attention, sauf les paroles mystérieuses de Siméon et de la prophétesse Anne.

Hélas ! ne subit-il pas le même traitement de nos jours dans son Temple, voilé sous les espèces sacramentelles, de la part des hommes qui vont et viennent, et ne font pas attention à lui ? Ils admirent les décorations et les ornementations, mais ils ne

1 IV. Reg., XI, 12, 14.
2 S. Jean., I, 11.

remarquent pas le Maître du Temple ; c'est à peine s'ils l'adorent et le prient !

Ayons à cœur, pour compenser ces négligences, toutes les fois que nous entrons dans une église, de saluer notre divin Sauveur sous les voiles de son amour, et adorons-le avec reconnaissance.

Deuxième Point

Cherchons à pénétrer les sentiments des membres du petit groupe qui entoure l'enfant Jésus au moment de sa présentation au Temple.

D'abord Siméon, l'auguste vieillard, un des derniers représentants de la race patriarcale, qui a travaillé devant le Seigneur dans la simplicité et la droiture, reçoit ici la réalisation de la promesse qu'il avait eu de ne point mourir avant de voir l'oint du Seigneur. La vie n'avait pour lui de prix que dans l'espoir de cette promesse ; ses yeux ne restaient ouverts que pour apercevoir un jour le Sauveur. Depuis longtemps il aurait désiré mourir, si son attente n'avait dû lui valoir la présence du Christ. Depuis longtemps il aurait soupiré après son départ du milieu de ce monde matériel, s'il n'avait désiré avec plus d'ardeur encore entrevoir l'aurore de temps meilleurs. De quel cœur joyeux il se hâte donc pour la dernière fois vers le

Temple, afin de voir ses désirs remplis, ses espérances réalisées! Avec quel respect il salue la vierge Marie, de quel bonheur rayonnent ses yeux quand, avec joie, prenant le divin Enfant dans ses bras et levant ses regards vers le Ciel, objet de ses vœux, il laisse déborder son enthousiasme et sa reconnaissance dans son cantique : « Maintenant, ô Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur.... *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tum in pace*[1]. » La joie lui remplit le cœur tandis qu'il s'en retourne, prêt à descendre dans la tombe et certain qu'il n'attendra plus longtemps maintenant la souveraine félicité.

Anne, la vénérable veuve octogénaire, qui servait Dieu jour et nuit dans le jeûne et la prière, fut seule trouvée digne de représenter son sexe en cette circonstance, et d'offrir ses hommages au divin Enfant. Oh ! que son long pèlerinage terrestre, que ses nombreuses années de travaux et de fatigues, lui parurent récompensées au-delà de tout espoir à cette heure où l'esprit de Dieu la conduisait en la présence de son Rédempteur ! Qu'il lui sembla avoir acheté bien peu cher l'incomparable jouissance de l'aimable sourire du divin enfant et le doux privilège de déposer un baiser sur son front !

1. S. Luc., II, 29.

Pour Marie, comment pourrons-nous traduire ses sentiments en cette occasion ? Elle ressent la joie bien naturelle à toute mère qui voit son enfant caressé et honoré par des personnages d'une si haute sainteté. Elle considère avec délices comment d'autres, outre Joseph et elle, commencent à connaître et à vénérer Jésus, quel objet d'espérance et d'attente impatiente il est pour tous ceux qui soupirent après le salut d'Israël. Et puis, elle s'étonne de ce qu'elle, la pauvre servante du Seigneur, soit ainsi entourée d'égards. Avec quelle modestie, mais aussi avec quelle joie intime, elle entend les paroles de louanges et d'adoration adressées à son cher Enfant ! Mais hélas ! quel coup cruel vient interrompre sa joie. « *Tuam ipsius animam pertransibit gladius*. Un glaive de douleur transpercera votre cœur [1]. » Pourquoi donc, ô Marie, vous révéler sitôt vos douleurs futures ? Pourquoi jeter l'amertume dans votre cœur pour tout le reste de votre vie, par cette parole qui y fit naître une angoisse impossible à calmer ? O Reine des douleurs, préparez-vous désormais aux tourments et aux afflictions, car vous êtes la mère d'un Dieu torturé et persécuté ! Avec quel amour plus ardent avez-vous dû presser à ce moment votre divin Enfant contre votre cœur, en songeant

1. S. Luc., II, 35.

à tout ce qu'il vous faudrait un jour, ensemble, endurer de souffrances !

Affections et Résolutions

« O bien-aimé Sauveur, que vos triomphes sur la terre sont petits, comparés aux douleurs que vous avez eu à subir ! Quelle triste compensation trouvons-nous à votre crucifiement dans votre entrée à Jérusalem le jour des Rameaux ; à votre crèche, dans l'adoration des bergers ; à votre fuite en Egypte, dans la visite des Mages ; à l'humiliation de votre présentation au Temple dans les hommages du vieillard Siméon ! Vous êtes venu dans le Temple comme un enfant qui doit être racheté au prix d'une paire de tourterelles, alors que vous êtes le Rédempteur du monde. Vous êtes venu comme un suppliant, alors que vous êtes le dispensateur de tous biens ; vous êtes venu comme un pécheur, alors que c'est vous qui pardonnez le péché ! Quels abaissements par amour pour moi ! Quelles humiliations commencées à votre naissance et terminées seulement à votre mort !

Je veux souvent m'unir en esprit aux scènes touchantes de vos humbles triomphes, en vous donnant l'hommage d'un cœur plein de reconnaissance et d'amour. Comme le vieillard Siméon, je

ne veux attacher à la vie d'autre prix que la faculté d'étendre votre règne. Donnez-moi de voir votre sainte religion répandue partout, dans ma patrie, et victorieuse de toutes les embûches de la terre et de l'enfer. Si le jour où ce vœu sera réalisé est encore lointain, je ne reculerai néanmoins devant aucune fatigue pour travailler à son avènement ; s'il est proche, je descendrai en paix dans la tombe. Mais quoi qu'il en soit, ô doux Jésus, faites que je sois réconforté, comme le saint vieillard Siméon et sainte Anne, du viatique de votre divine présence en mon cœur ! »





NEUVIÈME MÉDITATION

Adoration des Mages

Prélude. — Représentons-nous l'arrivée de ces rois d'Orient, avec leur suite, à la pauvre étable de notre Sauveur.

Premier Point

QUEL étonnement pour ces personnages quand, après leur long et pénible voyage, ils voient l'étoile qui leur avait servi de guide s'arrêter au-dessus d'une pauvre étable, ou plutôt d'une misérable hutte, dans laquelle était couché l'enfant Jésus, entouré de sa mère et de

saint Joseph. Il est vrai qu'ils avaient été peu à peu habitués aux désappointements : au lieu de la joie universelle à laquelle ils s'attendaient dans tout ce pays privilégié, ils n'avaient pas même rencontré un signe de triomphe pour traduire l'honneur dont était gratifié cette contrée; au lieu de trouver Jérusalem toute bruyante de fêtes et de réjouissances pour la naissance de son nouveau roi, ils avaient eux-mêmes appris à la ville étonnée la nouvelle de cet évènement. Et encore cette nouvelle n'avait excité que des sentiments de crainte et de trouble. « Le roi Hérode fut troublé, ainsi que tout Jérusalem. *Audiens autem Herodes rex turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo* [1]. » O malheureuse cité, toujours favorisée et toujours ingrate, toujours bénie et toujours prévaricatrice, est-ce ainsi que tu reçois ton roi nouveau-né, le fils de David, le vengeur de tes infortunes, le Seigneur glorieux! Qui ne devine déjà ta conduite future, qui ne prévoit déjà que, célèbrant ainsi la naissance de ton roi, la couronne que tu lui tresseras sera d'épines, et le trône que tu lui élèveras sera une croix?...

Suivons dans leur voyage les pieux pèlerins de l'Orient. Il est probable qu'ils n'avaient pas compris les sentiments qui s'étaient manifestés

1 S. Matth., II, 3.

à Jérusalem, et ils avaient sans doute été trompés par l'astuce d'Hérode leur demandant de revenir vers lui, « afin, avait-il dit, *que moi aussi j'aille l'adorer* [1]. » Ils s'attendaient donc encore à quelque manifestation digne de la mission céleste qu'ils avaient reçue, et, nous disent les Ecritures, ils continuaient leur chemin « tout remplis de joie [2]. »

Pourtant nous pouvons difficilement nous imaginer qu'ils ne ressentirent pas quelque perplexité au seuil de la pauvre demeure, et qu'ils n'eurent pas un léger désappointement en y pénétrant. Mais ils y trouvent tout ce qu'ils peuvent désirer : un enfant dont la beauté, la majesté, la divinité, frappent immédiatement leurs regards, la mère dont l'extérieur trahit l'âme virginale, le père nourricier à l'aspect vénérable qui les garde et les protège. Ils n'ont aucune hésitation; ils se prosternent devant cet enfant et l'adorent. Ils ouvrent leurs trésors et lui offrent leurs présents royaux, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Quelle foi de leur part ! Comme elle ressemble à la foi que Dieu exige de nous, spécialement dans l'adorable sacrement de son amour ! Leur raison, peut-être, se demandait : un si petit enfant peut-il

1 *Ut et ego veniens adorem eum.* S. Matth., II, 8.
2 *Gavisi sunt gaudio magno.* Ibid., II, 10.

être le Dieu tout-puissant? Un être si frêle, si semblable à tous les autres enfants, peut-il être la Sagesse incarnée du Père? Mais, en dépit de toutes les apparences, ils croient et ils adorent. De même devons-nous, en désavouant les vaines suggestions des sens, et les orgueilleuses prétentions de la raison, nous prosterner devant notre Sauveur, l'adorer, anéanti sur l'autel dans un état plus humble encore que celui de la crèche, et lui offrir les meilleurs dons de nos âmes.

Deuxième Point

Admirons comment la foi de ces mages fut magnifiquement récompensée. Une étoile les avait guidés jusqu'au lieu où Jésus était né; mais c'était Dieu lui-même, par l'entremise de ses anges, qui les conduisait.

Ils reçurent avis de s'en retourner par un autre chemin; si cet avis, sans doute, avait un sens matériel, il avait aussi une profonde signification spirituelle. Car, en venant, ces hommes avaient marché dans la voie du doute et de l'incertitude, de la crainte et de l'inquiétude, touchant ce qui les attendait; mais, maintenant, ils s'en vont par le chemin de la foi et de la certitude, de la joie et de la reconnaissance. Ils prévoient que beaucoup de

leurs anciens compagnons se moqueront d'eux par ce qu'ils ont quitté leur demeure et sont allés si loin pour ne trouver qu'un enfant ; ces incrédules ne trouveront pas là des signes suffisants pour leur faire admettre qu'il est, selon la parole de ces trois sages, le roi des Juifs et le Sauveur du monde; mais tout en faisant ces réflexions, au moment de reprendre leur voyage, maintenant que leurs yeux ont vu le salut de Dieu, la Lumière venue en ce monde pour éclairer les Gentils, la Gloire du peuple d'Israël, ils sont indifférents à ce que les hommes penseront de leur démarche. Toute leur vie, ils se rappelleront les consolations éprouvées grâce à cette étoile qui guida leurs pas et leurs recherches, et les mena sains et saufs au terme de leur voyage ; ils seront dans le ravissement de la joie intime ressentie lors de leur première admission auprès de cet Enfant-Dieu, et de leur entretien avec sa bienheureuse mère. Toutes les injures, toutes les persécutions leur paraîtront légères, comparées au bonheur qu'ils ont goûté !

Quelque chose de ce bonheur sera aussi le partage de ceux qui embrasseront la vérité de Jésus, et qui, surtout, s'uniront à lui dans l'adorable Eucharistie. Ils béniront ceux qui les auront convertis et guidés, et n'auront jamais assez de gratitude pour eux ici-bas.

N'aurons-nous pas à cœur d'être ainsi une étoile pour d'autres? Il est écrit que ceux qui enseignent le chemin du bien brilleront comme des étoiles durant l'éternité. Bien loin de nous toute vaine ambition ou désir de réputation; mais ayons la ferme volonté de servir d'exemple aux autres, de façon que leur vie et leurs vertus puissent glorifier notre Père qui est dans les cieux. Ne nous décourageons pas si le succès ne répond pas à nos espérances : l'étoile miraculeuse brilla sans résultat aux yeux de milliers d'hommes; sa lumière pourtant ne fut pas inutile, puisqu'elle amena trois fidèles au Christ. Dieu connaissait à l'avance ce résultat médiocre ; pour un si petit nombre, toutefois, il alluma dans les cieux un astre nouveau.

Affections et Résolutions

« O divin Jésus, moi aussi vous m'avez attiré de loin. Ma vocation, cette étoile brillante, m'a conduit à travers les périls du monde jusqu'aux pieds de votre autel pour vous y adorer, pour me prosterner devant le tabernacle où votre majesté et votre divinité se cachent sous les voiles du sacrement. Votre parole, conservée par votre

Eglise, a brillé dans les ténèbres des siècles et a été le guide qui m'a conduit vers vous. Je vous adore et je vous aime, ô Jésus, d'autant plus profondément et avec d'autant plus de dévotion que je vous vois vous dépouiller de votre gloire, afin que je puisse m'approcher de vous.

Mais, hélas ! où sont mes trésors, dans lesquels je puisse trouver quelque présent digne de vous, et qui vous traduise mes sentiments et ma reconnaissance ! Depuis longtemps ils ont été dissipés et gaspillés ! Du moins, Seigneur, recevez mes efforts énergiques et sincères, à la place des présents réels que j'aurais aimé vous offrir. Ou plutôt, dans votre infinie bonté, donnez-moi d'abord ce que je pourrai ensuite vous offrir. Donnez-moi la myrrhe amère de l'esprit de mortification, de soumission à votre Loi. Donnez-moi l'encens d'un cœur dévoué et fervent, qui fasse monter vers vous ses soupirs et ses aspirations. Donnez-moi l'or d'une âme éprouvée et purifiée, détachée de toutes les vanités terrestres, et marquée du sceau de votre perfection.

Je vous promets de consacrer sans réserve tous ces présents inestimables à votre service, pour le salut de mon âme et de l'âme de mon prochain. »



DIXIÈME MÉDITATION

FUITE EN EGYPTE

Prélude. — Représentons-nous la sainte Famille à sa première halte dans sa fuite en Egypte, se reposant à l'écart, sur le bord d'un cours d'eau.

Premier Point

ESSAYONS de comprendre les sentiments de saint Joseph quand, éveillé par l'ange, il reçoit l'ordre de se lever, de prendre Marie et son enfant et de fuir sans retard en Egypte, parce qu'Hérode en veut à la vie de Jésus. Est-ce donc là vraiment le Fils de Dieu qui a été

commis à sa garde ? Ne peut-on trouver de meilleurs moyens pour le sauver? Dieu ne savait-il pas à l'avance ce danger, et n'aurait-il pu en prévenir les mages afin qu'ils demeurassent pour défendre l'enfant ? Ou bien, si l'exil était nécessaire, n'aurait-il pas dû le conduire avec honneur sur la terre étrangère ? Ce sont là des pensées et des doutes qui auraient pu effleurer une âme moins éprouvée dans la foi que celle de S. Joseph.

Sans une hésitation, il se lève, certain que le Père éternel a tout ménagé pour le mieux en faveur du salut de son Fils. Sans perdre de temps, il éveille Marie et, dans les termes les plus doux lui annonce leur brusque départ. Peut-être essaie-t-il de lui laisser ignorer le danger qui menace son tendre fils, et à ses questions il répond en différant la pénible nouvelle qu'il ne peut cacher plus longtemps. Cependant Marie est toute remplie de confiance en la puissance du Très-Haut ; mais, son amour maternel ne laisse pas que de la troubler. et son cœur bat avec émotion, tandis qu'elle prend son cher enfant encore endormi, qu'elle l'enveloppe chaudement et le presse sur son sein, pour ce triste et lugubre voyage.

Quel exemple d'obéissance prompte et absolue aux ordres de Dieu nous est donné, en cette occasion, par Marie et Joseph. Si l'ange avait dit

à Joseph de fuir vers les montagnes ou de traverser le Jourdain, l'ordre aurait déjà été bien rigoureux. Mais lui commander de partir, la nuit même, pour une contrée étrangère et lointaine, où il n'a ni amis, ni personne de connaissance, dont il ne connait pas la langue, au milieu d'un peuple idolâtre qui méprise sa religion et depuis longtemps est l'ennemi de sa race, où il restera il ne sait combien de temps, où il souffrira il ne sait quelles privations, voilà certes un ordre inattendu, difficile à exécuter, et qui est bien propre à faire oublier toutes les consolations et la joie goûtées à la visite récente des Sages d'Orient. Marie elle-même, si tendre et si délicate, qui lui est si chère, doit partir de suite sans avertissement ; il faut que leur départ s'effectue avant l'aurore pour qu'il passe inaperçu. Au moins quelques instants de préparation sont nécessaires ; pour un si long et si périlleux voyage, il faut quelques provisions, des objets pour la route contre le froid de la nuit... Toutes ces considérations sont mises de côté, dès lors que Dieu a fait connaître clairement sa volonté. Aussitôt Joseph « se lève, prend la mère et l'enfant et s'enfuit en Egypte [1]. » Un pauvre âne sert de monture à Marie, qui porte son divin enfant dans ses bras ; Joseph marche à ses côtés, essayant de

1 S. Matth., II, 14.

l'encourager, bien que son cœur soit lui-même rempli de tristesse ; avec soin, il veille sur la monture de peur que dans les ténèbres elle ne heurte et ne tombe...

Ainsi voyagea la sainte Famille sur cette terre. Et nous, pauvres créatures, nous recherchons toujours les aises et le confort en toutes choses. Même dans nos voyages d'apostolat nous ne partons pas sans que tout ait bien été prévu et que rien ne manque. Toute idée de souffrance nous fait peur, et nous voudrions aller du berceau à la tombe sans jamais aucun trouble ni aucun devoir pénible. Prenons donc modèle sur cette sainte Famille, et suivons courageusement les ordres de Dieu toutes les fois qu'ils nous sont manifestés, en accomplissant de tout notre pouvoir son adorable volonté.

Deuxième Point

Contemplons maintenant cette Sainte Famille dans la situation où nous l'avons imaginée dans notre prélude.

Après avoir marché toute la nuit, le besoin de repos se fait sentir. Joseph regarde donc de tous côtés jusqu'à ce qu'il trouve un endroit tranquille, à distance de la route pour qu'on ne puisse les surprendre. Il y conduit Marie et l'aide à descendre

à terre avec le divin Enfant. Puis il tire quelques maigres provisions, qu'il avait recueillies à la hâte, de leur frugal repas de la veille, et les prépare de son mieux. Il s'inquiète de la fatigue de Marie qui lui répond avec sa douceur accoutumée ; il prend de ses bras son tendre enfant, non tant pour la soulager d'un fardeau qui n'en est pas un pour elle, que pour avoir le bonheur de le caresser lui-même et de recevoir un de ses aimables sourires, la seule récompense qu'il ambitionne pour sa prompte obéissance aux ordres de Dieu ; cela le console de tout ce qu'il a souffert en cette nuit, dans son âme et dans son corps.

Quand ils sont un peu reposés, ils peuvent parler plus à l'aise et plus librement que durant leur marche fatigante. Leurs premières alarmes sont dissipées, mais l'embarras de leur triste position leur apparaît plus clairement. Ils ont fui précipitamment ; ils n'ont pas pris le temps, et la prudence ne leur permettait pas d'avertir quelqu'un du voisinage de leur départ et de l'endroit où ils allaient. Il devait y avoir parmi les voisins de Bethléem quelques gens vertueux qui s'étaient liés avec eux et avait ressenti de l'affection et de la vénération pour Marie et Joseph; le récit des bergers et la venue des Mages avaient attiré l'attention sur eux. Comment toutes ces personnes allaient-elles interpréter leur départ

subit?... Jusqu'au soir précédent ils n'avaient manifesté aucune intention de partir ; est-ce qu'ils ne soupçonneront pas de leur part quelque tort, pour expliquer une si soudaine disparition ? Est-ce que des bruits malveillants ne vont pas circuler sur leur compte? De plus, leurs pauvres biens, si petits fussent-ils, ont été abandonnés sans aucune disposition pour en assurer la sécurité, et se trouveront certainement perdus. Leurs provisions ne peuvent durer longtemps, et la route est encore longue devant eux ; ils ne peuvent que difficilement s'arrêter dans les villes par crainte des poursuites. Ils savent que le cruel Hérode est leur ennemi. Chaque bruit de pas sur la route, chaque bruissement de feuilles fait trembler Marie ; comment échapper à la vitesse des chevaux et des dromadaires d'Hérode ?...

Mais elle se souvient qu'Elie, fuyant la colère de Jézabel, fut nourri par un corbeau dans le désert, et qu'Agar, chassée avec son fils Ismaël, fut guidée par un ange ; elle songe combien elle, et à plus forte raison son fils, ont des droits plus sûrs à la protection de Dieu, et elle renouvelle avec Joseph sa confiance en Dieu et se jette dans les bras de la Providence. Dans l'amour de leur cœur ils remercient et bénissent le Seigneur de toutes ses faveurs et de toutes ses miséricordes, et ce lieu désert devient resplendissant de la gloire de Dieu

et de la présence de la milice céleste qui descend du ciel pour protéger et entourer la sainte Famille.

Quand ils se sont reposés, ils reprennent leur chemin et le continuent avec courage et confiance ; et ainsi, jour par jour, ils recommencent jusqu'à ce qu'ils aient atteint la terre d'Egypte. Avant leur arrivée, peut-être, la nouvelle leur parvient de la sanglante vengeance d'Hérode et du massacre des enfants de Bethléem, et l'angoisse étreint leur cœur à la pensée du martyre de ces pauvres petits êtres et de la douleur de leurs mères, qu'ils avaient sans doute connues. Mais leur âme était prête à tout, et ils reçoivent cette épreuve avec vaillance, sans aucune pensée égoïste, certes, mais avec reconnaissance envers Dieu pour la préservation du divin Enfant.

Affections et Résolutions

Après nous être émus du sort de notre Sauveur et de celui de ses bienheureux parents dans ce mystère, adressons-nous à Jésus lui-même et disons-lui :

« O aimable Sauveur, que vous commencez de bonne heure à devenir un proscrit par amour pour moi, et à ressentir la jalousie et la haine des hommes ! Qu'est-ce qu'Hérode pouvait craindre de vous ? Est-ce que vous aviez besoin de son

royaume dont la perte le faisait trembler ? A-t-il besoin des royaumes terrestres celui qui donne le royaume du Ciel. Ce tyran s'imaginait-il que, si vraiment le roi des Juifs était né et était venu pour s'emparer de son sceptre, il pourrait l'en empêcher ou traverser les desseins de la Providence par quelque astuce ou quelque cruauté ? Pauvre insensé ! Ne savait-il pas qu'aucune attaque contre vous ne peut réussir, et qu'il n'y a ni sagesse ni conseil contre le Seigneur ?

Aussi, ô bon Jésus, n'est-ce pas par peur de sa puissance que vous avez pris la fuite, mais parce que, dans cette fuite, vous vouliez nous donner l'exemple de nombreuses vertus, et commencer, aussitôt que possible, à souffrir pour nous.

Si donc vous avez commencé de si bonne heure à être persécuté, et si, depuis lors jusqu'à maintenant, vous avez été chassé et proscrit du séjour des hommes, établissez votre séjour, je vous en prie, dans mon cœur et dressez-y votre tente. Que ce ne soit pas seulement une demeure passagère, comme un abri dans un champ ou un refuge dans un jardin, qui ne durent qu'une saison, mais que ce soit une demeure permanente, un séjour agréable où vous aimiez à vous reposer. Puissiez-vous y rencontrer l'innocence et la simplicité pour vous recevoir ! Plût au Ciel que ces hôtes si goûtés de votre enfance ne fussent point depuis longtemps exilés de mon cœur !

Ne dédaignez pas, ô Jésus, mon hospitalité ; si pauvre qu'elle soit, du moins vous n'y rencontrerez point l'infidélité ni les idoles d'Egypte ; s'il en restait quelqu'une, votre approche les réduirait en poussière. »





ONZIEME MÉDITATION

Massacre des saints Innocents

Prélude. — Représentons-nous Hérode, rongé d'envie, qui ordonne le massacre des enfants de Bethléem.

Premier Point

ESSAYONS de nous imaginer les préliminaires de cette sanglante tragédie. L'orgueilleux tyran, dont la jalousie n'a pas hésité à verser le sang de ses propres enfants soupçonnés de révolte, calcule les jours et les heures écoulées depuis le départ des Mages,

suppute à quelle distance ils doivent se trouver, le temps de leur séjour et la durée de leur retour. « Dans trois jours, pense-t-il en lui-même, demain, ce soir, je saurai tout au sujet de ce nouveau-né, prétendant à mon trône, et je prendrai mes mesures pour sa perte avec une précision rigoureuse... »

Mais d'où vient que ces Mages ne reviennent pas? Un accident les a-t-il arrêtés en chemin, ou bien auraient-ils osé le tromper? Cette seule pensée le fait bondir de rage et allume sa fureur. A la longue il s'aperçoit qu'il a été dupé, et par qui? Par ces sages d'Orient, pense-t-il; mais non, ses plans ont été déjoués par Celui qui dépasse infiniment en sagesse tous les voyants de Saba, de Théman et de Chanaan; c'est Lui qui a renversé les projets et réduit à néant les conseils de cet astucieux despote.

Dans son désappointement, ses passions effrénées ne connaissent plus de bornes, et aucune cruauté ne lui semble exagérée pour le double but qu'il veut maintenant atteindre : assurer sa propre sécurité contre tout compétiteur, et se venger du coup porté à sa sagacité. Sa rage est trop furieuse pour lui permettre de combiner quelque plan habile, et, dans un instant de folie, il lance le décret qui englobe dans le même sort et le même massacre tous les enfants de la ville et des

environs. Ses ministres, si habitués qu'ils fussent à ses cruautés et à l'exécution de ses ordres, ne peuvent s'empêcher de frémir à cette monstruosité. Ils n'osent pas refuser, et ceux qui tentent quelque observation reçoivent des menaces et des réponses de courroux.

Roi cruel et inique! Une couronne vaut-elle la peine d'être portée, qui exige de si cruelles abominations? Toutes les pompes royales réussiront-elles à calmer les atroces remords qu'un pareil forfait doit mettre dans un cœur humain?...

Et maintenant assistons, si nous le pouvons, au drame épouvantable. Une troupe d'assassins envahit Bethléem; ils cachent leurs armes et s'informent d'abord, avec ruse, et sous divers prétextes, du nombre d'enfants nés depuis deux ans et du lieu de leur résidence; puis ils prennent leurs mesures pour qu'aucun ne puisse échapper. Peut-être laissent-ils entendre que des gratifications seront distribuées aux heureuses mères de ces enfants, et plusieurs d'entre les pauvres, séduites pas l'espérance, amènent leurs enfants qui, autrement, eussent échappé. Enfin, le signal est donné; le masque tombe. Les glaives et les poignards brillent aux yeux terrifiés des mères; aucune résistance n'est possible; elles voient leurs enfants brutalement arrachés de leurs bras, et, en dépit de leurs cris et de leurs larmes,

impitoyablement massacrés par ces assassins. En vain s'interposent-elles entre le bourreau et la victime, elles sont écartées, et le coup fatal éteint la vie qui ne faisait qu'éclore. C'est l'œuvre d'un moment, et les mères affolées peuvent à peine en croire leurs sens, quand elles voient la terre jonchée des membres mutilés de leurs enfants, et toute fumante de leur sang; leur amour maternel ne peut que s'exhaler en gémissements de douleur! Ah! quelles malédictions amères montèrent ce jour-là jusqu'au trône du Dieu de justice, et retombèrent comme des charbons enflammés sur la tête d'Hérode! Quel cri de vengeance s'éleva de la terre au ciel contre l'exécrable Hérode!

Deuxième Point

Bien des leçons peuvent se dégager de cette scène abominable.

A quels excès aboutissent les passions que l'on ne prend pas la peine de refréner! Si Hérode, en effet, ne s'était pas laissé aveugler par la passion, il aurait réfléchi qu'en supposant réelle l'apparition de l'étoile conductrice, l'enfant désigné par ce signe miraculeux venait du Ciel, et qu'aucune puissance humaine ne pouvait rien contre lui; si, au contraire, le récit des Mages était un mensonge,

il n'avait rien à craindre et point n'était besoin d'aucun déploiement de forces. Dans les deux cas l'horrible massacre avec son infamie et ses remords était inutile. Il aurait pu, d'ailleurs, envoyer des messagers qui se seraient informés de celui que les Mages avaient visité, et il aurait ainsi découvert l'enfant objet de sa terreur, ou bien il aurait appris avec certitude sa fuite. Par son crime aveugle, il n'assure pas sa sécurité, et l'exemple d'Athalie aurait dû le prémunir contre l'inutilité d'un tel massacre, elle qui pensait bien avoir anéanti toute la race royale, et qui plus tard découvrit, à ses dépens, que Joas avait été sauvé par sa tante. Et, en effet, bien avant que ses émissaires fussent à Bethléem, la sainte Famille qu'il voulait atteindre était déjà loin, escortée par les anges, sur la route d'Egypte.

Hérode ne fut pas seul trompé dans l'issue de ce drame ; il y en eut d'autres qui furent aussi déçus, quoique leur sort fût plus heureux. Pourquoi pleurez-vous, filles de Rachel ? Pourquoi vous frappez-vous la poitrine et vous arrachez-vous les cheveux ? Pourquoi ces lamentations et ces plaintes sur cette hécatombe d'agneaux innocents, oblation matinale du jour nouveau qui se lève sur le monde, après la nuit des siècles ? Ah ! que vous connaissez peu les enfants dont vous avez été jugées dignes d'être les mères, victimes immolées dans la fleur

de leur vie, guirlande printanière pour le ciel, prémices choisies de la terre régénérée ! Si vous voyiez leur sourire dans le sein d'Abraham, tandis qu'ils racontent leur brève histoire, et qu'ils disent comment, à peine nés et inconscients encore du bien et du mal, ils ont été, dans une douleur d'un instant, soudainement arrachés des bras de leurs mères, qui étaient pour eux tout l'univers ! Maintenant qu'ils savent pourquoi ils ont été ravis à la terre, comment leur mort a favorisé la fuite de leurs Rédempteur, enfant comme eux, qu'ils sont heureux de penser que leurs petites vies ont concouru à ce grand événement ! Si vous pouviez, dans une vision prophétique, les contempler devenus les compagnons de l'Agneau, le suivant partout où il va, parce que leur langue n'a pas proféré le mensonge ; si vous pouviez apercevoir ces innocentes victimes mêlées au cortège des martyrs, partageant la même gloire, comme vos murmures se changeraient en actions de grâce et vos lamentations en chants d'allégresse ! Quelle reconnaissance ils ont, ces Innocents, et quelle joie ils goûtent d'avoir été ainsi choisis par la Providence préférablement à tant d'autres de leur âge, qui vécurent pour repousser et crucifier celui pour lequel, eux, ils sont morts !

Ainsi Dieu tira, même de ce crime affreux d'Hérode, une source de gloire pour lui et de bénédiction pour une légion d'âmes.

Affections et Résolutions

« Quelle hâte vous avez eue, ô bien-aimé Jésus, de nous donner un exemple de cette maxime de votre apôtre, à savoir que pour régner avec vous il faut souffrir avec vous ! Ceux-là même qui furent choisis les premiers pour recevoir les bienfaits de votre venue en ce monde, et que leur âge si tendre et leur innocence auraient dû, semble-t-il, exempter des rigueurs de cette loi, la subissent cependant et n'arrivent à la gloire que sous le tranchant du glaive, comme plus tard vos apôtres, qui nous ont laissé ce récit.

Votre berceau devait avoir ses martyrs muets, comme votre croix eut ses témoins éloquents qui, par le retentissement de leurs prédications, se préparèrent à verser leur sang.

Pour moi, ô Jésus, la première de ces périodes est passée ; il est fini pour moi le temps d'innocence où vous auriez pu, si vous aviez voulu, me transplanter dans votre paradis ; pour arriver à votre demeure, il ne me reste plus que le chemin épineux de la pénitence. Accordez-moi donc d'être le témoin de vos grandeurs et de votre gloire, sinon en vous donnant mon sang, du moins en vous prodiguant mon amour.

Donnez-moi l'éloquence pour proclamer vaillamment vos louanges et défendre la vérité de vos doctrines, prêt s'il était nécessaire à sacrifier ma vie pour vous.

Dans votre crèche, faites que je reconnaisse et que je vénère le mystère de votre divinité ; sur votre croix, faites que j'aime et que j'adore votre expiation infinie ! Donnez-moi force et courage pour dire avec zèle et succès ces sublimes vérités, afin que se répandent et s'augmentent parmi les hommes la Foi et l'Amour ! »





DOUZIÈME MÉDITATION

Jésus recouvré dans le Temple

Prélude. — Représentons-nous Marie et Joseph pénétrant dans le parvis du Temple, où Jésus se tenait au milieu des docteurs de la loi.

Premier Point

ARRÊTONS-NOUS à ce mystère surprenant de l'enfance du divin Rédempteur qui tranche d'une manière si frappante sur le silence obscur de toute cette partie de sa vie. Il est rapporté, sans doute, afin d'attirer notre attention sur cette première manifestation du rôle

extraordinaire qui devait se développer par la suite.

Jésus avait douze ans. La Sainte Famille part de Jérusalem après y être demeurée à l'occasion d'une grande fête. Selon le mode de voyage dans cette contrée, ils sont probablement avec des amis et forment une caravane qui se dirige vers la Galilée. En des circonstances analogues, Jésus avait peut-être l'habitude d'aller avec des amis à quelque distance de ses parents, de sorte que ceux-ci n'éprouvaient aucune inquiétude à ne pas le voir à leurs côtés en franchissant la porte de la ville. Il n'était pas comme les autres enfants, dont l'absence eût aussitôt causé de l'anxiété à leur mère ; Marie et Joseph savaient qui il était et quel trésor de sagesse et de prudence il possédait. Ils marchent jusqu'au soir, à l'heure où parvenus à leur première étape, tous se réunissent pour un frugal repas et pour prendre le repos à l'endroit assigné à chaque famille. On cherche, et Jésus ne se trouve pas. Imaginons alors, si nous pouvons, la douleur et l'angoisse de Marie à la nouvelle de cette perte. Oh ! sans doute, nombreuses furent les douleurs qu'elle eut à supporter à cause de son tendre Fils, mais jamais ses douleurs ne provenaient d'elle-même. Son voyage à Bethléem, ses épreuves en cette occasion sa fuite en Egypte, son long exil dans cette contrée, tout cela avait été

enduré à cause de Jésus ; mais elle n'avait eu aucune coopération dans les circonstances qui avaient amené ces événements ; et puis, toutes ces peines avaient été alors amplement compensées par la joie de la présence de Jésus. Avec Jésus, toute souffrance lui était douce ; pour Jésus, toute peine lui était agréable. Ici, pour la première fois, elle doit souffrir sans Jésus, et à cause de son absence.

Ah ! pauvre Mère, quel avant-goût adouci des cruelles séparations qu'un jour vous subirez ! Si ce calice est amer à votre bouche, que sera-ce des amertumes prochaines !

Que votre cœur est tourmenté durant cette nuit sans sommeil, ô Marie ! Vous scrutez votre conduite, vous cherchez jusqu'au fond de vos pensées, pour découvrir si vous avez fait ou pensé quelque chose qui ait pu déplaire à celui que vous aimez si tendrement. Mais non ; vous ne trouvez rien que de douces paroles, de l'empressement, et le plus profond amour maternel !

L'ignorance de la cause de cette disparition augmente encore votre angoisse, et vous laisse sans repos, bien que résignée, jusqu'au matin où, accompagnée de Joseph tout rempli de désolation, vous reprenez le chemin de la cité sainte, en abandonnant votre caravane.

Trois jours de recherches infructueuses s'écoulent. Ces pauvres parents affligés vont de porte en

porte, là où ils connaissent quelqu'un, mais personne n'a vu leur Fils bien-aimé. Comme leur peine et leur affliction s'accroissent à chaque pas ! Ainsi que l'épouse des cantiques, Marie adjure les filles de Jérusalem de lui dire si elles ont vu son bien-aimé, et où il repose. Mais c'est en vain ; personne ne l'a vu, personne ne l'a entendu. Ces trois jours mystérieux, comme les trois jours qui suivirent la perte suprême du même Jésus dans cette cité, se passent dans le deuil et les larmes, pour se terminer au troisième jour, dans la joie et le bonheur.

Deuxième Point

Imaginons-nous les sentiments de cette Mère si tendre, quand, au troisième jour, elle pénétra dans le parvis du Temple. Elle y aperçoit son cher enfant assis au milieu des docteurs de la loi, dans la fraîcheur et l'éclat de sa jeunesse contrastant avec les traits vieillis, les cheveux blancs de ceux qui l'entourent.

Tous se penchent pour l'entendre avec une admiration attentive ; ces sages sont supendus aux lèvres d'un enfant, tout émerveillés de la profondeur de ses questions, et de la prudence de ses réponses et de ses remarques. Il paraît chercher

la science, et il la sème autour de lui. Un instant Marie s'arrête sur le seuil; elle hésite entre son désir de se précipiter et de serrer son enfant sur son cœur et la crainte de troubler un spectacle si beau et une scène si intéressante; entre la pensée de ce qu'elle vient de souffrir, et l'orgueil plein d'amour d'une mère qui retrouve son fils dans une telle circonstance.

Elle s'avance avec calme et modestie au milieu de la vénérable assemblée, et s'approchant de son fils, elle lui dit avec douceur : « Mon fils, qu'avez-vous fait? Votre père et moi nous vous cherchions tout affligés [1]. » Mais Jésus lui répond par de mystérieuses paroles, dont elle-même ne comprenait pas l'importance : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père [2]? » Nous pouvons, nous, en quelque sorte mieux comprendre ces paroles, car par la suite de la mission de Jésus, nous savons ce qu'étaient les affaires de son Père.

Quel fut l'entretien de Jésus avec ces graves vieillards, nous ne le saurons jamais, mais nous pouvons être certains que Jésus n'eut qu'un but :

1 *Fili, quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* S. Luc, II, 48.

2 *Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ patris mei sunt oportet me esse?* Ibid., II, 49.

éclairer et instruire ceux qui l'écoutaient. Quelle leçon pour nous! Jésus, à douze ans, s'occupait des affaires de son Père; et nous à vingt, à trente ans, à peine pouvons-nous dire que nous avons commencé! Lui, un enfant à l'âge si tendre, aux allures si humbles, ne craint pas d'aller au milieu de docteurs anciens pour leur parler, et les enseigner plutôt que pour s'instruire! Et nous, quelle négligence nous apportons à l'acquisition des connaissances les plus nécessaires pour notre âme! Honte à notre nonchalance et à notre indifférence dans les choses de Dieu et le soin de nos âmes!

N'oublions pas la réponse que le Fils de Dieu nous a apprise et qu'il a placée lui-même sur nos lèvres, si nous voulons fermement le servir et éviter tout ce qui pourrait distraire ou amoindrir notre énergie pour sa cause. Quand nos amis essaieront de nous attirer dans le tumulte du monde, au sein de ses occupations, de ses divertissements, répondons-leur : « Il faut que je sois aux affaires de mon Père! »

— Nous vous avons cherché en vain, diront-ils peut-être, l'autre soir, à notre intéressante réunion, à notre partie de plaisir, où se trouvaient un grand nombre de vos amis.

— Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père?

— Vos amis seraient heureux de jouir davantage de vous, ajouteront-ils peut-être; vos talents sont trop remarquables pour rester ainsi cachés sous le boisseau; il faut prendre une part plus active aux affaires publiques, littéraires, politiques ou sociales.

— Il faut que je sois aux affaires de mon Père! Toujours ce sera notre même réponse.

Si nous nous attachons à ce principe, et si, sans affectation exagérée, nous nous abstenons de tout ce qui peut nous dissiper, ou nous distraire de notre grande tâche, quel bonheur pour nous, et que de bénédictions divines couronneront nos efforts!

Affections et Résolutions

« Imprimez dans mon cœur, ô très cher Jésus, ces belles leçons de votre enfance, déjà trop sublimes et trop profondes pour l'homme le plus exercé dans la vertu. Que mes amis me cherchent en vain, quand quelque bonne œuvre m'appelle; que l'on sache par expérience qu'en pareil cas il est inutile de me chercher.

Que toujours on me trouve dans votre temple : soit dans votre église matérielle, prosterné devant votre autel, priant et méditant, participant à vos

sacrements ; soit dans le temple spirituel dont vos fidèles sont les pierres, en les secourant dans les besoins de leur âme, en les instruisant de vos grandes vérités.

Que souvent on me rencontre sous le toit du pauvre, au chevet des malades, aux asiles des délaissés, plutôt que dans les compagnies joyeuses ou choisies, à moins que l'œuvre de votre Père ne m'y appelle. Car je ne veux m'occuper que de cette œuvre. Je veux m'y dévouer tout entier, j'y veux trouver mon unique plaisir et mon seul bonheur. Quand je laisse ma solitude pour aller parmi les hommes, ou que je quitte le monde pour la solitude et l'étude, que mon but soit toujours le même, sans dissipation dans le premier cas, sans contention d'esprit dans le second : travailler aux affaires que vous et votre Père m'avez confiées. »





TREIZIÈME MÉDITATION

Vie cachée a Nazareth

Premier Point

Après qu'il eut été perdu et retrouvé dans le Temple, Jésus alla à Nazareth avec Marie et Joseph, et demeura dans la retraite et le silence jusqu'au jour de sa grande manifestation au peuple d'Israël. Cette période embrasse un espace de dix-huit ans.

A première vue, il semble que nous ayons été frustrés, par cette solitude, d'un grand nombre de leçons utiles et délicieuses de vertu, en ne pouvant

suivre le développement de la sainteté et de la perfection qui devaient produire des fruits si abondants en leur splendide maturité. Qu'il eût été agréable de contempler Jésus dans la compagnie de ceux qu'il aimait tant, de connaître l'emploi de son temps, de lire le récit de ses entretiens édifiants! Quel profit pour nous de voir la douceur avec laquelle il se comportait envers tous, son amabilité avec les enfants de son âge, son respect pour les vieillards, sa charité pour les plus pauvres que lui, son obéissance envers ses supérieurs! Quel prix dans chaque parole échappée de ses lèvres, dans chacun de ses gestes, s'ils nous avaient été conservés!

Mais l'Esprit de Dieu, qui sait mieux que nous ce qui nous est le plus profitable, a jeté un voile sur tous ces détails intéressants, et a résumé toutes les leçons de cette période de la vie du Sauveur, dans la déclaration de son obscurité, de son obéissance et de son progrès dans la vertu. Chacun de ces points suffirait à lui seul pour une méditation distincte.

Quelle preuve frappante nous avons ici du profond mépris dans lequel Jésus tenait la richesse et la réputation, preuve plus forte peut-être que les condamnations qu'il a proférées plus tard contre elles. S'il avait voulu, il aurait pu devenir riche en un instant, et s'il ne l'avait pas voulu pour lui, il aurait pu le vouloir pour ses parents bien-

aimés. Mais il connaissait la parfaite conformité de leur volonté avec celle de Dieu, et il savait qu'en sa compagnie la retraite et la pauvreté non seulement leur étaient supportables, mais même agréables.

Qui donc parmi nous ne préfèrerait une pauvre chaumière où Jésus habite avec la paix, la charité et la grâce, plutôt qu'une demeure princière d'où il est exclu par le luxe, les divisions ou l'impiété? Si la gêne et le travail rigoureux sont notre lot, tandis que nous en voyons d'autres parmi nos frères qui semblent plus favorisés, au lieu de nous plaindre, ne nous efforcerons-nous pas par notre humilité, notre résignation, notre fidélité à nos devoirs, de rendre notre humble toit digne du Sauveur? Ne trouverons-nous pas une consolation dans le souvenir de la pauvre maison de Nazareth, sentant que Jésus est avec nous, et qu'il nous récompensera généreusement de tous les sacrifices que nous supportons par amour pour lui? N'est-ce point là une leçon simple, mais bien encourageante, à recueillir des scènes admirables de cette enfance silencieuse de Jésus?

Deuxième Point

Cette période de la vie de Jésus fut une préparation à son ministère public et à son rôle de

Docteur et de guide du peuple d'Israël. Sans doute, il n'avait aucun besoin de préparation, ni d'études ; mais de même qu'enfant il acceptait la nourriture des enfants, bien qu'il eût pu s'en passer, ainsi voulut-il se réserver un temps de retraite préparatoire avant de commencer sa mission, comme s'il voulait faire croître et se développer en lui les vertus qu'il devait plus tard enseigner.

Nous disposons aussi d'un temps semblable de retraite, avec cette différence que pour nous ce temps est absolument nécessaire, et que nous avons tout à apprendre, et la science de Dieu et la piété. Jésus peut donc nous servir de modèle. Que sa vie cachée et préparatoire est longue, comparée à sa vie active ! Dix-huit années pour la première, et trois seulement pour la seconde. N'est-ce point l'inverse que trop souvent nous désirons pour nous ? Nous aspirons à de longues et agréables années de travail dans la vigne du Seigneur, mais nous trouvons longues, ennuyeuses, fastidieuses, les années de préparation. Nous voulons nous précipiter dans la lutte, avant de connaître le complet usage de nos armes : nous nous hâtons vers le champ du Père de famille, encombré et envahi de mauvaises herbes, sans avoir acquis l'habileté nécessaire dans le maniement des outils propres à sa culture. Quelle différence dans la conduite de notre Sauveur !

Considérons de plus l'emploi qu'il faisait de son temps de préparation.

Il travaillait dans un atelier. Il aurait pu en un instant exécuter ce qu'il voulait. Il eût suffi d'un acte de sa volonté pour réunir ensemble les pièces de bois éparses, (comme il rassemblera les cendres des morts au jour de la résurrection), et en former les objets d'art les plus beaux et les plus parfaits que l'homme ait jamais vus. Il n'avait, chaque matin, qu'à entrer dans cet atelier, à étendre sa main et à bénir tous les matériaux disposés pour le travail de la journée, et, comme au jour où il changea l'eau en vin, tout aurait pris la forme qu'il aurait voulu. Ainsi il aurait pu passer le reste du temps en des occupations plus agréables et plus élevées.

Mais Jésus voulait nous donner une leçon plus profonde. Il désirait encourager ceux qui peinent davantage pour acquérir ce que d'autres obtiennent presque sans effort. Quand nous travaillons longtemps, en ne faisant cependant que peu de progrès, nous ressemblons plus à Jésus que lorsque notre tâche s'achève en peu de temps. N'aimerons-nous pas à tourner souvent nos pensées, au milieu de nos humbles occupations, vers Jésus travaillant comme un apprenti sous la direction de Joseph ? Quand le découragement et la fatigue s'empareront de nous, en voyant peu avancée la

tâche qui nous a été imposée, ou que nous nous sommes fixée nous-mêmes, n'aimerons-nous pas à considérer Jésus s'appliquant du matin au soir sur une pièce de bois, et n'arrivant qu'à peu de résultat? Au lieu de nous décourager à la fin d'une journée ainsi passée, et que nous considérons comme perdue, consolons-nous plutôt par la pensée que nous l'avons passée en compagnie de Jésus et comme lui.

Affections et Résolutions

« O humble et aimable Sauveur, il me semble que je vous vois, dans la pauvre boutique de Nazareth, courbé sur un travail vulgaire aux yeux du monde! Vos membres se fatiguent dans un labeur incessant; vos mains se durcissent à la rude besogne qui vous absorbe; la sueur coule de votre front dans votre ardeur au travail. Toujours vous êtes aimable! Quel sourire céleste sur votre figure! Quel éclat doux et pénétrant dans votre regard! Quelle influence divine, quelle atmosphère de grâce on respire autour de vous! Que votre présence doit réjouir tous ceux qui vous approchent, et adoucir leurs peines et leur fatigue!

Mais hélas! votre cœur n'est-il pas parfois traversé par une angoisse profonde, inexprimable? Chaque coup de marteau que vous frappez ne porte-t-il pas votre pensée à l'heure, encore lointaine, mais inévitable, où ces coups résonneront sur le Calvaire, et enfonceront des clous dans vos mains et dans vos pieds sacrés? Et alors n'interrompez-vous pas le bruit de votre marteau, de peur qu'il n'arrive jusqu'aux oreilles de Marie, car, comme vous, elle connaît déjà le drame suprême? Songez-vous que ce bruit qui, en ce moment la réjouit, un jour lui brisera le cœur!

Oh! faites que souvent je médite vos humbles occupations, et que j'y trouve un encouragement, une consolation, et surtout un modèle pour l'accomplissement des devoirs et des travaux de mon état. Tout doit être facile et doux dans ce qu'on fait en votre bienheureuse compagnie. »





QUATORZIÈME MÉDITATION

BAPTÊME DE JÉSUS

Prélude. — Représentons-nous notre Sauveur s'avançant humblement vers Jean, et lui demandant d'être baptisé.

Premier Point

LE divin Rédempteur se dirige vers les rives du Jourdain où Jean baptisait, et se présente pour recevoir le baptême. Le saint précurseur avait prêché la pénitence et le pardon des péchés ; le rite qu'il accomplissait était un signe extérieur de repentir, à l'avantage de

ceux qui, touchés par ses exhortations ou ses menaces rejetaient leurs iniquités. Tous ceux qui venaient, se reconnaissaient pécheurs, et avouaient leur besoin de remède spirituel.

Contemplons donc l'Agneau sans tache, qui a effacé les péchés du monde, se mêlant, sans disciples, à l'improviste, à cette foule de pécheurs, comme s'il leur ressemblait, et demandant comme les autres en termes empreints d'humilité à être baptisé. La nature se révolte en nous quand, pour quelque exercice de piété ou de dévotion, nous nous trouvons mêlés à des gens vulgaires et grossiers ; nous nous écartons, et nous penserions être souillés par leur contact ; nous hésitons à nous agenouiller au milieu des pauvres, ou à nous voir perdus dans la foule. Cependant il est possible, il est probable que beaucoup de ceux dont nous méprisons la société sont meilleurs et plus vertueux que nous aux yeux de Dieu.

Quelle beauté dans la lutte d'humilité qui a lieu entre Jésus et Jean-Baptiste. « Je devrais être baptisé par vous, dit Jean, et c'est vous qui venez à moi [1] ! » Il ne peut supporter la pensée de traiter comme un pécheur celui qu'il sait être le Saint, et dont il n'est pas digne de délier les cordons des chaussures. Il est comme Pierre, quand Jésus

1 *Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me !* S. Matth., III, 14.

voulut lui laver les pieds : « Vous, me laver les pieds [1] ! » Mais dans les deux cas Jésus renverse les objections et dissipe les scrupules de ses disciples fidèles, et les force à se soumettre à ce que commande son humilité. Il fallait céder, et la vertu de l'inférieur aurait manqué de perfection si elle n'avait été accompagnée de docilité et d'obéissance. Jésus consomme donc sa preuve d'humilité en recevant le baptême. « Laisse, dit-il à Jean, il convient que nous accomplissions toute justice [2]. » Et Jean-Baptiste fournit aussi un témoignage de sa propre humilité en se soumettant, malgré son objection, et en donnant le baptême demandé.

Le baptême de Jésus n'est pas seulement une preuve d'humilité, mais aussi un témoignage d'amour pour nous. Car c'est pour nous qu'il se soumet à cette humiliation, qu'il est compté parmi les pécheurs, devançant ainsi le jour pénible de sa Passion, où il subira la honte de passer pour un coupable comme nous.

1 *Tu mihi lavas pedes!* S. Jean, XIII, 6.

2 *Sine modo ; sic enim decet nos implere omnem justitiam.* S. Matth., III, 15.

Deuxième Point

Si le mystère de cette action sublime de notre cher Rédempteur fut grand sur la terre, combien plus grand fut-il pour le ciel !

Comme Jésus sortait de l'eau, les cieux s'ouvrirent, l'Esprit de Dieu descendit sous la forme d'une colombe, s'arrêta au-dessus de sa tête, et l'on entendit une voix du ciel qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances [1]. » C'est un témoignage divin rendu à la sagesse de notre Sauveur, et une proclamation solennelle, à la face du monde, de sa sublime dignité.

Depuis sa naissance le ciel s'était tu à son égard ; mais aujourd'hui qu'il inaugure sa grande mission de l'enseignement des vérités éternelles à travers le monde, de la fondation de sa religion et de son Eglise par laquelle les hommes trouveront le salut, bien que ses miracles eussent amplement suffi comme témoignage en sa faveur, cependant il était juste et convenable que le premier témoignage vînt de son Père céleste ; son Père qui l'envoyait, dont il accomplissait la volonté, dont il annoncerait les

1 *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui.* S. Matth. III, 17.

paroles, et dont il se proclamerait lui-même le Fils. Si, avant ce prodige, Jean-Baptiste avait déjà reconnu Jésus, nous pouvons difficilement nous imaginer la joie et l'encouragement que lui communiquèrent cette vision céleste et cette voix autorisée. L'Esprit de Dieu, source de toute science ét de toute grâce, se manifeste visiblement pour attester la plénitude de puissance du Sauveur dans son humanité, tandis que Dieu le Père l'appelle son Fils, égal à lui-même.

Mais aussi quel commandement nous est donné ici! Entendons cette parole : « Gardez-vous de mépriser l'enseignement de celui dont les actions, les paroles, les pensées sont l'objet de ma prédilection. Gardez-vous de négliger les avis et les conseils de celui dont le souffle est si précieux à mes yeux!... » Qui osera, après un tel témoignage, mépriser les doctrines ou les préceptes du Fils de Dieu?

Outre ce témoignage solennel, positif et divin en faveur de la mission de celui qui devait dire un jour : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie, » nous trouvons ici réunies les trois Personnes divines, pour symboliser le baptême qui, en leur nom, effacera le péché, et relèvera l'homme déchu. C'était une œuvre digne de leur coopération que celle qui devait poser les fondements de notre foi en la très sainte Trinité, et

apporter à nos âmes les premiers fruits de la Rédemption. C'est vraiment un grand mystère, d'où découle notre espérance du salut ; c'est le grand mystère du baptême du divin Rédempteur.

Affections et Résolutions

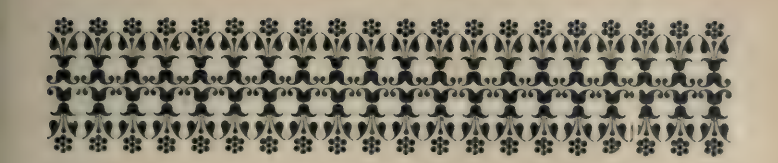
« Soyez béni, ô bien-aimé Jésus, pour vous être soumis à cette humiliation par amour pour moi, pour m'avoir laissé un pareil exemple de vertu, et m'avoir fourni de si riches bénédictions et de si grands bienfaits !

Comment vous contemplerais-je sans amour, vous le Saint et le Pur, les délices du ciel et la gloire de la terre, qui êtes descendu dans le Jourdain, vous êtes plongé dans ses eaux, et en êtes sorti comme un pécheur qui a des souillures à purifier ! Ce fut le Jourdain qui se trouva purifié, et ses eaux, comme toutes les eaux de la terre, devinrent l'instrument béni du sacrement de la régénération qui nous ouvre les portes du ciel, comme elles se sont ouvertes pour vous, le jour de votre baptême, et qui fait descendre dans nos âmes l'Esprit Saint, comme il descendit sur votre tête.

Je vous aime, ô Jésus, dans votre baptême, humilié comme un pécheur, exalté comme le Fils

bien-aimé de Dieu et le fondateur de notre sainte religion. Je vous bénis, j'embrasse vos pieds sacrés, et je vous consacre des louanges, une obéissance et un amour éternels! »





QUINZIÈME MÉDITATION

JEUNE ET TENTATIONS

Prélude. — Représentons-nous notre divin Sauveur dans le désert, épuisé par son long jeûne, et tenté à trois reprises par Satan, selon le récit de l'Évangile.

Premier Point

L'ÉVANGILE nous rapporte qu'après son baptême, Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon. Il y a là un mystère plus profond qu'il ne semble à première vue.

En effet, quand Jésus accomplit les plus étonnants de ses miracles, quand il guérit toutes sortes de maladies, même quand il ressuscite les morts, il n'est pas dit que l'Esprit de Dieu le conduit aux endroits où doivent se produire ses prodiges ; ceux-ci sont simplement racontés comme s'il s'agissait d'actes ordinaires. Or, ici nos saints livres disent que l'Esprit mena Jésus dans le désert pour y être tenté. C'est que, en réalité, ce mystère est très profond. Que le Fils de Dieu, qui est toute force et toute gloire, nous apparaisse faible et chétif, c'est déjà un mystère bien grand ; mais qu'il soit tenté par le démon, c'est vraiment extraordinaire et incompréhensible, puisque d'un mot il soumet et chasse les démons.

Etudions les circonstances qui donnaient, pour ainsi parler, au tentateur quelque chance apparente de succès. Celui-ci ne savait pas exactement ce que Jésus était ; mais d'après ce qu'il connaissait de son enfance et de sa vie jusqu'alors, il était convaincu qu'il n'en triompherait pas, à moins de le réduire par la fatigue à la plus extrême faiblesse. Afin, donc, que les tentations soient en quelque façon proportionnées à sa vertu, Jésus jeûna pendant quarante jours, sans prendre aucune nourriture.

Il y avait encore d'autres motifs à ce jeûne mystérieux, de même longueur que celui de Moïse

et d'Elie. Jésus voulait nous apprendre à jeûner, non sans doute avec la même rigueur que lui, mais du moins selon nos forces. Lui, l'innocent, le pur, le saint, nous apprenait à nous, pécheurs, ayant besoin de pardon et de miséricorde, la loi du jeûne. Il voulait particulièrement enseigner à ceux qu'il chargerait de son saint ministère à se retirer d'abord, comme lui dans le désert, loin du monde, et à mortifier leur corps et ses appétits désordonnés, afin d'acquérir des habitudes de vertu solide.

Deuxième Point

Admirons comment, indépendamment même de sa victoire, ces tentations fournirent à la vertu suréminente de Jésus l'occasion de briller d'une façon incomparable.

Comme nous l'avons dit, le démon savait qu'il n'avait aucune chance apparente de succès, à moins de circonstances tout exceptionnelles. Pour nous, quand il veut nous tenter par l'intempérance, il lui suffit, de notre part, d'un désir et d'un besoin ordinaires ; il réussit souvent dans nos repas quotidiens à remporter la victoire. Pour Jésus, il attendit la fatigue causée par quarante jours de jeûne avant d'essayer de l'amener à apaiser sa faim en mangeant du pain dans le désert.

Notre ambition est mise en mouvement à la moindre préférence, à la plus petite distinction accordée. Pour Jésus le tentateur pense qu'il n'y aura pas d'appâts capables de l'attirer, à moins de lui offrir tous les royaumes accumulés de l'univers.

Nous présumons souvent de nos mérites, quand nous avons fait un petit progrès, nul parfois, dans la vertu, et nous nous imaginons que Dieu doit nous accorder toutes les faveurs et les grâces que nous désirons, parce que nous nous disons ses serviteurs. Pour Jésus, l'esprit mauvais le place dans une position si dangereuse sur le pinacle du temple que, semble-t-il, il n'y a pour lui d'autre moyen d'échapper qu'en se confiant à la parole de Dieu qui a promis de faire porter les siens par des anges. Qui pouvait avoir plus de droit à ce secours que Jésus? Et pourtant, chaque fois, Satan est vaincu, confondu, et couvert de honte.

Quelle victoire aussi simple que complète! A chaque assaut, le Sauveur se contente d'opposer le précepte de son Père éternel, et l'esprit mauvais est mis en déroute.

Quelle règle pratique et facile pour nous! Nous n'avons qu'à mettre en balance les promesses trompeuses du tentateur avec les préceptes positifs du Dieu que nous adorons, que nous servons, que nous aimons : la comparaison ainsi établie tournera toujours à notre bien.

Mais pourquoi Jésus a-t-il consenti a être tenté? D'abord, sans doute, pour remporter la victoire sur l'astucieux ennemi de l'homme, pour humilier son orgueil, lui arracher son aiguillon et ses griffes empoisonnées, lui écraser la tête. Jamais il ne fut mortifié et vaincu à ce point. Il avait fait tomber David, l'homme selon le cœur de Dieu, et Salomon, le plus sage des hommes. Il avait possédé tous les êtres humains depuis Adam, sauf la bienheureuse Mère de Dieu : contre elle, il n'avait même pu essayer un assaut. Cette fois il voit ses artifices déjoués, et ses dents s'usent contre une vertu qui défie toute attaque. Il doit comprendre que le temps de sa domination est passé, en voyant un homme triompher ainsi de ses efforts.

Un autre but du divin Maître, en se soumettant à ces tentations, c'était d'encourager ses pauvres serviteurs dans leurs luttes semblables. Là, le juste et l'homme le plus vertueux peuvent apprendre que personne n'est exempt de tentation; l'âme timorée, qu'il n'y a aucune faute ni aucun mal à la subir; le faible, qu'il est aisé de repousser et de vaincre l'ennemi. Dans la tentation, si nous ne succombons pas, nous ressemblons à Jésus; si nous en sortons victorieux, les anges s'empressent, comme auprès de Jésus, pour nous servir avec amour.

Affections et Résolutions

« O bien-aimé et divin Rédempteur, comment avez-vous pu condescendre à être tenté comme nous, hormis le péché? Ici, mieux encore que dans votre crèche à Bethléem, vous nous montrez que vous êtes bien l'un de nous, ayant toutes les infirmités de notre nature, sans ses souillures, et voulant les supporter tout en conservant votre innocence. Soyez béni de tant de bonté et d'amour.

Mais n'oubliez pas que si la tentation, pour vous, ne fut qu'une occasion de victoire et de gloire, pour moi, trop souvent, elle est une cause de péché. Ne permettez pas que je sois tenté au-delà de mes forces; interposez-vous entre mon âme et l'ennemi, pour dompter sa malice, et donnez-moi la force de résister. Par vos propres tentations, je vous en conjure, ne m'abandonnez pas; ne me laissez pas succomber; laissez-moi entrevoir votre sourire encourageant, dans les luttes inégales que j'ai à soutenir.

Faites que je me tourne vers votre croix, et que je puise force et courage dans la pensée que, au milieu de la tentation, je vous ressemble davantage. Mais mon cœur ne sera pas dans le désert : il ne

peut y avoir de solitude pour moi, tant que je vous vois ; il ne peut y avoir de tristesse ni d'ennui pour moi, tant que je suis avec vous. Que la tentation ne me surprenne jamais seul ni sans vous, car avec vous je triompherai. »





SEIZIÈME MÉDITATION

Vocation des Apotres

Prélude. — Représentons-nous le divin Maître appelant Pierre et les fils de Zébédée, et les invitant à le suivre.

Premier Point

QUELLE autorité dans cet appel de Jésus, qui produit sur le cœur de ces hommes un effet si décisif et si profond. Quelle douceur devait refléter le visage du Rédempteur, quelle grâce divine devait s'échapper de toute sa personne, quelle séduction puissante devait émaner

de ses paroles, pour que des hommes dans la fleur de l'âge aient quitté sans hésiter leur maison, leur famille, leurs biens, et l'aient suivi sur sa simple invitation ! Cinq de ses Apôtres, d'après l'Evangile, furent ainsi appelés ; et, probablement, plusieurs autres, sinon tous, s'attachèrent à lui de la même manière. Pas un seul de ces cinq ne lui demande jusqu'où, ni combien de temps il devra le suivre? Pas un ne lui demande quelle sera sa récompense, ou qui pourvoira à sa subsistance, ce que deviendra son père âgé, sa maison qu'il abandonne... Non, dans le regard que Jésus plonge sur eux, ils trouvent une assurance assez forte, une garantie suffisante pour être sûrs qu'ils font bien d'accepter. Ils comprenaient qu'en suivant Jésus, ils suivaient la Vérité et la Vie, et que partout où il les conduirait, ils pourraient le suivre sans crainte. Parmi eux il s'en trouvait qui savaient déjà ce qu'était Jésus par le témoignage de Jean, et qui, par conséquent, étaient à l'avance prédisposés à comprendre l'autorité de cet appel. Mais pour Saint Mathieu, par exemple, nous n'avons pas lieu de supposer qu'aucune rencontre préalable l'eût préparé à cette grâce.

Sur nous aussi Jésus a jeté le même regard attirant et il nous a adressé les mêmes paroles d'appel. Depuis notre enfance, peut-être, il nous a sollicités de nous engager à son service, et il s'est

révélé à nous afin que nous l'aimions et que nous lui obéissions avant même son appel impératif. Pour quelques-uns, cet appel s'est fait soudainement et a frappé leur cœur d'un coup subit, les amenant, presque malgré eux, parmi les siens.

Interrogeons-nous nous-mêmes. Quel qu'ait pu être cet appel du Sauveur pour nous, n'a-t-il pas été tout empreint de miséricorde et de puissance? Que serais-je devenu si sa main ne m'avait pas retiré du monde et placé au nombre de ses amis? Peut-être, avec l'apôtre Saint Mathieu, je serais demeuré toute ma vie à calculer mes gains, à réfléchir sur le Mammon de ce monde, et à converser avec ses serviteurs. Peut-être, avec les fils de Zébédée, j'aurais couru, dans quelque carrière périlleuse, le danger du corps et de l'âme. Mais la bonté de mon Sauveur a abaissé sur moi un regard de grâce; il m'a ordonné de quitter tout cela, pour ne plus trouver mon partage, mon trésor et ma joie qu'en lui seul. Qu'il soit à jamais béni de ses bontés! Ai-je suivi l'appel de Jésus avec le détachement des Apôtres? Ai-je été aussi prompt à rompre tous mes liens? N'y a-t-il pas encore en moi quelque reste d'attache à ce monde trompeur, ou à ses biens illusoires?

Deuxième Point

Cette brève invitation: « Suivez-moi [1], » renfermait beaucoup plus de choses que les quelques mots qui l'exprimaient.

D'abord, c'était un appel sans condition, sans limite de temps ni de lieu, sans aucune restriction. Il n'est même pas probable, ou plutôt il est impossible que les Apôtres, en répondant à cet appel, en aient mesuré toute la portée. Peut-être pensaient-ils que Jésus les invitait simplement à l'accompagner jusqu'à sa demeure, ou bien à le suivre quelque temps; et, dans un sens, c'était exact, puisqu'il leur permit de retourner pour quelques jours à leurs occupations de pêcheurs. D'autres peut-être, comme ces fils de Zébédée dont la mère demanda à Jésus qu'ils fussent placés à sa droite et à sa gauche dans son royaume, espéraient, à cet appel, échanger leurs filets contre de splendides avantages et acceptaient des privations temporaires dans l'espérance d'une glorieuse récompense. Certainement, aucun d'eux ne s'imaginait que l'invitation du Sauveur signifiait: « Suivez-moi dans une pauvreté plus misérable

1 *Sequere me.* S. Jean, I, 43.

que celle qui est présentement votre partage ; suivez-moi dans les mépris, les calomnies, les accusations les plus injustes ; suivez-moi dans la persécution et la haine des hommes ; suivez-moi au milieu des soufflets et des coups, en prison, à la mort. L'un de vous sera attaché à une croix, un autre plongé dans l'huile bouillante, un troisième écorché vif, un quatrième scié en deux ; suivez-moi tous ainsi à une mort atroce et ignominieuse ! »

Si Jésus leur avait révélé ce sens de son appel, n'auraient-ils pas tous reculé de frayeur, et n'auraient-ils pas refusé l'honneur d'un Apostolat si chèrement payé ? Mais le bon Maître ne leur découvrit pas tout entière la portée de son invitation ; il leur en développa peu à peu seulement les conséquences dans ses discours et ses exemples, jusqu'au jour où leur amour pour lui fut si fort que ni la faim, ni la nudité, ni la mort, ni rien de ce monde ne pût les détacher de sa personne.

Ainsi agit-il avec nous. Il nous invite à le suivre sans condition, et il se contente du don complet de nos cœurs. Le temps nous découvre ses desseins, à notre égard, soit par la joie, soit par la douleur, soit par le succès, soit par la calomnie et la persécution. Ne nous inquiétons donc pas, avec une anxiété curieuse, de notre avenir ; confions-le au cœur de Dieu ; soyons entre ses mains comme une argile qu'il façonnera en vases d'honneur ou en

simples objets d'utilité pour sa demeure. Ne désirons rien autre chose que de le suivre promptement partout où il veut, lui répétant avec les Apôtres : « Seigneur, je suis prêt à vous suivre en prison et à la mort ! »

Affections et Résolutions

« Oui, bien-aimé Jésus, conduisez-moi seulement, et je vous suivrai. Que ce soit vers des jours glorieux où vous serez honoré et aimé comme vous le méritez, ou bien vers des persécutions pénibles et des dangers; que ce soit vers la joie et la consolation, ou bien vers une sombre carrière de tribulation, de déception et de peine, toujours, ô mon Jésus, soyez mon guide, et je marcherai sans crainte sur vos pas.

J'ai quitté peu de choses pour vous suivre. Vos Apôtres avaient tout quitté ; ils ne pouvaient faire davantage. Vous ne me demandez pas un pareil sacrifice, mais il en est un autre que vous exigez de moi, et que je vous offre de tout mon cœur : je renonce, dès ce jour, à tous les désirs et à toutes les espérances terrestres, aux consolations sensibles que je pourrais recueillir dans votre service. Je veux être votre disciple, votre apôtre, au prix de toutes les aises et de tous les agréments de la

vie, au prix de tout ce que recherche, même dans les limites permises, la nature. Je veux vous servir sans amis, sans sympathie, sans consolation, sans repos, sans richesse, sans renom. Je renonce à toutes ces choses, en tant qu'elles pourraient m'être un obstacle pour répondre à votre doux appel. »





DIX-SEPTIÈME MÉDITATION

La Transfiguration

Premier Point

QUEL spectacle consolant pour les trois apôtres privilégiés que Jésus avait choisis et menés sur la montagne du Thabor, afin d'être les témoins de sa Transfiguration! Hélas! qu'ils avaient peu entrevu jusqu'alors sa gloire, et combien, au contraire, ils avaient entendu parler de ses souffrances! Comme ils aimaient tendrement leur Maître, bien souvent ils avaient eu le cœur attristé de ce qu'ils avaient vu

et entendu. Malgré ses prodiges, Jésus n'avait obtenu que de faibles résultats parmi ce peuple pécheur, qui ne devait être convaincu que par le signe de Jonas, c'est-à-dire par sa résurrection après une mort cruelle. Cette mort, sans doute, ses disciples l'avaient évoquée à leur esprit bien souvent, en voyant le Sauveur entouré d'ennemis que la sublimité de ses doctrines faisait grincer des dents, qui l'accusaient de pacte avec le démon en présence de ses miracles, et qui avaient déjà donné des signes de leur intention déicide.

Mais sa gloire, qui allait à cette heure l'illuminer, leur pauvre esprit humain ne pouvait s'en faire une idée exacte. Ce ne pouvait être une gloire procurée par la fortune; il s'en était toujours écarté. Ce ne pouvait être, non plus, la gloire des titres, des honneurs, de la réputation. Ils ne voyaient pas davantage comment cette gloire pouvait venir d'une mort ignominieuse sur une croix.

Dans sa bonté et sa prudence, Jésus va donc leur laisser apercevoir un reflet de cette gloire, afin que le souvenir en soit pour eux comme un rayon d'espérance dans les ténèbres de leur marche. Imaginons-nous donc leurs délices quand ils aperçoivent autour de leur Maître une splendeur toute céleste, qui n'avait rien de la terre;

quand ils contemplent ses traits resplendissants comme le soleil, et ses vêtements éclatant de blancheur comme la neige. Au lieu de la foule incrédule qui si souvent le maltraitait, ils voient apparaître deux personnages glorieux qu'ils reconnaissent pour Moïse et Elie, et qui s'entretiennent respectueusement avec Jésus. Ah! ils commencent maintenant à concevoir ce qu'est leur Maître, à comprendre que sa gloire est bien au-dessus de la gloire et des splendeurs que la terre peut fournir! Si, bientôt, ils tombent à terre effrayés, et demeurent prosternés, éblouis, subjugués par la magnificence de cette vision, que de consolations durent toutefois tempérer leur frayeur! Pierre, toujours le plus prompt, et le porte-parole de ses frères, s'écrie : « Seigneur, il fait bon pour nous d'être ici, si vous le voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie [1]! » Il est déjà tout enthousiasmé de la gloire de Dieu, et il ne veut plus en perdre la vision. Sa prière est toute désintéressée ; il consent, avec ses compagnons, à rester exposé aux ardeurs du soleil et à la rosée de la nuit, s'il lui est donné de demeurer près de son Maître ainsi élevé au-dessus des persécutions des hommes, servi par ses

1 *Domine, bonum est nos hic esse; si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum.* S. Matth., XVII, 4.

patriarches, revêtu de splendeur, tel que son amour le voudrait toujours. Mais, en dépit même de l'échec de sa demande et du refus opposé à son désir, quel trésor de consolations durent-ils remporter tous trois pour leurs périls futurs, pour leurs combats et leurs épreuves ! Que de fois, par la suite, durent-ils retourner en pensée sur le Thabor, et recevoir des encouragements fortifiants au souvenir de cette vision ! Ce fut comme un gage de ce qu'un jour le ciel leur réservait.

Levons souvent nos yeux vers la sainte montagne, vers le céleste Thabor, où nous sommes attendus ; et dans les magnificences et les joies qu'il nous réserve, puisons force et consolation pour notre pénible pèlerinage dans ce désert stérile.

Deuxième Point

Dans cette vision, ces apôtres, (et nous-mêmes par la suite), reçurent des enseignements qui dépassaient en profondeur le délicieux ravissement de leurs sens. Quelle confirmation pour leur foi que la vue des deux plus grands saints de l'Ancien Testament quittant leur repos et venant rendre hommage à Jésus, prouvant ainsi qu'il était le but de la loi et des prophéties, et qu'en lui se réalisait tout

ce qu'ils avaient annoncé et enseigné ! Comme lui, ils avaient opéré des merveilles devant un peuple au cœur endurci ; comme lui, ils avaient été récompensés par l'ingratitude et la persécution ; comme lui, ils avaient jeûné quarante jours et avaient été admis dans la plus grande intimité qu'un homme puisse goûter avec Dieu. Aussi les Apôtres pouvaient-ils espérer que, comme eux, Jésus, après sa mort, serait honoré et glorifié. Si le premier avait été enseveli par des anges, et le second élevé au au ciel sur un char de feu, ils pouvaient avoir confiance que la mort et le départ de Jésus ne seraient pas moins glorieux.

Mais qu'étaient pour eux tous ces raisonnements humains comparés à la voix de Dieu que, pour la première fois peut-être, ils entendent, gratifiés du même privilège que les deux patriarches, leurs compagnons à cette heure, qui l'entendirent sur l'Horeb ! « Et tandis qu'il parlait, une nuée resplendissante les couvrit, et de la nuée une voix se fit entendre qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. Ecoutez-le [1]. » Ils pouvaient véritablement se dire, si leur saisissement leur avait permis de réfléchir : « Nous recevons le témoignage des hommes, mais le témoignage de Dieu est plus grand [2]. »

1 S. Matth., XVII, 5.

2 *Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est.* I S. Jean, V, 9.

Désormais c'est avec un respect dix fois plus profond qu'ils écouteront Jésus ; c'est avec une docilité, une vénération dix fois plus grande qu'ils entendront ses paroles, comme les paroles même du Père éternel. Et quelle mission ils auront conscience de recevoir, quand le Sauveur leur dira : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise ; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé [1]. » Avoir entendu l'ordre d'écouter Jésus, comme si Dieu lui-même parlait du haut du ciel, et se trouver substitués à lui, donner l'enseignement aux hommes à la place de celui qui avait jeté tant de splendeur, quel sentiment effrayant de leur dignité, et aussi de leur responsabilité, quand ils reçurent pareille mission ! Ah ! certes, Pierre ne dut jamais oublier, en prêchant les doctrines de son Maître, « la gloire éclatante qui couvrait Jésus, tandis qu'il était sur la montagne. »

Affections et Résolutions

« O Roi de gloire, Seigneur des armées, ouvrez-nous aussi de temps en temps les portes de votre séjour, et encouragez-nous par la vision d'un reflet de la béatitude dont vous jouissez et que vous

1 *Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit. Qui autem me spernit, spernit eum qui me misit.* S. Luc, x, 16.

réservez à ceux qui vous aiment. La foule qui se tenait dans la vallée, au pied de la montagne, ne vit rien de ce qui se passait sur le sommet, sinon, peut-être, la descente d'une nuée ; tandis que ceux qui se trouvaient sur la cime furent saisis de frayeur et ravis de délices. Telle est bien votre demeure pour ceux qui l'aiment. Elle ne paraît qu'une aride et âpre montagne à ceux qui en commencent l'ascension ; elle ne semble qu'environnée de nuages à ceux qui la contemplent de loin. Mais pour ceux qui y résident, un jour passé là vaut mieux que la plus longue vie sous le toit des pécheurs.

On y peut converser avec les anges et les saints ; on y possède l'assurance d'une foi profonde et indéfectible ; on peut vous y voir dans votre gloire, tel que vous devez être toujours aux yeux de ceux qui ont mis en vous leurs délices, et placé leurs espérances dans la vue resplendissante de vos traits divins.

Là donc, dans la solitude, à l'écart du monde, nous dresserons notre tente, pour y goûter le repos, et oublier nos maux présents dans la contemplation du bonheur futur. Soyez béni, ô bon Jésus, de nous avoir appelé sur votre sainte montagne, dans votre demeure ; nous vous en adresserons d'éternelles actions de grâce. Soyez béni de nous avoir révélé les dons sacrés et les merveilleuses beautés qui s'y trouvent : nous marcherons avec joie dans l'éclat de leur splendeur ! »



DIX-HUITIÈME MÉDITATION

LA MULTIPLICATION DES PAINS

Premier Point

QUELS charmes captivants se dégageaient des paroles du divin Rédempteur, pour qu'il ait pu entraîner à sa suite, bien loin, dans un désert, des foules avides de l'entendre, et pour que ces hommes soient demeurés ainsi avec lui le jour et la nuit jusqu'à ce que leurs provisions fussent épuisées et qu'ils succombassent de fatigue et de faim! Ce ne furent pas seulement ses disciples choisis et fidèles qui lui

donnèrent une preuve si frappante de fidélité et d'admiration ; ce furent des multitudes de tous rangs se chiffrant par milliers, parmi lesquelles il y avait jusqu'à des femmes et des enfants. A une telle marque de docilité de la part de ces gens prêts à le suivre partout où il voudrait, le Sauveur ne pouvait que répondre par un gage extraordinaire de sa puissance et de sa bonté. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et sa justice, avait-il dit à ses disciples, et le reste vous sera donné par surcroît [1]. » Ils avaient cherché ce royaume auprès de lui, le vrai souverain; ils avaient cherché la justice dans ses paroles, qui étaient l'enseignement du docteur infaillible ; et ils avaient cherché tout cela avec une ardeur qui les rendait insensibles aux souffrances du corps et aux défaillances de la nature. Ils avaient donc le droit de réclamer l'accomplissement de ses promesses, en recevant de lui des faveurs temporelles. Ils s'etaient totalement abandonnés à la Providence divine ; ils avaient le droit de compter sur cette Providence pour leurs besoins. Ils avaient eu faim et soif de la justice; il était dans l'ordre qu'ils reçussent en outre les biens terrestres.

1 *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* S. Luc., XII, 31.

Jésus ne voulut pas tromper leur attente ; son cœur avait ressenti, avant eux, leurs désirs, et sans attendre leur demande, il dit à ses disciples : « J'ai pitié de cette foule. *Misereor super turbam* [1]. »

Dans une autre occasion semblable, il s'était adressé à Philippe et lui avait dit : « Où achèterons-nous du pain, pour que tout ce monde puisse manger [2] ? » Mais il ne lui parlait de la sorte que pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il allait faire.

Dans les deux circonstances, il procède de la même manière. Il distribue du pain et quelques poissons à la foule, et rassasie de la sorte, la première fois, quatre mille hommes sans compter les femmes et les enfants avec sept pains et cinq poissons ; la seconde fois, cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons.

Quel trait de bonté, autant que de puissance, dans cette conduite du Sauveur, et qu'il y a ici pour nous à imiter ! Hélas ! pouvons-nous espérer avoir souvent de telles multitudes qui nous demandent de leur rompre le pain de vie ? Les trouvons-nous suspendues à nos lèvres, oublieuses de leurs soucis terrestres, et nous-mêmes sommes-nous indifférents à nos intérêts temporels, et

1 S. Marc., VIII, 2.
2 *Undè ememus panes, ut manducent hi !* S. Jean., VI, 5.

consacrons-nous aux âmes tout notre temps? Sommes-nous inquiets de leurs besoins, spirituels et corporels, et leur venons-nous en aide selon les moyens que la Providence nous a départis? Ah! puissions-nous souvent nous écrier avec Jésus : « J'ai pitié de cette foule ! *Misereor super turbam.* »

J'ai pitié de cette multitude qui languit dans le désert aride d'une fausse religion qui ne peut apporter aucun soulagement, aucun rafraîchissement à leurs âmes désolées, en quête des gras pâturages, des jardins fertiles de la vraie Eglise, où ils entreraient s'ils avaient quelqu'un pour les y conduire!

J'ai pitié de tous ceux-là qui se sont égarés dans le désert du péché, qui seraient heureux de revenir près de leur bon Pasteur, si quelqu'un leur montrait le chemin qui les ramènerait!

Que cette pitié ne soit pas une pitié stérile; mais qu'elle se traduise en actes, et qu'elle réalise ses généreux désirs!

Deuxième Point

Ce miracle, deux fois reproduit, nous semble très grand, parce que nous n'avons pas l'habitude de méditer sur les œuvres de Dieu.

Si nous réfléchissions, nous verrions que ce prodige, si beau qu'il soit, ne dépasse pas en merveille ce que la Providence divine accomplit sans cesse pour nous et pour tous les êtres créés. Qui donc de la semence si petite fait sortir la moisson abondante qui réjouit la plaine? L'homme, sans doute, peut semer et arroser, mais c'est Dieu seul qui fait germer et croître la semence. Qui donc fait s'épanouir le grain imperceptible en ces plantes couvertes de feuilles et de fleurs, plus belles que Salomon dans toute sa gloire, sinon le même Dieu qui, au désert, multiplia les pains et les poissons au point de nourrir plusieurs milliers d'hommes? Et qu'étaient ces quelques milliers d'hommes, comparés aux millions d'êtres que chaque jour il nourrit, par l'intermédiaire de la nature féconde? Ne nous a-t-il pas nourris, chacun de nous, depuis notre enfance avec un soin particulier, sans aucune préoccupation, sans aucun souci de notre part. Il a béni l'industrie des uns, afin que nous puissions en récolter les fruits; il a soutenu le travail des autres, afin que nous y puisions la satisfaction de nos besoins et de nos commodités.

Quant à nous qui sommes, comme la foule juive, à l'écart du monde et de ses troubles, et qui nous livrons à l'étude de la parole de Dieu, ne goûtons-nous pas dans sa plénitude la réalisation des

promesses de Jésus, et ne nous donne-t-il pas tout ce qui nous est nécessaire pour nous livrer sans trouble au grand travail de notre sanctification, laissant à d'autres la tâche de prendre soin de nous, afin que, sans souci des choses matérielles, nous puissions nous donner à la seule chose nécessaire : écouter dans le silence et la contemplation les paroles de Jésus ? Ne nous consacrerons-nous donc pas entièrement à cette unique occupation, profitant de notre liberté vis-à-vis des besoins terrestres, pour acquérir des trésors de science et de sagesse céleste que nous pourrons un jour dépenser au service de notre Maître ? Mieux encore, quand, dans l'avenir, nous ne serons plus seulement des auditeurs, mais des interprètes de la parole de Dieu ; quand ce sera notre rôle de réunir à notre tour les foules et de leur expliquer les mystères du royaume du ciel, nous n'hésiterons pas à nous jeter avec une confiance aveugle dans les bras de notre Sauveur, à lui confier nos besoins, et à compter sur son appui. Comment oserions-nous distraire pour nos propres intérêts ce qui ne doit être consacré qu'aux choses divines ? Est-ce que Dieu n'est pas doublement engagé à veiller sur nous et à réaliser pour nous ses promesses infaillibles, si, pour son service, comme les Apôtres, nous allons sans besace ni bâton travailler au grand œuvre qu'il commençait lui-même au désert ?

Affections et Résolutions

« Si nous sommes appelés à cette sublime vocation, ô divin Rédempteur, où trouverons-nous la force pour en remplir les obligations ? Nous tournant vers vous, nous nous écrierons à notre tour : « Où achèterons-nous du pain pour nourrir ces multitudes ? »

Où trouverons-nous, pauvres et indigents que nous sommes, une nourriture suffisante pour les besoins insatiables de tant d'âmes affamées ? Où trouverons-nous le zèle, le talent, la science, la grâce, nécessaires pour rompre à ces multitudes immenses le pain de votre parole dont elles ont besoin ? « Voyez, il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde [1] ? »

En vérité c'est tout ce que j'ai, pauvre serviteur que je suis ; et encore ce serait beaucoup pour cette foule, en comparaison du peu que je puis offrir à tous ceux qui me réclament.

Que ferai-je donc sinon me tourner vers vous, ô Jésus, qui pouvez vous servir des oiseaux pour pourvoir à la nourriture de vos prophètes, et qui

1 S. Jean, VI, 9.

pouvez augmenter l'huile de la veuve pour qu'elle n'en manque pas durant toute la disette. Répandez donc vos bénédictions fécondes sur les faibles provisions que j'ai réunies pendant mes années de préparation ; accordez avec usure des fruits à mon pauvre talent, afin qu'il puisse non seulement doubler, mais décupler. Servez-vous des moyens si misérables que je possède pour nourrir votre peuple ; dressez vous-même pour lui la table dans le désert, et donnez-lui la vraie manne céleste, c'est-à-dire, votre sagesse et votre grâce, vous-même. »





DIX-NEUVIÈME MÉDITATION

La conversion de Marie Madeleine

Premier Point

NOUS analyserons les circonstances de ce beau récit de l'Evangile.

Voici une femme, connue pour ses désordres et qui passe aux yeux de tous pour une pécheresse. Dieu ne nous a pas révélé ce qui toucha son cœur ; mais nous pouvons avancer que ce fut le ministère de Jésus : car si elle vient à lui pour obtenir son pardon, c'est, sans doute, parce que son désir de pardon lui était entré dans le cœur grâce à lui.

Quelle foi vive en Jésus nous révèle sa conduite! C'était Dieu qu'elle avait offensé; c'est à Jésus qu'elle demande pardon. Elle le croit donc assez puissant pour accorder ce pardon au nom et par l'autorité de Dieu. Et, en effet, la façon directe et toute personnelle avec laquelle elle s'adresse à lui, ses larmes qu'elle répand sur ses pieds avec ses baisers, tout fait supposer qu'en péchant contre Dieu, elle croit avoir péché contre le Sauveur.

Va-t-elle alors se rendre auprès de Jésus en cachette, comme Nicodème, et lui demander ce qu'elle doit faire pour être sauvée? Non, le sentiment de ses fautes publiques lui indique comme nécessaire une réparation publique. Va-t-elle donc, comme les lépreux ou les aveugles, attendre Jésus sur le bord de la route, et, à son passage, se jeter à ses pieds et implorer son pardon en présence de la foule? A son repentir se mêlait trop d'amour, pour qu'elle pût se contenter d'une simple déclaration, ou d'une attention toute passagère; et elle n'aurait pu supporter le tumulte et les distractions de la multitude.

Pourtant, il lui faut faire réparation pour ses scandales. Admirons les délicatesses que va lui suggérer son amour. Elle exprimera sa contrition à Jésus, dans une circonstance où elle pourra lui donner libre cours, et où, cependant, elle sera exposée à recevoir plus de mépris et d'insultes qu'en plein public.

Jésus doit prendre son repas chez un pharisien ; ce sera l'occasion choisie pour son projet. Elle achète un vase du plus précieux parfum, et se prosternant devant Jésus, elle arrose ses pieds de ses larmes, elle les essuie avec ses cheveux et répand sur eux son parfum. Elle ne prononce pas une parole ; elle ne demande pas de pardon ; elle ne dit même pas qui elle est. Mais combien plus éloquemment que des paroles, ses larmes confessent ses fautes et son repentir ! Combien ses cheveux, entretenus par la vanité, mais en ce moment consacrés à l'office le plus enviable, bien qu'aux yeux des hommes il n'en paraisse pas ainsi, sont un symbole vivant de sa conduite passée et de sa conduite future ! Combien ce parfum, que jusqu'alors elle répandait sur sa tête, mais dont, en ce jour, elle arrose les pieds de Jésus, est une frappante image du changement opéré dans son cœur, et des sentiments nouveaux qui l'animent ! Jamais repentir ne s'est traduit d'une manière plus touchante, plus délicate, plus convenable, plus parfaite ! Rien d'étonnant à ce que l'Eglise l'ait toujours proposé comme modèle à ses enfants : car ici, la contrition la plus parfaite est unie au plus complet changement de vie, et à l'éloignement le plus entier des occasions de rechute.

Deuxième Point

Examinons la conduite du Sauveur envers Marie Madeleine.

Il ne s'écarte point d'elle, comme eût fait le Pharisien. Il ne la chasse pas comme pécheresse et indigne de pardon. Il ne lui pardonne pas non plus dès le début ; il ne l'encourage même en aucune façon. Mais il lui laisse accomplir tout ce qu'elle veut, sans l'interrompre, afin qu'elle puisse avoir tout le mérite de son amour, et la pleine satisfaction de son action.

Il n'en est pas ainsi du Pharisien : celui-ci se scandalise intérieurement de voir Jésus permettre une telle familiarité à cette pécheresse. C'est alors que le Sauveur répond à ses pensées secrètes par la parabole des deux débiteurs, qui devaient des sommes inégales, mais qui furent également pardonnés. Nous pouvons nous imaginer comment Marie Madeleine écoutait ces paroles, dont elle comprenait si bien l'importance. Dans cette défense indirecte de son acte, elle devinait que sa conduite avait été agréable à Jésus et qu'elle avait atteint son but. Sans doute, le Sauveur ne s'était pas adressé à elle, il ne lui avait pas dit le mot qui scelle le pardon ; mais il avait fait plus ; il s'était

fait son défenseur, il avait écarté d'elle l'ignominie, à laquelle elle s'attendait, comme à un juste prix de ses scandales.

Mais il va encore plus loin : il se fait son panégyriste. Il compare sa conduite à son égard avec celle du Pharisien, et il lui donne la préférence ; il résume toutes les marques d'amour qu'elle lui a données, depuis qu'elle est entrée, et termine par une attestation de cet amour et du pardon qu'il lui a mérité.

Quelle bonté, quelle noblesse d'âme, dans la façon dont il fait venir ces derniers mots : « Vos péchés vous sont remis [1] ! »

Qui pourrait dire le rayonnement de joie, l'effusion de consolation, qui s'échappa du cœur de Marie-Madeleine à ces mots ! Ah ! si elle aimait Jésus, si son amour s'était accru à chacune de ses paroles à quel degré il dut s'élever quand elle vit ainsi réalisées toutes ses espérances, comblés tous ses vœux ! Quel bonheur peint sur son visage quand elle se relève, quel sourire, quel sentiment nouveau et quelles résolutions pour la vertu ! De ce jour, en effet, elle ne péchera plus ; sa place sera à côté de la vierge Marie, pour servir Jésus et se tenir au pied de sa croix !

1 *Remittuntur tibi peccata.* S. Luc VII, 48.

Affections et Résolutions

« Que ne puis-je me prosterner aux pieds de Jésus, comme Marie Madeleine ! Comme elle j'ai péché, sinon jusqu'au point d'être un scandale aux yeux des hommes, du moins assez pour être un scandale dans la cité de Dieu, aux yeux des anges et des saints ! Que ne puis-je, ô miséricordieux Jésus, me prosterner devant vous, et arroser vos pieds de mes larmes, des larmes de mon cœur !

Mais, me répondrez-vous, qui t'empêche de te jeter à mes pieds, toutes les fois que tu le veux. Je suis toujours présent à tes côtés. Viens donc à moi, toutes les fois que ton cœur est touché de repentir ; je te recevrai...

Oui, je viendrai vers vous, ô bon, ô doux, ô miséricordieux Sauveur. Chaque soir, je m'approcherai de vous, je me jetterai à vos pieds, et je les arroserai des larmes de ma contrition pour mes multiples offenses. De loin en loin, je vous implorerai avec plus d'instance encore, vous suppliant de jeter un regard favorable sur votre pauvre créature.

Surtout, quand, dans la sainte communion, je vous posséderai dans mon âme, où vous résiderez,

non comme dans la maison du Pharisien, mais comme dans la maison de votre épouse, je prendrai vos pieds sacrés, je verserai mes larmes sur eux, et, en les baisant je répandrai le parfum d'une tendre dévotion, et je donnerai libre cours à mon amour repentant, que je veux rendre de plus en plus généreux. Faites, ô Jésus, que je vous aime beaucoup, puisque j'ai besoin de beaucoup de pardon! »





VINGTIÈME MÉDITATION

Résurrection de Lazare

Prélude. — Représentons-nous le Sauveur s'approchant du tombeau de Lazare, et lui ordonnant de sortir.

Premier Point

ADMIRONS les traits magnifiques et sans nombres de la bonté du Sauveur, dans la résurrection de Lazare ; ils y brillent d'un tel éclat que sa toute puissance dans ce prodige frappe moins que la splendeur et la perfection de ses autres qualités.

Ecoutons le récit évangélique.

Lazare, le frère de Marthe et de Marie de Béthanie, est-il dit, tomba dangereusement malade. « Alors, ses sœurs envoyèrent vers Jésus pour lui dire : Seigneur, celui que vous aimez est malade [1]. » Cette simple annonce leur semblait suffisante, car elles connaissaient le tendre cœur de Jésus, et s'en remettaient à lui pour ce qu'il croirait devoir faire. S'il avait guéri ceux qu'il ne connaissait pas, et qui ne lui avaient donné aucune preuve d'attachement, combien plus devrait-il guérir celui qu'il aimait.

Mais remarquons la contradiction apparente qui survient. « Or Jésus aimait Marthe, Marie sa sœur et Lazare. Quand il apprit que celui-ci était malade, il demeura où il était pendant deux jours [2]. » Quelle étrange marque d'amitié ! Quel singulier motif pour demeurer où il était ! Parce qu'il aimait cette famille, il ne se rend pas à leur pressant appel !...

Jésus avait ses raisons pour attendre. Il guérissait tous les malades qui l'imploraient. S'il avait guéri Lazare malade, ce n'eût donc été qu'une preuve de sa charité coutumière, et non pas d'une amitié toute spéciale. Il voulait le ressusciter. S'il savait que des jours d'affliction allaient s'écouler pour

1 *Miserunt ergo sorores ejus ad eum, dicentes : Domine, ecce quem amas infirmatur.* S. Jean, XI, 3.

2 S. Jean, XI, 5 et 6.

ceux qu'il aimait, il prévoyait aussi leur bonheur en voyant arraché au tombeau leur frère mort, et ce bonheur compenserait largement leurs peines passées.

N'est-ce pas la même miséricorde qu'il nous témoigne, quand il éloigne de nous, semble-t-il, ce que nous lui demandons, nous laissant, dans notre folie, murmurer contre sa dureté à notre égard, alors qu'il veut, en réalité, nous accorder bien plus que nous ne lui demandons, et nous donner une joie bien plus grande que celle de la réalisation de notre désir ?

Toujours attentif au bien spirituel de ceux avec qui il se trouvait, le Sauveur profite de la douleur et de la peine de Marthe au sujet de son frère pour lui faire produire un acte de foi, et pour exposer d'une façon solennelle la grande doctrine de la résurrection de la chair, en se disant lui-même la résurrection et la vie. « Quiconque vit et croit en moi, vivra éternellement. Crois-tu cela ? — Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant venu en ce monde [1]. » Quel fondement solide et profond de sa foi ! Tous ces mystères, peut-être, lui paraissaient trop élevés pour sa raison ; elle laisse de côté toute discussion, et se livre simplement à Jésus comme à son guide, en se confiant à sa mission divine.

1 S. Jean, xi, 26 et 27.

Chassons, à notre tour, tous les doutes et toutes les subtilités, suggérés par une curiosité orgueilleuse ; attachons-nous à une foi fervente en Jésus, qui vit à jamais, et qui enseigne sans crainte d'erreur, par l'organe de son Eglise immortelle et infaillible !

Deuxième Point

A la vue de Marie, qui pleurait, et des Juifs qui pleuraient avec elle, Jésus ne put contenir ses sentiments, « il frémit en lui-même et se troubla : « Où l'avez-vous placé ? » dit-il. — Seigneur, répondirent-ils, venez et voyez. Et Jésus pleura [1]. »

Nouveau mystère. Pour les Juifs, témoins du glorieux miracle qui suivit, ces larmes, peut-être, parurent un contre-sens. Pourquoi pleurer sur quelqu'un qu'il pouvait sauver de la mort ? Pourquoi gémir à propos de celui qu'il avait l'intention d'arracher à la tombe ?... Questions que les Pharisiens insidieux auraient pu être tentés de se poser, en voyant le résultat de sa douleur. Mais, en cet instant, le raisonnement du cœur seul trouve la réponse : « Les Juifs de s'écrier : Voyez comme il l'aimait [2] ! »

1 S. Jean, XI, 33 et seq.
2 S. Jean, XI, 36.

Combien Jésus nous montre admirablement que sa religion n'est pas cette indifférence stoïque, qui chasse du cœur toute affection, et change la chair en un marbre glacé! Si le Sauveur, qui savait que ce mort allait tout à l'heure se tenir debout et vivant, gémit pourtant sur son tombeau, et accorde des larmes à ses funérailles, combien plus nous, dont l'espérance n'a pas la même profondeur, pouvons-nous répandre des larmes sur la tombe des nôtres, sans encourir, pour cela, le reproche de désespérer de les revoir un jour. Remercions le divin Sauveur d'avoir élevé au rang des saintes affections les douleurs de notre amitié, en partageant ainsi nos peines et nos sympathies. Si jamais le deuil vient interrompre notre bonheur, si la mort vient creuser un vide dans notre famille, et ouvrir une blessure dans notre cœur, ne craignons pas de manquer à la vertu d'espérance, ni même à la patience, en donnant cours à notre peine comme Augustin devant la tombe de sa sainte mère. Mais, plutôt, unissons notre peine à la peine de Jésus au tombeau de Lazare, et puisons-y une source de sanctification.

Essayons, maintenant, de nous représenter les transports de joie, le ravissement, qui succédèrent, dans le cœur de Marthe et de Marie, à la douleur et à la désolation. Jusqu'au dernier moment, au milieu de ses sanglots, Marthe, même devant le

tombeau ouvert, pouvait difficilement laisser son âme s'ouvrir à l'espérance d'un miracle, tel que la résurrection de son frère. Quel frémissement, quel transport alors, quand elle entend ces mots, que sa foi lui révélait comme tout puissants : « Lazare, sortez [1] ! »

Quel jour de joie et d'allégresse pour cette famille vertueuse ! Imaginons-nous leur empressement autour de Jésus ! Comme ils l'entourent pour le remercier, avec quelles expressions chaleureuses ils le bénissent ! Quel bonheur préside, le soir, à leur table, et quelle douceur berce leur sommeil en cette nuit si différente des précédentes ! Jésus sourit à leur félicité, il y prend part, et les bénit, prosternés à ses pieds ! Image de la joie qui doit envahir nos cœurs, quand un pécheur, longtemps rebelle, revient à la vie sous l'influence de la grâce ; car alors Jésus lui-même se réjouit aussi avec nous, et bénit notre juste allégresse.

Affections et Résolutions

« Mais qu'ai-je à chercher ailleurs un motif de joie semblable ? Ne puis-je pas le trouver en moi-même ? Si Marthe et Marie exultèrent en recouvrant

1 *Lazare, veni foras !* S. Jean, XI, 43.

leur frère, quels ne durent pas être les sentiments de celui-ci en se retrouvant au milieu des hommes, parmi les siens ? Ne dois-je donc pas éprouver de semblables sentiments, ô mon bon Sauveur, moi qui ai été retiré de l'abîme de la corruption et de la mort, en recevant le pardon de mes fautes, qui ai été rappelé à la vie et replacé dans la maison de mon Père, parmi ceux qui m'aiment ?

Oh ! avec quelle hâte Lazare rejette loin de lui les bandelettes qui enveloppaient ses membres, le linceul funéraire qui recouvrait son corps ! Avec quel empressement il sort de ce tombeau, où il était depuis quatre jours !

Rejetons de même, avec horreur, les habitudes et les liens qui nous enchaînent, qui paralysent notre progrès dans la vertu ; fuyons cet état de péché qui nous enveloppe, cet antre de voleurs, cette caverne d'iniquités, où nos fautes se sont multipliées dans le secret. Votre parole, ô Jésus : « Sortez ! » suffira pour nous faire sortir du sommeil le plus profond, pour nous arracher à notre léthargie et à notre inconscience, et pour nous amener à la face du Ciel, en votre sainte présence ! »





VINGT-UNIÈME MÉDITATION

JÉSUS INSTRUISANT LES FOULES

Prélude. — Représentons-nous le Sauveur, comme l'Evangile nous le dépeint souvent, entouré d'une grande multitude suspendue à ses lèvres, pour entendre sa parole douce et captivante.

Premier Point

LE Sauveur, est-il dit, enseignait « comme quelqu'un qui a autorité, et non comme les Scribes et les Pharisiens [1]. » Dès lors, nous pouvons nous imaginer, quelle dignité, quelle grâce dans toute son attitude! quelle majesté

1 S. Marc, I, 22.

dans son maintien ! quelle harmonie dans son geste ! quelle solennité dans le ton ! quelle douceur et quelle onction dans les paroles !

Quand nous lisons que les foules le suivaient jusqu'au désert, oubliant plusieurs jours de suite leurs maisons et leurs intérêts terrestres, captivées qu'elles étaient par son éloquence, nous pouvons deviner quel charme merveilleux s'échappait de sa personne, et rayonnait dans ses accents !

Quand nous voyons des hommes abandonner leurs filets, leurs parents, leurs demeures, à son seul appel ; quitter leur profession pour le suivre, sur un simple mot de lui, comme saint Matthieu, nous pouvons concevoir la puissance et la grâce attirante de sa voix et de son regard !

De quel éclat devaient briller ces dons merveilleux du Sauveur, quand son éloquence développait les préceptes de l'amour, et les maximes sublimes de l'Evangile ! Avec quelle autorité il devait enseigner, et avec quelle énergie il devait parler, quand il flagellait les vices des Scribes et des Pharisiens, et les faisait pâlir sous la véhémence de ses reproches.

Mais surtout son enseignement ne ressemblait pas à l'enseignement des hommes, parce qu'il était tout rempli de douceur et de mansuétude. Ces Scribes orgueilleux repoussaient avec mépris les pauvres et les pécheurs ; ils regardaient de haut

tous les autres hommes, et s'estimaient bien supérieurs, surtout en vertu et en perfection. Quel contraste avec Jésus. Il était saint et pur, il était la perfection même : mais pour tous il était bon et accueillant, doux et souriant. Il recevait, les bras ouverts, même les plus coupables, quand ils se repentaient ; il ne dédaignait pas de manger et de converser avec eux. Il allait avec les plus pauvres, et se mêlait à leur compagnie comme l'un d'eux. Il instruisait les ignorants avec patience et avec persévérance. Personne n'avait peur de l'aborder, de l'écouter. Qu'il devait être bon de vivre avec un tel Maître et de l'entendre !

Enfin Jésus enseignait comme quelqu'un qui a autorité, et non comme les Scribes et les Pharisiens, parce qu'il ne faisait pas comme ces derniers, qui imposaient aux autres des fardeaux qu'ils ne touchaient même pas du bout du doigt pour leur propre compte ; mais il pratiquait lui-même tout ce qu'il enseignait, il mettait en action toutes ses maximes, et présentait en sa personne le modèle de toute sa doctrine. Demandait-il aux hommes d'être pauvres d'esprit, et de mépriser les biens terrestres ? Il se montrait lui-même pauvre comme eux, alors que, d'un simple désir il aurait pu être plus riche que l'empereur romain ; et il n'avait pas où reposer sa tête. Leur conseillaît-il d'être doux devant les calomnies et les persécutions ? Il

souffrait lui-même les plus durs tourments, et avec la plus admirable patience. Leur défendait-il de rendre le mal pour le mal, et leur ordonnait-il de prier pour leurs ennemis ? Il le faisait lui-même, et dans les circonstances les plus difficiles. Toute sa conduite était ainsi un commentaire vivant de ses préceptes, et il instruisait plus encore par ses actions que par ses paroles.

Deuxième Point

Nous estimons bien heureux et privilégiés ceux qui purent entendre, de sa propre bouche, les enseignements de Jésus. Mais, est-ce que nous n'avons pas notre part de ce privilège ? Oui, certes. Il a plu au Sauveur de nous conserver dans son Evangile beaucoup de ses discours et de ses instructions, qui charmèrent ceux qui les entendirent. Grâce à ces leçons conservées, il nous enseigne lui-même avec autorité, car c'est bien sa propre voix qui nous parle par son Evangile.

Et qui nous empêche de nous le représenter, tel qu'il était : majestueux et bon, ardent et calme, sévère, mais plus doux encore ? Et pourquoi, quand je lis ses maximes, ne penserais-je pas qu'il fixe sur moi ses regards profonds et attirants, qu'il se tourne vers moi pour que j'entende ses paroles, et

que je profite de ses leçons? Oui, ce sera ainsi qu'à l'avenir je m'efforcerai de saisir, comme dans un miroir, les enseignements de mon Sauveur, y apportant le regard de la foi, et croyant fermement qu'il pensait à moi, quand il édictait ses principes sublimes pour le bonheur de ceux qui l'écoutaient.

Mais si Jésus, mon Maître, a voulu pratiquer lui-même, sans y être obligé, toutes les leçons, même les plus dures, qu'il m'a laissées, avec combien plus d'ardeur, moi, son indigne disciple, dois-je m'efforcer de pratiquer ce qu'il a pris la peine de m'enseigner. Que ce soit, désormais, l'objet de tous mes soins.

Affections et Résolutions

Présentons-nous à notre divin Maître pour être admis à sa sublime école, et disons-lui : « O bon Sauveur, je suis votre pauvre créature, aveugle et ignorante, incapable d'aucun bien. Je désire apprendre la science du salut ; mais je ne veux l'apprendre que de votre bouche. Ne me repoussez pas. Je n'ai pas mérité, sans doute, d'être du nombre de ces heureux privilégiés qui purent s'asseoir à votre table, et se rassasier au divin banquet de votre sagesse. Mais, ô Maître, laissez-

moi me nourrir des miettes tombées de votre table. Elles me suffiront.

Je veux être votre disciple attentif et fidèle. Je vous suivrai partout, en esprit. Je vous accompagnerai de bourgade en bourgade, depuis le Jourdain jusqu'aux confins de Tyr, vous écoutant avec une infatigable attention.

Je serai à vos côtés, quand vous prêcherez dans le désert, aussi bien que dans le temple ; dans la maison du lépreux, aussi bien que dans la synagogue.

Mieux encore ; je ne me contenterai pas d'être mêlé à la foule, au milieu des railleurs et des incrédules ; je me tiendrai, avec Marie, à vos pieds, levant mes yeux pour recevoir de vous un sourire encourageant, et certain que j'aurai ainsi choisi la meilleure part. Comme Marie, je m'approcherai, j'embrasserai vos pieds, je les arroserai de mes larmes, et j'entendrai la consolante doctrine du pardon.

Quand vous parlerez de l'amour, c'est-à-dire de vous-même, et du Sacrement qui vous contient, pardonnez à ma témérité, ô Jésus, si, délaissant mon attitude humiliée, je me penche avec saint Jean jusque sur votre côté pour échauffer mon cœur près du vôtre. »



VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION

LES HUIT BÉATITUDES

Prélude. — Représentons-nous notre Sauveur, assis sur la Montagne, au milieu de ses disciples, et leur apprenant sa doctrine avec une autorité et une douceur toutes divines.

Premier Point

COMBIEN étrange et nouveau dut paraître à tous ceux qui l'entendirent le code moral édicté par le Sauveur dans son discours. Le monde n'avait certainement rien entendu de semblable.

Tout ce qu'avaient pu trouver de mieux les philosophes païens par rapport à la patience, c'était l'enseignement d'une certaine modération ou d'une certaine indifférence devant les mépris et les mauvais traitements. Et encore, ils alliaient à ces sentiments un orgueil hautain, qui les portait à mépriser les efforts de leurs persécuteurs et de leurs ennemis. Même chez l'élite de ces hommes, on né comprenait que bien peu la doctrine du pardon. Dans une certaine mesure, les Juifs pouvaient s'autoriser de l'exemple de leurs concitoyens les plus distingués, pour se révolter contre l'enseignement de Jésus. Moïse, le plus doux des hommes, s'était vengé de ceux qui résistaient à son autorité, sans en excepter sa propre sœur. David souhaitait souvent que ses ennemis ressentissent au septuple le mal qu'ils lui avaient fait. Jérémie, le prophète le plus persécuté, demandait à Dieu de frapper ceux qui en voulaient à sa vie.

Combien extraordinaire, combien inconcevable, alors, dut paraître à ces Juifs la doctrine qui leur commandait de pardonner toute injure, et de ne garder aucun ressentiment.

A cela ne se bornait pas l'enseignement du Sauveur.

Il allait jusqu'à nous ordonner de « faire du bien à ceux qui nous persécutent, et de prier pour ceux

qui nous haïssent et qui nous calomnient[1] ». Ce n'est pas seulement le pardon; c'est le bien rendu pour le mal. Ce n'est pas seulement l'oubli des ennemis, ce qui aurait déjà pu sembler suffisamment difficile à la chair et au sang; c'est la prière, c'est la demande de grâces pour ses ennemis.

A nous, qui avons devant nous l'exemple de Jésus et de ses saints, cela peut ne pas nous paraître aussi dur, quoique la pratique en soit bien rare; mais que pensèrent ceux qui n'avaient jamais vu pratiquer pareille chose, même de la part des plus parfaits. Comme cela dut leur sembler impraticable, impossible!

Mais aussi, pour le petit nombre qui entendit cette parole, et la reçut dans un cœur bien préparé, comme ce nouveau code dut leur paraître sublime, digne du Messie, digne de Dieu! Quelle différence avec les doctrines versatiles des Pharisiens, avec le labyrinthe inextricable des prescriptions des docteurs de la loi, qui, sous prétexte d'expliquer la loi, la rendaient nulle et vaine. Jésus, sans prendre garde aux suites que cela pourrait avoir pour sa cause, promulgue son code, en complète contradiction avec les doctrines favorites de ces hommes, et condamnt ces derniers d'une façon toute spéciale.

1 S. Math., v, 44.

La simplicité unie à la majesté de ces maximes communique une sorte de noblesse et de sublimité à ce que le monde abhorre, déteste, condamne le plus : il y est dit que la pauvreté, la souffrance, la douceur, les larmes, doivent être désirées, comme les sources du véritable bonheur. Est-ce que la terre aurait jamais pu trouver de telles doctrines, en opposition avec ses principes les plus chers? En vérité, celui qui le premier les a enseignées, en déclarant qu'il les apportait du ciel, était bien tel qu'il se proclamait, Dieu.

Deuxième Point

Remarquons aussi, combien les sanctions et les récompenses promises, pour l'observance de ces préceptes nouveaux, étaient différentes de ce que le monde et les auditeurs de Jésus pouvaient attendre.

Aux observateurs fidèles de l'ancienne loi étaient promis le triomphe sur les ennemis, une longue vie, des richesses abondantes, de grasses moissons, la fécondité de leurs troupeaux. Ils pensaient que, sous le règne du Messie, ils auraient des récompenses de bien plus haute valeur, sans doute, mais encore de l'ordre temporel : des royaumes et des fortunes à se partager. Quel désappointement,

quand ils entendent parler de récompenses telles que la consolation dans les afflictions, la miséricorde en retour de la pitié, la vue de Dieu pour les cœurs purs, le royaume du Ciel pour les pauvres d'esprit! Quel triste prix cela dut sembler à ces esprits charnels, incapables d'apprécier les choses surnaturelles et invisibles, contre tant de peines et l'observance de maximes si austères! Mais aussi quelle noble indépendance à l'égard des préjugés humains, quelle supériorité sur tous les procédés ordinaires dans l'établissement de nouvelles religions et de nouvelles législations, éclatent dans le seul énoncé de ces récompenses, infiniment au-dessus de ce que l'homme peut promettre, et toutefois si peu faites pour attirer les adeptes, que gagnent habituellement la nouveauté, la mode ou tout autre motif plus ou moins élevé.

Voilà bien l'incomparable prérogative de la religion chrétienne : faire comprendre à l'homme les choses du monde invisible, et lui permettre d'atteindre les biens surnaturels et infinis; lui donner part aux trésors spirituels, et le constituer héritier d'un royaume qui ne lui appartient pas; l'élever au-dessus des attaches ordinaires des biens matériels, et lui assigner un but et des visées supérieurs à la nature et à la terre.

C'est ce que fit, pour la première fois, le Sauveur, sur la Montagne, en nous donnant,

comme base de sa morale, l'enseignement de ses huit béatitudes.

Affections et Résolutions

« Que les pensées et les conseils de Dieu dépassent les pensées des hommes! Que les sentiments humains, même les plus nobles, sont peu de choses à la lumière des enseignements du divin Maitre! Il prend ce qui est le plus dédaigné, le plus méprisé, et, triomphant de la faiblesse de notre nature, il en fait ce qu'il y a de plus noble, de plus saint, de plus sublime.

Mais nous, qui nous appelons ses disciples, qui professons l'admiration de sa doctrine, hélas! bien loin d'estimer ces choses, nous parlons, nous agissons, et peut-être nous pensons, comme ces Juifs charnels, qui ne comprenaient pas Jésus!

Oh! non, mon Dieu, je veux révérer, aimer, pratiquer, tout ce que vous m'avez appris par les lèvres de votre Verbe incarné. Accordez-moi votre grâce, pour atteindre à la perfection qui m'a été marquée. Donnez-moi d'annoncer sans crainte ni découragement ces mêmes doctrines dans leur intégrité, exhortant les hommes à être doux et à pardonner, à aimer la souffrance, la pauvreté, la pureté, à avoir faim de justice.

Mais apprenez-moi, d'abord, à pratiquer moi-même ces vertus, afin que je puisse prêcher par l'exemple autant que par la parole. »





VINGT-TROISIÈME MÉDITATION

PARABOLE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN

Premier Point

ARRÊTONS-NOUS à cette belle parabole, destinée par le Sauveur à certains hommes qui s'estimaient comme des justes, et méprisaient les autres. Il nous raconte l'histoire de deux hommes qui montèrent en même temps, au temple pour prier. Examinons-les, l'un après l'autre.

Le premier est un Pharisien. Il appartient à cette classe de gens qui affichaient une piété et

une vertu extraordinaires. Voyons-le s'avancer vers le temple : ses traits sont tirés par ses jeûnes prolongés; il porte des phylactères bien plus grands que ceux des autres; il tient la tête haute, les yeux arrogants et autoritaires, heureux de l'admiration des passants. Tandis qu'il traverse la place, le monde se dérange, et le regarde avec respect comme un personnage privilégié. Les gens seraient bien heureux s'il daignait prendre intérêt à leurs pétitions: il aurait certainement gain de cause.... Il pénètre dans le temple avec l'air d'un homme qui entre chez lui, comme un ministre dans le palais, comme un favori dans les appartements du roi, tout à son aise et avec une assurance que les autres envient. Comme on le considère avec vénération, tandis que, élevant les bras et tournant les yeux vers le ciel il commence sa prière ! Elle est courte, mais dite d'un ton plein de satisfaction et de suffisance. Peut-être que tous ne comprirent pas son geste, quand, vers la fin, il se tourna, avec une expression de mépris, vers un pauvre inconnu ; sans doute, ce devait être un grand pécheur, indigne de prier au même endroit qu'un si saint homme que lui ; et son indignation n'avait pu se contenir devant cette intrusion. Et puis, gravement, il se détourne et part au milieu des murmures flatteurs de la foule. Pourquoi donc était-il venu au Temple ? Pour quelle prière ? « Mon

Dieu, était-il venu dire, je vous remercie de ce que je ne ressemble pas au reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine. Je donne la dîme de tout ce que je possède[1] ! » L'orgueil incarné dans une prière ! L'orgueil le plus arrogant, joint à la présomption, à l'injustice et à la calomnie ! Voilà ce qu'il était venu dire à Dieu dans son Temple ! Et pourquoi ? Mais parce que sa bouche parlait de l'abondance de son cœur. Son cœur était corrompu d'orgueil ; il ne pouvait pas dire autre chose.

Toute affection désordonnée, toute passion qui domine notre âme déborde jusque dans nos prières, et lui enlève, si nous nous en apercevons et ne la repoussons pas, tout mérite et toute valeur. Quelle leçon capable de nous faire éviter une pareille faute, qui nous porterait, à la longue jusqu'à insulter Dieu en face comme le Pharisien.

Et quelle fut la récompense de sa prière ? Ce qu'il demandait précisément : rien ! Mais, du moins, c'était un hymne à la gloire de Dieu qu'il était venu chanter, et cela méritait quelque chose? Non, car il ne célébrait que ses propres mérites ; et, par la préférence qu'il se donnait dans sa fatuité insupportable, sur tous les autres hommes, et, en

1 S. Luc., XVIII, 11 et 12.

particulier, sur son pauvre voisin, il se fermait la porte du ciel.

Deuxième Point

Considérons, maintenant, le second suppliant.

Il s'avance d'un pas modeste, les yeux baissés. Il évite les regards des autres ; il choisit l'endroit le plus retiré et se tient à l'écart. Il prie, en regardant à terre, et en se frappant la poitrine avec de grandes marques de contrition. Il ne dut pas prononcer beaucoup de paroles, et sa prière fut beaucoup plus courte que celle du Pharisien, qui le regardait avec mépris. Si quelqu'un le remarque, et arrête sa pensée sur lui, il ne doit probablement pas estimer bien chère sa prière. Que disait-il donc ? Simplement ceci : « O mon Dieu, ayez pitié de moi ; je suis un pécheur [1] ! »

Il y a peu de paroles, mais combien pleines de sens et de grâce ! Jésus nous assure qu'elles suffirent pour le justifier aux yeux de Dieu. En effet, quelle profondeur d'humilité, quelle ferveur, quelle contrition sincère, quelle confiance dans la miséricorde divine ! Pouvait-il dire davantage en si peu de mots ? Pouvait-il concentrer toutes les

1 S. Luc., XVIII, 13.

qualités de la prière dans une phrase plus courte? Aurait-il aussi bien parlé dans une prière plus longue? Comme, en deux mots, il se met bien à sa véritable place, lui pécheur, devant le Dieu miséricordieux! Comme dans son attitude et son geste il prouve bien qu'il croit véritablement ce qu'il dit, et comme il fait éclater la sincérité de sa prière! Comme son action de se frapper la poitrine, non pas machinalement, ainsi que nous le faisons souvent, mais avec une componction que l'Evangile a notée, témoigne de son profond repentir! Et comme son regard baissé, sa tenue modeste dans un endroit retiré, font ressortir son humilité! Le résultat d'un pareille prière nous est rapporté par Jésus : « En vérité je vous le dis, cet homme s'en retourna justifié, et non pas l'autre [1]. » Si l'autre n'avait rien demandé à Dieu, celui-ci avait beaucoup demandé : il avait demandé ce qui méritait d'être obtenu, et il avait été exaucé. Tous deux prirent la même peine; tous deux dépensèrent le même laps de temps; tous deux, comme Caïn et Abel, firent ensemble leurs offrandes, et comme eux, chacun fut jugé selon les dispositions intérieures du cœur. L'orgueilleux fut rejeté; l'humble et le repentant fut pardonné.

1 S. Luc, XVIII, 14.

Affections et Résolutions

« Vois, mon âme, comme il est facile et simple de bien prier, de prier de façon à être exaucé ! Qu'il faut peu de paroles, et que ces paroles sont simples, qui peuvent trouver le chemin du ciel, pourvu qu'elles s'envolent d'un cœur fervent et contrit ! — « O mon Dieu, ayez pitié de moi ; je suis un pécheur ! » Que ces mots se retrouvent souvent et avec amour sur mes lèvres et dans mon cœur ! Elles me conviennent si bien !

Je veux bannir tout orgueil, toute suffisance, toute présomption, tout mépris du prochain, quand je me mettrai en la présence de Dieu pour prier. Je ne connais pas les autres, mais je me connais ; je connais mes fautes, mes ingratitudes, mes iniquités contre Dieu, dont les miséricordes pour moi ont été infinies. Quand j'irai à lui, je me présenterai comme un malheureux chargé d'un pesant fardeau, accablé sous le poids de misères insupportables ; je m'approcherai ainsi de mon Dieu, qui seul peut me soulager, seul peut me donner le repos.

Je viens donc à vous, Seigneur, comme le publicain. Que ma prière ressemble à la sienne, et ait le même résultat. Puissè-je ne jamais entrer dans votre demeure sans vous demander pardon

pour toutes mes fautes passées, et pour toutes mes offenses quotidiennes. Faites que, chaque fois, je remporte l'assurance d'avoir été exaucé et d'avoir reçu mon pardon ! »





VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION

PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

Premier Point

VOICI bien l'image vivante, dans cette touchante parabole, de notre conduite et de notre condition, quand nous abandonnons Dieu par le péché. Il y eut un temps où je demeurais dans sa maison, son enfant aimant et aimé, plein de confiance dans sa bonté, ne désirant aucune autre richesse que ce qu'il me donnait lui-même. Connaissant par expérience sa bonté, je savais que l'avenir ne pouvait rien

m'apporter de meilleur. J'aspirais à rester pour toujours avec ce Dieu, dans sa maison.

Hélas! vint une heure maudite, où l'inquiétude et le trouble couvrirent mon âme. J'en voyais d'autres qui vivaient au dehors, et qui semblaient goûter des joies, que ne pouvaient me permettre les bornes resserrées de la demeure de mon Père. Le son de leur voix arrivait peut-être jusqu'à mes oreilles, m'invitant à me joindre à eux et à partager ce qu'ils appelaient leurs plaisirs. Au fond de mon cœur s'agitait un vague désir de connaître d'autres délices, que celles dont j'avais joui jusqu'alors. Peu à peu je m'aperçus qu'il me fallait choisir entre mon Père et son ennemi, entre la paix de sa maison et l'agitation funeste de mes passions. Longtemps, dans sa miséricorde, mon Dieu s'opposa à mes projets ; la parole de son ministre, les conseils d'amis véritables me prévinrent des maux que j'allais si étourdiment m'attirer. Ils me suppliaient de demeurer où j'étais, dans la compagnie et dans la maison de mon Père.

Insensé que j'étais! Je restai sourd à tous leurs avis, à toutes leurs remontrances. Je prêtai l'oreille aux paroles de déception que le tentateur me répétait, et je demandai à mon Père désolé, en même temps qu'indigné, la part d'héritage qui me revenait. Loin de lui, je livrai mon corps à tous les plaisirs des sens. J'employai ma fortune à me

procurer toutes mes satisfactions. Je dépensai toutes les ressources de mon esprit à assouvir mes désirs sans rien réserver au souvenir et au service de mon Dieu. Je consacrai toutes mes facultés à mes fins personnelles, sans souci du but pour lequel elles m'avaient été données. Ayant abandonné la demeure de mon Père, je n'éprouvai bientôt plus pour lui qu'une froide indifférence. Je m'éloignai jusqu'à ce que je ne puisse plus le voir, et que rien ne pût me rappeler son souvenir.

Quelque temps, les plaisirs, les folles dissipations me le firent oublier. Mais bientôt la famine s'abattit sur ces régions où je me trouvais : mes ressources ne tardèrent pas à être épuisées; mon corps et mon esprit, se prirent de dégoût pour leurs vaines et indignes satisfactions. Ah! le troupeau immonde que je gardai alors pour le tyran qui me commandait dans ce pays maudit! Ah! l'odieuse rétribution que j'en reçus! Les mets abominables que je dévorai pour apaiser la faim qui me torturait dans mon esclavage! Que je me parus dégradé à mes propres yeux! Je n'osais plus regarder vers le ciel, où demeurait mon Père si plein de tendresse. Mon cœur était tenaillé par le remords, mes pensées assombries de regrets! Que de réveils pénibles, et que de craintes le soir en allant prendre mon repos!

Pauvre prodigue que je fus! Enfant ingrat, dénaturé! Que j'ai été sévèrement puni, par mon cœur lui-même, de ma témérité et de ma faute!

Deuxième Point

Que de fois, peut-être, cette scène s'est passée pour nous! Notre cœur a-t-il été touché, et nous sommes-nous réconciliés avec Dieu, notre Père? Ou bien est-ce là un but encore à atteindre? Dans ce cas, appliquons-nous cette parabole.

Souvent, dans l'état misérable où je me suis trouvé, la voix de mon tendre Père, comme un doux murmure, s'est fait entendre à mon oreille, telle que jadis aux jours de mon innocence; elle m'a parlé dans quelque méditation solitaire, et m'a dit : « Lève-toi, pauvre enfant; reviens à moi, je te recevrai avec amour! » En entendant ces accents, tout d'abord j'ai tressailli. Si loin était mon Père! Comment pouvais-je entendre sa voix? Alors, dans mon angoisse, je me suis écrié : « Non, non, c'est impossible! Jamais il ne me pardonnera. Et puis, je suis trop faible pour retourner si loin. Je ne suis plus bon qu'à paître ces pourceaux, et jamais je ne pourrai demander à rentrer dans sa demeure. Non, il me faut rester où je suis, perdu pour toujours!... »

Mais la voix de nouveau a insisté. D'où venait-elle ? Etait-ce de moi-même ou d'ailleurs ? Etait-ce mon oreille qui l'entendait ou mon cœur ? Je ne sais. Elle me poursuivait de sa douce importunité, partout où j'allais. Tantôt elle semblait accuser mon ingratitude, tantôt elle se faisait émue et attirante. Elle était tour à tour sévère et indulgente, accusatrice et encourageante, toujours aimante. C'était bien la voix de mon Père. Ah ! pourrai-je jamais assez bénir l'heure où, vaincu par l'heureuse violence de cette voix, honteux de ma misère, fatigué de ma triste condition, je me suis levé, versant toutes les larmes de mon cœur aux pieds de celui que j'avais si longtemps offensé et méprisé ; l'heure ou j'ai pris ma résolution fermement : « Je retournerai à la maison de mon Père ! » Je me rappelais les jours heureux où, innocent et aimé, je m'asseyais parmi mes frères ; j'aspirais après le moment où je pourrais les revoir. Mais étais-je digne d'un pareil bonheur ! Pouvais-je demander autre chose qu'un emploi parmi les serviteurs de la maison ? Oui, je travaillerai, je m'emploierai au service de mon Père ; je me ferais le servant de ses enfants, et je consacrerai ma vie, mes facultés, toute mon âme, à préserver de mon funeste exemple tous ceux que je pourrai. Voilà tout ce que je demanderai ! Tel était mon désir, et il dépassait encore de beaucoup mes mérites.

Mais que vois-je ? Mon Père bien-aimé accourt sur le chemin à ma rencontre, avant même que j'aie atteint sa demeure ! Il m'a aperçu et il se hâte le premier vers moi ! Il ne me laisse pas achever ma propre accusation ; il me serre dans ses bras, et baise mes larmes de repentir. Déjà il a ordonné à ses serviteurs d'apporter l'anneau et les robes les plus belles, pour me couvrir et me parer. Déjà il a tué le veau gras, et a invité ses amis à venir se réjouir, car son fils qui était mort, est ressuscité ; celui qui était perdu est retrouvé !

Affections et Résolutions

« Est-ce d'un tel Père que je me suis éloigné ? Est-ce d'un ami si tendre, au cœur si plein de mansuétude, que je me suis séparé ? Oh ! que je vous connaissais peu, mon Dieu !

Combien peu pouvons-nous vous connaître, jusqu'au jour où vous nous pardonnez ! C'est dans les embrassements de la réconciliation que nous nous sentons vraiment vos enfants. Aucune faute, aucun forfait de notre part, n'a jamais été capable de briser votre amour paternel, ni de rompre les liens formés entre votre cœur et le nôtre ! Si prodigue que j'aie été, mon cœur a refusé d'aller jusqu'au bout du chemin de la perdition ; de loin

en loin, il a eu des envolées, qui lui rappelaient les beautés et les délices de votre demeure. Maintenant que, comme le passereau, il l'a revue, que, comme la tourterelle, il a retrouvé son nid sur votre sein, il ne le quittera plus.

Gardez-le de toute séduction, de toute tentation, ô Seigneur ! Ne permettez pas que mes aînés, qui vous sont toujours restés fidèles, me repoussent et me méprisent à cause de mon indignité à demeurer sous le même toit. Cachez ma honte dans votre cœur. Et faites que, désormais, je vous aime et je vous serve avec plus d'ardeur que les autres, comme l'apôtre Pierre, ainsi que doit faire quiconque vous a offensé. »





VINGT-CINQUIÈME MÉDITATION

BEAUCOUP D'APPELÉS, PEU D'ÉLUS

Premier Point

CES quelques mots suffisent à une sérieuse méditation ; car ils s'appliquent à tous, et à chacun en particulier, d'une manière immédiate.

« Beaucoup sont appelés [1]. » Dans une autre circonstance solennelle, le Sauveur avait dit : « Mon sang doit être versé pour le salut de beaucoup [2], »

1 *Multi enim sunt vocati.* S. Matth., XXII, 14.
2 S. Marc, XIV, 24.

c'est-à-dire, pour tous les hommes, puisque Jésus-Christ est mort pour tous. Ainsi pouvons-nous dire également que « beaucoup » signifie ici tous les hommes.

Toutes les fois que parle la voix de la conscience, c'est l'appel de Dieu. Cet appel pénètre jusque dans les solitudes brûlantes du midi, et jusque dans les forêts impénétrables du nord ; le sauvage de l'occident dans sa cabane l'entend, comme le nomade de l'orient sous sa tente. Il parle à l'oreille du petit enfant, avant l'éveil même de ses mauvais penchants ; il fait entendre ses reproches au cœur du pécheur blanchi par l'âge, et lui demande de se repentir avant de quitter la terre. L'appel de Dieu résonne dans la brise tiède de l'été, invitant l'homme à l'aimer ; il retentit dans les grondements de son tonnerre, rappelant à tous sa justice.

Il en est à qui cet appel est adressé plus directement et plus solennellement, non seulement par la voix de la loi naturelle, mais encore par l'éclat retentissant de la révélation. A des millions et à des millions d'êtres la parole de vie a été prêchée, les dons du Seigneur ont été offerts, les promesses ont été faites de la vie éternelle obtenue par l'observance des commandements, et par la foi aux doctrines révélées. Le sang des apôtres et des martyrs a crié vers eux, pour affermir leur confiance. Les vertus des saints se sont épanouies

à leurs yeux, pour leur montrer le chemin du bien. Dieu leur a fait entendre son appel dans son église, par ses prédicateurs, par les sacrements, par les attaques des adversaires et les encouragements des amis, par les livres qu'ils ont lus, par les circonstances qui les ont entourés, par sa loi et même par les transgressions dont ils se sont rendus coupables. Sommes-nous du nombre de ces appelés ? Oui, certes.

Mais il y a d'autres appels plus intimes, qui nous concernent aussi. Il est une circonstance de l'Evangile où des serviteurs sont envoyés par le Maître pour dire aux invités : « Venez à mon festin[1]. » C'est là que le Maître a réuni ses amis privilégiés, dans des liens plus étroits d'affection ; c'est là qu'il les appelle pour fréquenter ses sacrements, pour prier avec plus de ferveur, pour méditer avec plus d'attention, pour se tenir en sa présence, pour marcher dans son service et son amour. C'est l'appel des âmes choisies, quelle que soit leur vocation.

Pour quelques-unes, le Seigneur donne encore des témoignages d'amour plus vif. Il ne se contente pas d'envoyer ses serviteurs vers eux ; il les appelle lui-même, leur disant comme à Pierre et à Jean: « Suivez-moi ! » Dès leurs plus tendres années, il

1 S. Matth., XXIV, 4.

les visite par des inspirations toutes particulières, et il leur communique des désirs ardents, bien que vagues d'abord, de se consacrer à lui. Il les nourrit et les purifie par le progrès de l'âme. Même au milieu des ténèbres des passions, qui parfois peuvent soulever quelque orage et menacer leur frêle embarcation, il garde allumée la flamme de la vie surnaturelle, qui leur est comme une étoile tutélaire pour les guider. Il les conduit lui-même par des sentiers miraculeux, à travers les rochers et les escarpements, et il les mène enfin au port de leurs désirs. C'est le plus grand et le plus bel appel qu'il puisse adresser aux enfants des hommes.

N'est-ce pas ainsi que nous avons été appelés? Depuis notre enfance, depuis que la voix de nos parents et de nos maîtres s'est fait entendre à nos oreilles, n'avons-nous pas été invités par Dieu à nous séparer du monde et de ses vanités, et à nous unir plus étroitement à lui? Depuis que nous avons mieux connu ses desseins, n'avons-nous pas senti, plutôt qu'entendu, au-dedans de nous, un appel qui nous invitait à nous faire les serviteurs de sa maison et les ouvriers de sa vigne? Ne sommes-nous pas, dès lors du nombre de ceux qui sont tout spécialement des « appelés »?

Deuxième Point

Arrivons maintenant à la seconde partie, si terrible, de la sentence de Jésus: « Mais peu sont élus. »

Nous sommes parmi les « appelés »; sommes-nous parmi les « élus »? Parmi ceux que Dieu appelle à la pratique de la vertu au moyen de la loi naturelle, combien peu, relativement, se rendent à cet appel! Parmi les millions d'hommes qui ont reçu ou qui reçoivent la foi, combien abandonnent la vérité pour suivre les maximes du monde, les hérésies, les schismes, les superstitions! Et parmi ceux qui restent, combien peu vivent selon les principes de leur religion, pratiquent ses lois, obéissent à ses pasteurs! Combien, dans leur jeunesse, se laissent emporter par le torrent des passions, et courent, sans y penser, à la perdition! Combien commencent leur vie dans le sommeil de l'indifférence, dans l'oubli de Dieu et de ses commandements, et la finissent de même, comme les êtres sans raison! Qu'il est petit le troupeau de ceux qui paraissent « élus » de Dieu!

Etudions-nous nous-mêmes. Ne nous sentons-nous pas si prévenus de grâces, si entourés de bienfaits depuis notre berceau, que nous puissions

nous considérer non seulement comme « appelés », mais aussi comme « élus » ? Ou bien, songeant au petit nombre de ces élus, ne sommes-nous pas portés à nous décourager, et à tout abandonner comme perdu ? Si nous avons le jugement sain, nous ne donnerons dans aucun de ces excès, mais nous passerons entre l'un et l'autre avec prudence et fermeté. Nous serons actifs et fervents, comme si nous étions certains de la faveur et de l'amour de Dieu ; nous serons, néanmoins attentifs et vigilants, nous souvenant que notre salut n'est pas assuré. Notre cœur aura la confiance du prédestiné ; il usera, toutefois, de la pénitence et ressentira la crainte de celui qui court un grand danger. Nous nous rappellerons que nous pouvons gagner le ciel, mais aussi que nous pouvons le perdre. Nous remettrons notre sort entre les mains de Dieu, lui disant : « O mon Dieu, mon sort est dans vos mains. Je ne veux point marchander avec votre grâce. Je travaillerai pour vous jour et nuit ; je vous aimerai de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces. A vous de décider de mon sort : comment douterais-je qu'il ne soit bien meilleur que je ne le mérite, et que ne valent mes pauvres œuvres ? »

Puis, nous nous souviendrons que si l'appel vient de Dieu, la réponse, en grande partie, dépend de nous. « Beaucoup d'appelés », c'est comme l'armée

puissante qu'un roi réunit sous son drapeau ; mais, parmi ces soldats, il fait choix de ceux qui sont prêts à supporter les fatigues de la guerre. Nous sommes comme les soldats de Gédéon, une troupe d'élite. Le chef renvoya ceux qui, plongés dans le luxe et les plaisirs, n'étaient point aptes aux combats et aux privations des camps ; puis, tous ceux qui, pour boire, s'agenouillèrent au bord du ruisseau, au lieu de prendre l'eau dans le creux de leurs mains. A nous de décider si nous voulons faire partie du petit nombre des élus. A nous de choisir entre le monde et Dieu, entre la froideur ou la générosité au service du Seigneur, entre les plaisirs de cette vie ou les joies éternelles. Selon notre choix, Dieu agira ensuite. Si nous le choisissons, il nous choisira. Si nous préférons son amour, il nous prouvera lui-même qu'il nous aime.

Affections et Résolutions

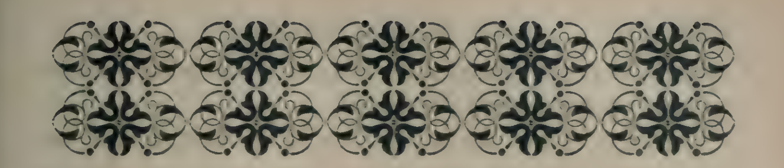
« O bon et doux Sauveur, lors même que mon choix ne pourrait en rien influencer le vôtre, je n'hésiterais pas cependant sur la voie à suivre. Puis-je vouloir autre chose que m'attacher à vous, le Seigneur de mon âme et le Dieu de mon cœur, à qui m'unissent tant de liens si puissants ? Mais que sera-ce, quand de mon propre choix dépend le

vôtre, ô mon Dieu, sans lequel je ne puis qu'être malheureux pour l'éternité?

Inscrivez-moi donc, dès ce jour, bon Jésus, sur le livre d'or de vos élus; car je vous choisis désormais comme mon seul partage et ma joie unique, pour toute ma vie. Mettez-moi, si vous le désirez, au nombre de ceux qui vous servent sans aucune consolation ni aucune satisfaction ici-bas. Rangez-moi parmi ceux qui doivent travailler, souffrir et gagner le ciel en portant une croix pesante. Faites de moi ce qu'il vous plaira sur cette terre; mais marquez mon nom sur le livre de vie, et écrivez-le parmi ceux des saints.

Si mes nombreuses fautes ont effacé ou taché mon nom déjà inscrit sur ce livre, que votre sang lave cette tache, et qu'il lui rende son premier éclat, afin qu'il ne se ternisse pas jusqu'au dernier jour où vous viendrez juger le monde. Oh! alors, quand vos élus se réuniront des quatre vents du ciel, faites que ma place se trouve à votre droite parmi eux! »





VINGT-SIXIÈME MÉDITATION

PARABOLE DES DIX TALENTS

Premier Point

CETTE parabole nous montre la conduite simple et raisonnable d'un homme qui, sur le point de partir pour un long voyage, distribue différentes sommes à ses serviteurs, et leur recommande de travailler pour lui. A son retour, il récompense ceux qui ont été fidèles à ses ordres, non pas d'après les profits absolus qu'ils ont acquis, mais relativement aux moyens dont ils ont disposé ; c'est-à-dire,

selon la diligence et le soin qu'ils ont apportés aux affaires de leur maître.

Ces serviteurs, c'est-nous-mêmes ; nous, à qui le Seigneur notre Maître a distribué différents dons et différents talents pour le bien. Cela est vrai de chaque chrétien, mais combien plus spécialement de nous, à qui a été confiée l'œuvre la plus précieuse, le soin des âmes. C'est une œuvre de grâce divine, sans doute ; mais il plaît à Dieu de se servir de ministres, et d'employer, à cet effet, les qualités et les dispositions propres à chacun. Il se sert de la parole de l'éloquent, de la science du savant, de l'habileté et des conseils du prudent ; la situation, les aptitudes, les ressources naturelles, tout peut être un instrument utile dans la tâche qui nous est dévolue. Ce sont ces talents confiés au nombre de ciuq, de deux, d'un, dont un jour il nous sera demandé compte, selon l'usage que nous en aurons fait. A ce moment, il ne nous servira de rien de répondre que nous avons travaillé autant que d'autres, et que nous ne savions pas qu'il dût nous être demandé davantage. Supposons, en effet, que celui qui avait reçu cinq talents ne leur en eût fait produire que deux autres, et de même pour celui qui en avait reçu deux ; supposons que, questionné, il eût avoué que le surplus avait été dépensé pour son plaisir ou son intérêt ; n'est-il pas évident, d'après l'esprit de la parabole, qu'il

aurait été condamné comme un mauvais serviteur? Et alors, pensons-nous être quittes nous-mêmes plus facilement, si, par la grâce de Dieu, pouvant faire beaucoup, nous ne produisons que peu; si prenant les autres comme terme de comparaison, nous ne fournissons pas tout l'effort dont nous sommes capables?

Il importe donc grandement de nous bien connaître, et de bien voir, non ce que nous possédons par nos mérites, car Dieu sait que nous n'avons rien de notre propre fond, mais ce que Dieu nous a donné, afin de bien savoir quel compte il nous demandera. Surtout, dépouillons ce masque d'indolence et d'apathie qui, sous un déguisement de fausse humilité, et sous prétexte de manque de facilité et de talent, nous fait abandonner tout effort et nous laisse végéter dans la routine du devoir. Sachons, avec une vraie humilité, reconnaître nos moyens, afin de déployer en proportion notre action et notre énergie, et de nous assurer ainsi, avec la protection divine, un compte favorable.

Quel encouragement nous donne la fin de cette parabole! Ce ne sont pas les succès, ce ne sont pas les résultats heureux qui nous mériteront d'entendre un jour les bienheureuses paroles : « *Euge, serve bone et fidelis!* C'est bien, bon et

fidèle serviteur [1] ! » Ce sera notre persévérance dans nos efforts, et notre ardeur au bien. A notre lit de mort, nous n'aurons pas besoin d'envier ceux qui auront opéré plus de conversions, réfuté plus d'adversaires, exercé une influence plus brillante et plus éclatante. Si nous avons cultivé avec soin notre petit lot stérile, si nous avons enseigné avec sincérité la vérité, si nous ne nous sommes jamais lassés de travailler au bien, nous aurons une récompense aussi assurée et aussi grande que ceux qui ont fait davantage avec plus de ressources.

Deuxième Point

Si cette parabole est pleine de consolations, elle n'est pas cependant sans inspirer aussi quelque crainte.

Nous lisons, en effet, qu'un de ces serviteurs, qui avait reçu un talent, au lieu de le faire valoir, l'enveloppa soigneusement et le mit dans la terre. Il ne le gaspilla pas, il prit même des précautions pour que son éclat ne se ternît pas. Il le remit à son maître tel qu'il l'avait reçu. S'il ne méritait aucune récompense, qui aurait supposé qu'il recevrait un châtiment et un châtiment très sévère ?

1 S. Matth., xxv, 23.

Il en fut pourtant ainsi. Non seulement son talent lui est enlevé, non seulement il reste dans sa condition de serviteur, au lieu d'être appelé à la joie de son Seigneur, comme ses compagnons, mais il est jeté dans les ténèbres extérieures, où il y a des pleurs et des grincements de dents.

Tels sont les principes sévères de justice d'après lesquels nous serons traités. La divine Providence, par exemple, nous a-t-elle accordé la faveur d'être élevés parmi de bons chrétiens, ayant la facilité de recueillir une foule d'exemples et d'impressions éminemment propices au salut? C'est un talent confié à nos soins, qui doit être employé au service du Maître. Si nous ne faisons pas profiter les autres de nos avantages, si ces sentiments reposent cachés au fond de notre cœur, entretenus soigneusement, si l'on veut, mais stérilisés et sans aucun profit pour les autres, qu'aurons-nous fait, sinon envelopper notre talent et l'enfouir profondément dans la terre? Quel titre nous vaudra notre conduite, sinon celui de serviteur inutile?

Il s'agit là d'un don commun à beaucoup, quoique tous nos frères ne le possèdent pas. Mais il y a aussi des dons particuliers à chacun de nous. Quelqu'un peut avoir le don et l'influence de la parole, de façon à pouvoir toucher les autres et les amener à la vérité et à la vertu; si, sachant par l'exemple des saints et des fervents de nos jours,

comment de tels talents peuvent servir au salut et à la justification de milliers d'âmes, il se retire par paresse, par timidité, dans les limites les plus étroites de ses obligations, et manque de courage pour déployer ces talents de façon à les rendre fructueux, que fait-il en réalité? Il retire de la circulation, et il cache dans l'oisiveté stérile un trésor qui pourrait l'enrichir, lui et beaucoup d'autres, pour la vie éternelle.

Il ne suffit donc pas de ne point abuser des dons que la bonté de Dieu nous a départis, et de ne point les gaspiller. Il faut encore employer toutes ses forces à les rendre fructueux. Entendons la singulière excuse que le serviteur inutile donne à sa conduite. « Je savais, dit-il, que vous êtes un homme dur [1]. » Il craignait son maître ; il ne l'aimait pas. Cette crainte, aurait-on pu supposer, aurait dû le pousser au travail. Mais non ; l'amour est le seul principe qui nous excitera toujours à travailler sans relâche et de toutes nos forces au service de Dieu. Tant que la crainte nous guidera, nous serons fidèles, peut-être, à la lettre de la loi ; nous n'en aurons pas l'esprit. Nous ne négligerons pas, peut-être, un devoir positif ; mais nous n'accomplirons aucun bien signalé.

1 S. Matth., xxv, 24.

Affections et Résolutions

« Je veux donc vous aimer de tout mon cœur, ô mon Sauveur et mon Dieu! J'élargirai le cercle étroit de mes devoirs, pour me livrer généreusement à l'œuvre si belle à laquelle vous me conviez. Je sais que vous n'êtes pas un maître dur, que vous semez d'abord ce que vous voulez récolter, et que vous ne demandez rien que vous n'ayez d'abord donné. Et parce que je sais que vous êtes ainsi bon et miséricordieux, que vous nous donnez le premier les ressources de notre travail ; parce que je sais que vous êtes vous-même le banquier généreux qui nous fournissez les intérêts que nous devons trouver, et qu'enfin vous êtes la récompense suprême des talents que vous nous avez prêtés, je travaillerai avec ardeur et de tout mon pouvoir à vous rendre ces talents avec usure. Ce sont des âmes que vous demandez ; ce sont des âmes que je veux vous gagner. Puissè-je, au jour où je rendrai mes comptes, vous présenter un grand nombre de ces âmes que j'aurai retirées du péché ou de l'erreur, ou que j'aurai conservées dans la vertu! Je vous les offrirai alors comme la compensation de tous les avantages dont vous m'avez comblé; de l'éducation chrétienne dont vous m'avez entouré;

des exemples de vertu que vous avez mis sur mon chemin ; des modèles de ferveur et de dévotion que j'ai pu contempler ; de l'amour de la vérité qui m'a conduit ; en un mot, de la part de talent, si petite soit-elle, que vous m'avez accordée. »





VINGT-SEPTIÈME MÉDITATION

PARABOLE DES VIERGES FOLLES

Premier Point

DANS cette parabole, comme dans plusieurs autres, le Sauveur nous représente deux types opposés l'un à l'autre. C'est ainsi que dans la parabole des dix talents, dans celle du semeur, et dans d'autres encore, il nous montre à la fois et ceux qui négligent, et ceux qui cultivent la grâce divine qui leur est donnée.

Ici le monde tout entier est classé dans l'un ou l'autre des deux groupes de vierges, qui sortent

avec leurs lampes au-devant de l'époux. Il y a les vierges folles et les vierges sages.

Que faisaient les vierges sages? Elles savaient que l'heure où l'époux viendrait ne dépendait pas d'elles, mais de la seule volonté et du bon plaisir de cet époux; elles comprenaient donc que, si elles voulaient entrer avec lui au banquet nuptial, il leur fallait être prêtes à tous moments. Il pouvait venir de bonne heure; il leur fallait donc être prêtes à l'avance, pour ne pas être surprises. Il pouvait venir tard; il leur fallait donc veiller, pour qu'il ne les trouvât pas endormies. Leurs lampes étaient allumées à temps, et bien garnies d'huile, de façon que, s'il survenait dès la première veille, il puisse les apercevoir brûlant d'un plein éclat dans leurs mains. Elles avaient prévu pourtant que, si bien garnies fussent-elles, leurs lampes ne pourraient brûler toute la nuit; aussi s'étaient-elles pourvues d'un vase rempli d'huile, dont elles pourraient se servir, en cas de besoin, pour ranimer la flamme appauvrie de leurs lampes.

Voulons-nous appartenir au groupe de ces vierges sages? Il ne faut pas nous contenter d'une vertu brillante, mais éphémère, qui jette un grand éclat, mais qui bientôt s'évanouit et meurt. Il nous faut faire provision de vertus solides qui durent, et savoir renouveler les énergies défaillantes de notre

zèle et de nos résolutions. Sans doute, si cela dépendait de nous, nous pourrions désirer paraître devant Dieu dans un de ces moments où la grâce nous envahit plus abondante, où les consolations du ciel sont plus grandes, au sortir d'une retraite, quand les sentiments de charité sont plus vifs dans notre cœur et nous font désirer quitter cette terre pour nous trouver avec le Christ ; nos lampes, alors seraient prêtes, et nous paraîtrions avec avantage devant l'époux, s'il se présentait. Mais il peut ordonner les choses autrement ; il peut attendre que notre ferveur soit passée, que notre dévotion soit tarie, que notre amour soit éteint ; il peut nous appeler à sa rencontre à la quatrième veille de la nuit. Heureux, si des grâces reçues nous avons fait une réserve substantielle, que la longueur du temps n'aura pu épuiser, et qui nourrira la flamme de notre foi, de notre espérance et de notre amour, lors même que les faveurs de la dévotion sensible nous auront été retirées. C'est là, en vérité, et c'est là seulement la vraie vertu. Toute autre forme de vertu court grand risque de n'être qu'une illusion.

Deuxième Point

La nécessité de posséder une réserve de vertus solides est encore plus vivement démontrée dans

la fin de cette parabole, où nous voyons le sort des vierges folles. Elles avaient le même but que leurs compagnes ; et à des regards superficiels, elles pouvaient paraître capables de réussir aussi bien que les autres. Leurs lampes brûlaient avec autant d'éclat : elles étaient parfaitement garnies d'huile. Probablement, les vierges sages elles-mêmes ignoraient la pénurie des autres ; sinon, elles leur auraient conseillé à temps de se pourvoir.

Faisons l'application. Un long intervalle s'écoule entre notre premier pas dans la ferveur et l'instant où nous paraîtrons devant notre Juge. Pendant ce temps, nous sommes ballottés entre le bien et le mal, nous nous assoupissons, nous avons des rechutes, des périodes de froideur et d'indifférence, nous nous oublions au milieu des illusions du monde ; en un mot, nous perdons notre ferveur primitive. Pour ceux qui sont abondamment munis en vertus, il est facile de se reprendre : quelques moments de recueillement leur suffisent pour préparer leurs lampes, et leur rendre leur premier éclat. Ils n'ont jamais perdu la foi, l'amour de Dieu ; ils n'ont pas négligé leurs exercices de piété, les œuvres de charité ; et c'est là pour eux l'huile dont ils peuvent remplir et ranimer leurs lampes.

Mais ceux qui n'ont eu qu'un instant de ferveur passagère, au début, sont bientôt endormis ; leurs lampes vacillent faiblement dans l'accomplissement

de quelques pratiques extérieures de dévotion, qu'ils conservent par routine plutôt que par principe et par sentiment profond de conviction. L'annonce subit de leur comparution devant le Seigneur les prend au dépourvu. Ils s'efforcent, en une minute, de secouer leur torpeur et leur oubli ; mais ils ne peuvent raviver toute leur foi ; ils sont affaiblis et paralysés pour les choses célestes ; et la vigueur de leur pensée s'est émoussée. Ils cherchent quelque souvenir réconfortant ; ils évoquent quelqu'une de leurs bonnes œuvres d'autrefois, afin de ranimer un peu leur cœur défaillant, et de se donner confiance. Mais, c'est en vain ; tout est sombre, tout est triste autour d'eux. Ils demandent à leurs amis et aux ministres de Dieu de les fortifier, et de leur donner une part de leurs vertus. Hélas ! c'est impossible. Ceux-ci peuvent les aider à utiliser le mieux possible le peu de bien qui leur reste, et produire ainsi quelque lueur passagère ; mais les vertus qui ne s'acquièrent qu'avec le temps, ces bonnes habitudes qui sont le fruit de soins multipliés, cette huile, en un mot, qui n'est recueillie et récoltée qu'avec beaucoup de peine et de diligence, ils ne peuvent la leur donner. Et, peut-être, tandis que ces infortunés vont trouver ceux qui peuvent la leur procurer, c'est-à-dire Dieu et son Eglise, avant que leur provision tardive soit achevée, l'époux est entré, et ils se trouvent

à la porte, n'ayant plus, pour une éternité, qu'à pleurer en d'inutiles regrets et à grincer des dents. « *Nescio vos!* Je ne vous connais pas [1] ! » Ce sera l'inexorable réponse faite à tous leurs appels.

Affections et Résolutions

« Ah ! bon Maître, si nous vous répliquions : Ne connaissez-vous pas votre serviteur, qui, en sa jeunesse, s'est voué à votre service, et s'est consacré à la garde de votre gloire et au salut des âmes que vous aimiez tant ; qui fut un modèle de vertu et de dévouement pour ses compagnons, ou qui, du moins, les égala en mérite ? Voici que ces compagnons sont entrés avec vous dans la félicité ; pourquoi donc me repoussez-vous ?...

Hélas ! vous répondriez : Oui je vous connais ; votre lampe brilla entre vos mains. Mais depuis, elle s'est éteinte ; et je ne puis plus vous reconnaître pour un des miens. Allez ; je ne vous connais pas !

O Seigneur, faites que je n'entende jamais un si épouvantable refus de votre bouche ; mais que partout où vous serez je sois digne d'entrer. A mon baptême, vous avez mis entre mes mains un cierge

1 S. Matth., xxv, 12.

allumé, et vous m'avez averti solennellement de vous le présenter à votre seconde venue. Ah ! depuis lors qu'il a été diminué ! Que de moyens de salut, qui m'avaient été donnés, ont été perdus ! Que de dons, que vous m'aviez accordés, ont été dissipés dans les plaisirs, dans l'ambition, dans les dérèglements !

Faites que je recueille le peu qui me reste, afin que ce peu brûle avec ardeur à mes côtés, à l'heure suprême où vous m'appellerez. »





VINGT-HUITIÈME MÉDITATION

PARABOLE DU BON PASTEUR

Premier Point

IL n'y avait pas de symbole, ni de signe, sous lesquels les premiers chrétiens aimaient plus à contempler le Sauveur que celui du bon Pasteur. Les peintures des catacombes le reproduisent, et il n'est presque pas de spécimen de l'art chrétien des premiers siècles qui ne le représente. Jésus y est figuré sous l'aspect d'un pasteur, portant sur ses épaules la brebis égarée qu'il ramène au bercail. Cet emblème se

retrouve sur les moindres objets, et jusque sur les coupes employées dans ces lieux de refuge des martyrs. Plus tard, quand les chrétiens purent élever des temples plus magnifiques en l'honneur du Dieu qui les avait délivrés des persécutions, les décorations les plus ordinaires des églises consistèrent en mosaïques représentant le Sauveur, environné de ses saints, et ayant près de lui des agneaux buvant à la fontaine de vie qui jaillit sous ses pieds. Cette préférence donnée à ce symbole, parmi tant d'autres images sous lesquelles le divin Rédempteur a bien voulu se montrer, prouve que les premiers chrétiens estimaient ces traits touchants du pasteur comme les plus expressifs du caractère de Jésus.

Deux fois, en effet, le Sauveur se sert de cette comparaison en des formes différentes, l'appliquant les deux fois, à sa personne, d'une façon bien propre à exciter des sentiments de gratitude et de tendre affection.

Il parle, un jour, du pasteur qui, ayant cent brebis, en perd une, et qui, laissant là les quatre-vingt dix-neuf autres, va à la recherche de la brebis égarée ; quand il l'a trouvée, il la met sur ses épaules, et la ramène avec joie à son troupeau. Qui ne reconnaît là le doux portrait de notre bon Sauveur, qui est venu chercher non les justes, mais les pécheurs ; qui a quitté la gloire de la maison de

son Père, et est venu dans le désert de ce monde pour y chercher sa créature égarée ; qui s'est chargé du fardeau de ses misères et de ses détresses, et l'a rapportée au ciel qu'elle avait perdu. Par quels âpres chemins, par quels sentiers épineux a passé ce bon Pasteur dans ses recherches ! Que de nuits sans sommeil, que de jours tristes, que de souffrances par la faim et la solitude, que de mépris et de railleries, pour retrouver cette âme perdue, qu'il appelait dans les termes les plus doux, la conjurant de revenir à lui ! Et quand, enfin, il a pris sur lui le poids de notre humanité, avec ses misères et ses châtiments mérités, combien lourd lui fut ce fardeau, et combien de fois, épuisé, il ploya sous sa charge ! Ses traces furent tachées de sang, et il opéra son retour au ciel, d'où il était venu, dans l'angoisse et l'agonie.

Mais si, en toute vérité, il fut le bon Pasteur pour toute l'humanité en général, qu'a-t-il été pour chaque pécheur en particulier ? Qu'a-t-il été pour chacun de nous ?

« J'étais égaré, peut dire chacun de nous, loin du bercail de la grâce, de la paix d'une bonne conscience, de la loi de mon Maître, du sourire de son visage. J'étais dans un désert immense et stérile sans verdure et sans ombre ; une soif brûlante me dévorait, et mon cœur défaillait... C'est alors que, de loin, au sein de la solitude, j'entendis

la voix de mon Sauveur ; elle était sans reproche, sans menaces ; elle se faisait douce et attirante. Après quelques moments de lutte intérieure entre la honte et le désir, j'accourus à son appel, je me laissai prendre dans ses bras et porter en triomphe, comme un trophée de sa grâce, à la demeure de son Père. Il appela ses anges pour se réjouir avec lui de ce qu'il avait retrouvé sa brebis égarée, et sa joie était plus grande pour moi que pour les quatre-vingt dix-neuf autres qui n'avaient pas eu besoin de repentir. O miséricordieux Jésus, oublierai-je jamais votre bonté, vos condescendances pour moi, si indigne que je suis? Fuirai-je encore votre présence et vos soins ?... »

Deuxième Point

Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Ah ! comme Jésus nous a réellement donné cette preuve d'amour, qui caractérise le bon Pasteur ! Il ne se cacha pas, quand il vit le loup venir. Quand Judas et sa bande (comme de véritables loups féroces) entrèrent dans le jardin de Gethsémani, il alla généreusement à leur rencontre, il leur enjoignit de se bien garder de toucher à un seul de ses disciples. Bien qu'il fût écrit à l'occasion de cette nuit : « Je frapperai le pasteur, et les brebis seront

dispersées [1], » il ne permit pas cependant qu'aucune d'elles fût blessée par la bête féroce ; il s'interposa et donna sa vie pour elles. Ce fut pour nous tous qu'il mourut ainsi, afin d'arracher nos âmes à l'ennemi de notre salut.

Mais si Jésus a bien rempli sa part de la parabole, il s'en faut que nous ayons rempli la nôtre! « Mes brebis, dit-il, entendent ma voix ; je les connais et elles me connaissent... [2] » Que nous possédons peu, hélas! cette docilité! Jésus fait tant de son côté, et il nous demande si peu! Pourtant ce peu, nous le négligeons encore!

Dans sa parabole, le divin Sauveur ne voulait pas seulement, sous ces vivantes images, nous donner un symbole de son amour pour nous et de nos obligations envers lui; il voulait aussi nous donner un modèle à imiter : « J'ai d'autres brebis, dit-il, qui ne sont pas de ce bercail ; il me faut aussi les amener. Elles entendront ma voix et il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur [3]. » C'est pour travailler à cette tâche qu'il a choisi d'autres pasteurs, afin de le suppléer. Il est toujours le grand pasteur des âmes, le prince des pasteurs, et il féconde par sa grâce les travaux de ses ministres. Mais il n'en remet pas moins entre

1 S. Matth., XXVI, 31.
2 S. Jean, X, 14.
3 Ibid., X, 16.

leurs mains une grande part de son œuvre. C'est par eux, s'ils s'appliquent avec zèle et ferveur, que les brebis prédestinées par Dieu seront conduites au bercail. Comment pourront-ils réussir dans leur mission? En imitant exactement la méthode et les procédés du Sauveur, et en prenant ses actions comme commentaires de ses leçons. Ils ne doivent pas attendre que la brebis égarée revienne d'elle-même au troupeau; mais ils doivent se mettre à sa recherche. Nulle fatigue, nulle opposition ne doit les rebuter; il leur faut être prêts à supporter tous les inconvénients et toutes les souffrances personnelles pour retrouver la brebis perdue. Alors, ils peuvent se réjouir avec leurs frères et leurs amis. Ils sont, comme Tobie disait à son épouse, les enfants des saints et des martyrs. Si Dieu leur épargne les persécutions, qu'ils ne se relâchent pas pour cela. Que leur zèle reconnaissant redouble, et se dépense dans toutes les entreprises de l'apostolat. Qu'ils se fassent tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ, et pour qu'au soir de leur journée de fatigues, ils puissent se présenter avec le doux fardeau d'une brebis ramenée au bercail.

Affections et Résolutions

« O divin Jésus, soyez toujours pour nous ce fidèle pasteur de la maison de David, que Dieu a promis, par la bouche de son prophète, comme la plus grande bénédiction du ciel.

Conduisez-nous dans toutes nos voies ; marchez devant nous, et rendez-nous obéissants à votre appel. Protégez-nous contre tous nos ennemis. Menez-nous chaque jour vers de frais et gras pâturages, où nous puissions nous nourrir sous vos yeux. Ecartez de notre chemin toute chose nuisible, toute herbe mauvaise. Montrez-nous les sources de la vie éternelle, pour nous y rafraîchir et nous y abreuver de vos délices.

Attirez chaque jour de nouveaux frères qui ne vous connaissent pas ; augmentez votre bercail jusqu'à ce qu'il s'étende partout, et couvre toute la terre d'un troupeau unique, chantant dans la jubilation : « Nous sommes son peuple, et les brebis de son troupeau [1] ! »

1 Ps., XCIX, 3.



VINGT-NEUVIÈME MÉDITATION

Parabole du bon Samaritain

Premier Point

ARRÊTONS-NOUS aux magnifiques leçons de charité pratique que contient cette parabole, une des plus touchantes et des plus intéressantes de notre divin Sauveur.

Un Juif se rendant de Jérusalem à Jéricho tombe entre les mains de malfaiteurs, qui non seulement le dépouillent de tout ce qu'il a, mais le couvrent de blessures et le laissent pour mort sur le bord du chemin. Quelle triste état est le sien! Loin de

toute habitation, en un endroit où passe peu de monde, réduit à la dernière indigence, et baigné dans son sang! Les heures s'écoulent; il s'affaiblit de plus en plus, et tout espoir commence à s'évanouir pour lui... Mais voilà que le son d'un pas éloigné, qui se rapproche, arrive à ses oreilles. Quelle lueur de consolation à la pensée de ce secours et de cette pitié près de lui! Dans un effort désespéré, il se soulève... Celui qui passe est un prêtre, un ministre de Dieu, dont l'office est de prêcher la compassion et la charité envers les malheureux... Il est sûr, maintenant, d'être soigné, car un tel homme ne lui refusera pas son aide. Le prêtre approche, jette sur lui un regard de pitié, esquisse un geste de regret de ne pouvoir apporter aucun soulagement en réponse aux supplications du pauvre blessé, et poursuit son chemin...

Quelle amertume plus triste, quel abattement plus désespéré dans sa situation et son abandon! Mais quelqu'un approche de nouveau; une fois encore, il se soulève de terre, où il gisait presque inanimé, et distingue à son costume, dans le passant, un lévite. Son espoir se réveille : peut-être le prêtre de tout à l'heure était-il un trop grand personnage, d'une dignité trop élevée, pour l'assister; ce lévite, selon les bons sentiments enseignés par sa profession sainte, aura plus de

condescendance et plus d'humilité. Des yeux l'infortuné le salue et lui adresse ses prières. Une fois de plus, il n'aboutit qu'à un amer désappointement ; le ministre subalterne du sanctuaire passe son chemin...

Peut-être ces deux passants raisonnaient-ils comme beaucoup, qui pensent se justifier par des prétextes. Ils se disaient peut-être que c'était là un passage dangereux ; que les assassins de ce malheureux rôdaient peut-être aux environs ; qu'il leur fallait songer d'abord à leur propre salut. Et puis, comment pourraient-ils le secourir ? Comment le porter, panser ses plaies ? Ils avaient leurs pauvres à Jérusalem, et leurs charges étaient lourdes, que pouvaient-ils pour les gens rencontrés sur les routes, et qu'ils ne connaissaient pas ?...

Ils oubliaient qu'il y a des cas urgents où la charité a des devoirs supérieurs à tout autre sentiment.

Les ayant vus partir, le voyageur inerte attend la mort. Désespéré par ces déceptions successives, c'est à peine s'il tourne la tête à l'approche d'un cavalier. Sa vue, loin de l'encourager, l'enfonce, au contraire dans son désespoir, car c'èst un Samaritain qui passe. Cet ennemi de sa race va rassasier sa haine du spectacle de ses blessures et de ses gémissements... Il va passer avec arrogance sur son coursier, lui disant peut-être de mourir

comme il le mérite !... Il lui montrera avec dérision les deux premiers voyageurs, qui l'ont précédé, et blasphémera leur religion !... Mieux vaut pour lui mourir !

Mais que fait donc ce voyageur ? Est-ce possible ? En approchant, il a aperçu le blessé ; il s'arrête, et au lieu d'un regard de dédain, il le considère avec bonté et compassion, et met pied à terre. Il examine ses blessures avec soin, en silence. Il n'a pas sur lui de remèdes ; mais la charité est ingénieuse. Il se sert du vin, qu'il a pris en provision, pour laver le sang coagulé de ses plaies ; il a de l'huile, et il en met sur ses blessures ; il déchire son propre linge pour bander ses plaies, une à une, et le mettant sur son cheval, tandis qu'il va à pied, il le conduit à la plus proche hôtellerie.

Imaginons-nous, pendant tout ce temps, l'étonnement, la gratitude, la joie de ce pauvre malheureux en se voyant si bien et si charitablement secouru du côté où il l'attendait le moins. Avec quelle chaleur il remercie son bienfaiteur compatissant, et se reproche les soupçons, les préjugés qu'il avait d'abord nourris contre un si bon et si délicat ami !...

Le Samaritain ne l'abandonne pas encore. Il laisse une somme suffisante pour subvenir à ses besoins durant son absence, et il promet à son retour de rembourser tout ce qui sera nécessaire. Ainsi sa charité fut complète.

Deuxième Point

Le Sauveur ne nous a pas proposé ce récit seulement comme un objet d'admiration, mais aussi comme un exemple à imiter. Après avoir fait comprendre à celui qui l'interrogeait que ce Samaritain était le vrai prochain du voyageur blessé, il conclut en lui disant : « Allez, et faites de même [1] ; » c'est-à-dire, faire pour un Samaritain, ce que ce Samaritain a fait pour un membre de notre religion.

Par ces mots, Jésus nous enseigne admirablement le caractère absolu de la charité, qui ne doit être limitée par aucune des nombreuses restrictions qui président aux relations des hommes entre eux. Il y a des circonstances où aucune considération de parti ni de croyance ne doit arrêter l'impulsion naturelle qui nous porte à secourir celui qui souffre ou se trouve dans le besoin. Bien loin de là, nous devrions nous appliquer à libérer notre charité de toutes ces considérations mesquines, afin de ne la soumettre à aucune partialité, à aucun sentiment étroit et inférieur, mais d'en faire l'expression de cette haute et sublime vertu

1 S. Luc, x, 37.

enseignée par Jésus-Christ. Rien ne touchera plus le cœur de ceux qui ne partagent pas notre foi, et ne les gagnera à notre foi, que de voir vraiment et sincèrement pratiquée à leur endroit la charité. Leurs prêtres et leurs lévites, peut-être, auront passé près d'eux sans les aider, et sans les consoler; mais s'ils nous voient, nous que jusqu'alors ils n'avaient guère regardés que comme des Samaritains, les aborder et essayer d'adoucir leurs souffrances et leurs peines, les préjugés qui glaçaient et endurcissaient leur cœur se dissiperont; des sentiments meilleurs et sympathiques naîtront en eux, qui, un jour, se changeront en un fervent amour de Jésus-Christ.

Hélas! il ne nous manque pas d'occasions, au sens spirituel, d'exercer l'office du bon Samaritain envers tant de gens qui sont sur la route de Jéricho, qui tournent le dos à la sainte cité, qui sont tombés entre les mains des malfaiteurs, et gisent abandonnés à leur malheureux sort, si personne ne vient les secourir. Leurs vices et leurs passions ont blessé leur âme à mort ; ils sont dépouillés de tous les biens spirituels, dans l'ignorance de Dieu, dans la privation de ses sacrements négligés, dans l'oubli de sa foi depuis longtemps délaissée, de son amour qui a déserté leur cœur. Ah ! que nos cœurs s'ouvrent assez larges pour les embrasser tous dans une profonde charité ! Arrêtons-nous souvent

pour les assister dans leur misère ; penchons-nous sur eux avec patience et avec compassion pour bander leurs plaies, les pansant avec le baume préparé dans le sang de Jésus-Christ, avec le vin du calice sacré de sa Passion. Le sanctuaire de la grâce divine est ouvert pour les recevoir, si seulement nous les y portons, comme des brebis perdues, sur notre épaule, si nous les menons à l'hôtellerie, c'est-à-dire, à l'Eglise de Dieu, qui achèvera leur guérison, qui les fortifiera avec la nourriture surnaturelle dont elle a le dépôt, qui les réconfortera de façon qu'ils puissent continuer leur voyage jusqu'au repos éternel.

Quel bonheur pour nous, si, un jour, nous recevons les actions de grâces de ces âmes que nous aurons ainsi secourues et soulagées !

Affections et Résolutions

« Je n'oublie pas, ô bon Maître, que vous êtes le vrai bon Samaritain. Quel était ce malheureux blessé sur le bord de la route, sinon l'homme tombé ? Il commençait son voyage au paradis terrestre, orné de la grâce, comblé de tous les dons du Père céleste ; hélas ! à peine avait-il marché, avant même d'être arrivé au seuil de sa première demeure, qu'il fut traîtreusement assailli, dépouillé, mutilé, meurtri. Alors les ministres de

votre ancienne Loi passèrent à côté de lui ; puis vous vîntes du Ciel, apportant un baume salutaire pour ses blessures. Vous vous penchâtes sur lui pour adoucir ses souffrances, et les guérir. Il fut sauvé par vos propres blessures.

Ce que vous fîtes ainsi pour toute l'humanité, ô Jésus, que de fois vous l'avez recommencé pour moi individuellement ! Que de fois m'avez-vous rencontré défaillant par le péché, incapable par moi-même de me relever, sur le bord, peut-être, d'un abîme, où j'aurais péri pour toujours ! Vous vous êtes approché ; vous m'avez murmuré quelques bonnes paroles ; vous avez relevé mon courage ; vous étiez disposé à me prendre et à me ramener à votre demeure. Mais, hélas ! je me suis détourné ; je n'osais pas vous regarder ; je vous parlais comme à un étranger, comme si vous aviez été pour moi un Samaritain ; j'étais bouleversé de ma conduite ingrate envers vous si bon et si tendre. Mais vous avez persévéré dans votre œuvre d'amour ; vous m'avez prêté votre main pour me relever ; vous avez guéri mes plaies et vous m'avez conduit dans un endroit où je puisse me reposer, où je puisse vous bénir et vous louer avec un amour sans partage, de toute mon âme, avec un cœur qui ne veut point d'autre occupation, pendant l'éternité, que de vous témoigner sa gratitude pour votre charité infinie. »



TRENTIÈME MÉDITATION

La perfection de Jésus

Premier Point

Si quelqu'un avait été chargé de tracer le portrait de Jésus-Christ fait homme, dans son intimité, il est probable qu'il se serait mépris sur le caractère des vertus qu'il lui aurait attribuées, comme les Juifs se méprirent sur le caractère de son rôle public.

Nous nous serions représenté quelqu'un de merveilleux, d'éblouissant. Nous aurions imaginé Jésus tellement perdu dans les sublimités de la

contemplation, que nous n'aurions pas même supposé qu'il pût descendre jusqu'à s'occuper de choses terrestres ; tellement élevé sur les cimes de la sainteté, qu'il ne pût être abordé qu'avec crainte et tremblement par ceux qui l'approchaient. Nous l'aurions fait s'avancer dans la vie avec une supériorité de perfection et une magnificence de vertus si extraordinaires que personne n'aurait jamais osé le prendre pour modèle.

Si Jésus avait été ainsi, observateur rigide de la Loi, sévère dans ses jeûnes et ses autres mortifications, il ne nous serait apparu que comme le premier parmi les Scribes et les Pharisiens, orné d'une grande perfection aux yeux du peuple Juif ; mais non comme le saint des saints, et le plus parfait de tous les êtres possibles. Pourtant c'est ce qu'il est aux yeux de tous ceux qui étudient avec amour et avec soin sa perfection. Nous sommes vraiment étonnés de son affabilité, quand nous lisons que des pécheurs, après sa conversion, comme Zachée et saint Matthieu, osent l'inviter à leur table. Ce petit trait seul nous montre que si Jésus pouvait, par sa puissance transcendante, faire trembler les prévaricateurs et les amener au repentir, ceux-ci, toutefois, ne perdaient rien de leur affection pour lui, même en faisant le sacrifice exigé de leurs biens mal acquis. Leur admiration ne pouvait en rien être amoindrie par leur familiarité à son égard.

La grande beauté de la perfection du Sauveur réside dans son admirable adaptation au temps et aux personnes. Il n'y avait aucune rigidité inflexible qui le gouvernât; aucune exagération qui prédominât et réduisît ses autres vertus à un rôle inférieur. Ses vertus étaient toujours à la hauteur des circonstances, aussi parfaites les unes que les autres. En méditant chacun des actes du Sauveur, on se convaincra toujours qu'il ne pouvait pas mieux agir qu'il n'a fait. Ses alternatives de zèle et de douceur, de sévérité et de bonté, de prières et de conversations, sont éminemment parfaites. Il est tout autant Fils de Dieu dans la maison du Pharisien ou du Publicain, que sur le Thabor ou devant le tombeau de Lazare.

Et c'est en cela qu'il se distingue de ses saints et de tous les autres hommes. A ceux-ci il a départi ses dons, de manière que nous puissions mieux contempler en eux séparément ce qui se trouve réuni en lui. Ainsi il a donné à saint Thomas de Villeneuve un remarquable amour de la pauvreté, à saint François de Sales une exquise douceur, à saint Jean de la Croix une ardeur extraordinaire pour les souffrances, à saint Philippe de Néri une gaîté et une bonté attirantes. Mais en lui-même, aucune de ces vertus, bien que portées à un degré de perfection qui fasse paraître celles de ses saints

d'imparfaites copies, ne prédomine au détriment d'une autre. Telle était la perfection de notre Sauveur, formée de mille teintes variées, qui s'harmonisaient dans la plus délicieuse unité.

Deuxième Point

Si la perfection du Sauveur ne peut être égalée, du moins elle est imitable. Nous pouvons l'étudier dans ses détails, sans en être éblouis, et nous pouvons la prendre comme modèle de notre conduite.

Jésus n'a pas pratiqué des actes de vertu pour ces actes en eux-mêmes, mais parce que le temps et les circonstances lui demandaient d'agir comme il faisait. Nous connaissons ainsi ses mobiles, et nous pouvons recueillir toute une série de principes pour nous guider dans des occasions analogues; principes qui ne nous égareront jamais dans leur application. Le Sauveur nous est un modèle vivant; non pas un simple idéal de perfection, mais une réalité que nous pouvons, dans une certaine mesure, reproduire avec espérance de succès. C'est un fait remarquable, en effet, que les vertus les plus sublimes semblent plus imitables en Jésus qu'en aucun de ses serviteurs, qui ne les ont, pourtant, pratiquées qu'à un degré bien

inférieur. J'imiterais plus facilement, me semble-t-il, son silence au milieu de sa Passion, que l'ardeur de quelques-uns des martyrs courant aux supplices. Et il en est de même de ses autres vertus. Elles paraissent toutes praticables, parce qu'elles ne sont jamais inopportunes ; et nous pouvons facilement les imiter, parce que nous en distinguons toujours les principes.

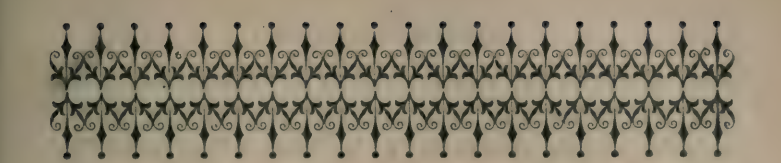
Affections et Résolutions

Disons de tout notre cœur à notre bon Sauveur : « O bon Jésus, comment vous remercierai-je jamais assez de votre condescendance sans bornes pour moi pauvre pécheur, quand je vous vois vous dépouiller de la gloire même de vos vertus à cause de moi ? Vous avez abaissé votre perfection pour la mettre au niveau de mon intelligence et à la portée de mes forces. Vous avez bien voulu délaisser les pratiques plus sublimes de la perfection, pour m'offrir des exemples plus pratiques et plus imitables. Vous vous êtes abaissé plus bas même que ne le demandait notre humanité, afin d'être mon modèle. Soyez à jamais béni de votre bonté !

Puisque vous vous êtes humilié à ce point pour mon enseignement, il n'est que juste que j'essaie

d'en profiter. Je veux le faire, ô Jésus, de toute mon âme, tant que je vivrai. Je ne vous demande qu'une chose, d'atteindre, le plus près possible, votre perfection, avec une vertu aussi modeste, aussi prudente, aussi opportune que la vôtre. Faites que je ne recherche jamais l'approbation des hommes, et que les hommes ne me considèrent pas. Je ne veux être vertueux que pour vous seul, parfait que pour vous seul. Qu'aux yeux du monde je ne paraisse que comme l'un de ceux qui tendent simplement au salut, tandis qu'à vos yeux j'avance à grands pas vers la perfection. Votre Père céleste, qui voit dans le secret, me donnera un jour ma récompense. »





TRENTE-UNIÈME MÉDITATION

JÉSUS NOTRE MODÈLE

Premier Point

RÉFLÉCHISSONS aux motifs qui ont déterminé Jésus-Christ à prendre notre condition et à se revêtir de notre chair misérable.

Le premier motif, c'est que, par là, il pouvait nous racheter, et faire servir à notre glorification ce qui avait été l'instrument de notre chute et de notre perdition. Mais il y avait encore un autre motif, inspiré par l'amour. Il souffrit, il est vrai,

afin de nous sauver ; mais aussi afin de nous laisser un exemple. C'est pourquoi il voulut que l'Evangile rapportât des détails de sa vie, insignifiants, semble-t-il, en face de l'importance de son ministère. Ainsi nous le voyons enfant d'abord, puis adolescent, nous offrant toujours un modèle à imiter. Il nous est présenté, ensuite, comme homme dans toutes les relations ordinaires de la vie. Nous pouvons l'examiner et au milieu de ses amis, et au milieu de ses ennemis ; instruisant les ignorants, et réfutant les superbes ; conversant en particulier avec les chercheurs sincères de la vérité, et confondant publiquement les questionneurs hypocrites ; accueillant les pécheurs, et guidant vers la perfection les âmes d'élite.

Il nous est montré sous le toit paternel, puis errant sans une place où reposer sa tête ; tantôt enseignant dans le Temple, tantôt assis à la table du publicain ; sur les places publiques, et dans la maison du pharisien ; en voyage, et à Jérusalem. Toujours et partout, il nous présente le modèle parfait de ce que nous devrions être.

Ah ! que ma vie serait sainte, si, en toutes circonstances, je me demandais comment Jésus aurait agi à ma place, dans une occasion semblable ; si je modelais ma conduite d'après un si parfait modèle ! Et qui m'empêche d'agir ainsi, désormais ? Quand je doute, pourquoi ne pas toujours me

déterminer d'après ce que serait la conduite de Jésus à ma place ?

Deuxième Point

Jésus a voulu être notre modèle dans l'accomplissement de sa loi, et jusque dans ses détails les plus minutieux et les plus difficiles.

Il nous recommande, par exemple de pardonner les injures : lui-même a souffert les outrages les plus sanglants, et il nous a montré comment on pouvait et on devait pardonner.

Il nous enseigne que la pauvreté est préférable à la richesse : lui-même a vécu dans la plus extrême pauvreté, afin de nous donner l'exemple, et de nous apprendre à nous conduire dans l'accomplissement de sa loi, quand les circonstances l'exigeraient.

Il nous ordonne de nous soumettre à la volonté de Dieu dans les afflictions : lui-même a été accablé de douleurs, jusqu'au point de désirer l'éloignement de son amer calice, afin que nous puissions comprendre comment nous devons nous abandonner sans réserve à la volonté divine.

Il nous demande d'être doux, de tendre la joue à celui qui nous frappe, de prier pour ceux qui nous persécutent : lui-même a d'abord pratiqué

toutes ces maximes, afin que nous puissions les considérer comme praticables, et que nous ayons un modèle devant nous.

Notre Sauveur ne ressemble pas aux philosophes de l'antiquité, ni aux Scribes et aux Pharisiens, qui enseignaient de beaux principes de moralité, qui imposaient de pesants fardeaux sur les épaules des hommes, mais qui ne les aidaient pas du bout du doigt. Ce que Jésus enseigne, il l'a d'abord pratiqué ; ce qu'il ordonne, il s'y est d'abord soumis lui-même. Ainsi, en même temps qu'il nous fournit l'exemple, il nous donne l'encouragement, et il nous excite, dans une humble émulation, à suivre ses pas.

Affections et Résolutions

Allons au-devant de notre bon Sauveur, et, nous prosternant devant lui, disons-lui : « O divin Maître, ô tendre Jésus, chacun de vos pas est pour moi un enseignement. Vous avez condescendu à être mon maître et mon éducateur ; je veux être votre disciple docile et attentif.

Je n'hésiterai pas à aller où vous me conduirez. Je ne me lasserai pas d'apprendre ce que vous m'enseignerez. Je ne cesserai pas de fixer le modèle que vous me présenterez. Je m'efforcerai de faire

toutes mes actions à votre exemple. Je réfléchirai sur votre conduite, et, chaque jour, à chaque heure, je mettrai tous mes soins à vous contempler devant moi, et à vous ressembler autant que me le permettra ma faiblesse.

Dans les épreuves et les difficultés, surtout, je vous étudierai de plus près, afin de me mieux pénétrer de votre esprit, et de me laisser entièrement guider par lui. Comme un voyageur qui côtoie un précipice, ou qui traverse un abîme sans fond sur une planche étroite, et qui regarde fixement le bord opposé pour échapper au péril ; ainsi je fixerai sur vous mes regards, et, grâce à vous, je traverserai sans encombre les dangers qui m'environnent, jusqu'au jour où, avec vous, je jouirai de la plénitude des délices et de la gloire de votre Paradis. »





TRENTE-DEUXIÈME MÉDITATION

JÉSUS NOTRE MODÈLE

(Suite)

Premier Point

DANS la méditation précédente, nous avons envisagé Jésus-Christ, comme notre modèle dans les actions ordinaires de sa vie, et dans ce qu'elles ont de commun avec les nôtres. Examinons maintenant ses autres actions, au caractère sublime et extraordinaire, et dans lesquelles il semblerait que nous ne puissions rien trouver à imiter. Même dans ces dernières, il y a pour nous de magnifiques exemples.

On peut les diviser en deux catégories : ses miracles proprement dits, qui dépassent la puissance humaine ; et ses autres actions portées à un degré, pour ainsi dire miraculeux de perfection.

Le divin Sauveur guérit les malades et les boiteux, rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux lépreux, et ressuscita des morts. Evidemment, toutes ces œuvres ne laissent aucune place à l'imitation. Mais que de leçons dans la manière dont elles furent accomplies !

D'abord, elles avaient toujours le bien de quelqu'un pour objet ; Jésus ne fit jamais de miracles inutilement. Il passa en faisant le bien, c'est-à-dire, que pouvant sans effort, par une simple parole, par une seule pensée, opérer des prodiges plus grands même que ceux qu'il faisait, il ménagea cependant sa puissance avec prudence de façon à ce qu'elle ne se déployât qu'avec mesure et sagesse. Ce qu'il se proposait avant tout, dans l'exercice de son pouvoir, c'était de donner des preuves de sa charité et de sa bonté. Quelle excellente règle pour nous, pour l'emploi des modestes qualités, talents, dons que la Providence nous a départis. L'un possède de la mémoire, un autre une vive intelligence, un troisième le don de la parole. Chacun, d'après l'exemple du Sauveur, doit consacrer ses facultés au bien et au devoir,

spécialement au devoir le plus saint de tous, qui est l'édification et l'avantage spirituel du prochain. Hélas ! à l'opposé de notre divin modèle, comme nous gaspillons et comme nous dissipons avec légéreté ces quelques dons que Dieu nous a accordés pour notre bien et le bien des autres !

Notre Sauveur, encore, eut toujours soin d'opérer ses prodiges merveilleux sans violer les prescriptions de la loi. Il ne se regardait pas comme exempté de ses préceptes, malgré qu'il fût placé bien au-dessus. Il envoya les lépreux aux prêtres, pour se faire examiner et déclarer guéris par eux, bien que son pouvoir lui permît de s'affranchir de cette loi. Il aurait pu chasser les démons selon son bon plaisir ; mais il voulut nous donner l'exemple du jeûne et de la prière en s'y soumettant pour ces circonstances. De même, à la résurrection de Lazare, il voulut subordonner sa puissance à la prière, afin de nous en donner le goût et l'amour. Il nous apprend ainsi à nous soumettre toujours à la loi, si grands et supérieurs aux autres que nous puissions nous trouver, par notre situation ou nos capacités.

Avec quelle humilité, quelle modestie, notre Sauveur opéra-t-il ses splendides miracles ! Il recommandait à ceux qu'il guérissait de ne le dire à personne ; il ordonnait à ses Apôtres de ne point parler de sa Transfiguration, jusqu'à ce qu'il fût

ressuscité d'entre les morts. Il attribuait ses prodiges à son Père, afin de détourner la gloire qui en rejaillissait sur sa personne. Voilà, certes, d'importantes leçons pratiques à recueillir de ces actes du Sauveur, qui sont au-dessus de toute imitation.

Deuxième Point

Voyons ces autres actions de Jésus, qui, sans être miraculeuses, tiennent cependant du miracle. Tel, son jeûne de quarante jours ; telles, sa ferveur dans la prière, la profondeur de son humilité, de sa patience, et de ses autres vertus. Ce sont là des actions que nous devons imiter, et qu'il ne nous suffit pas, comme pour les autres, de considérer seulement dans leurs motifs et dans leurs circonstances. Il était juste que Dieu nous donnât pour les devoirs qui viennent d'être indiqués, un modèle qui dépasse notre pouvoir. La religion aurait été bien pauvre, dont le maître aurait pu être égalé par les disciples ! Nous pouvons nous appliquer, toute notre vie et sans interruption à reproduire notre divin modèle : à chaque étape de notre perfection, nous nous trouverons toujours aussi éloignés du but qu'au commencement. Une âme généreuse est ainsi sans cesse excitée à

monter plus haut, et à s'approcher le plus près possible du divin Maître.

Si nous examinons en particulier chacune de ces vertus, nous verrons comment, en les pratiquant, Jésus-Christ s'est fait le parfait modèle de notre conduite. Nous ne pouvons, sans doute, jeûner quarante jours sans prendre de nourriture ; mais le jeûne du Sauveur nous montre que les nôtres doivent être persévérants, qu'ils doivent être joints à l'éloignement du monde, qu'ils sont, non un préservatif assuré, mais une sauvegarde puissante contre la tentation.

Nous ne pouvons être en prière, des nuits entières, sans relâche ; mais nous pouvons apprendre, de l'exemple de Jésus, la valeur et l'importance de la prière, et nous pouvons conclure combien elle doit être fervente, prolongée, et faite dans le silence et la solitude.

Nous en pouvons dire autant de la patience inimitable, de l'humilité de notre divin Rédempteur. Il n'aurait pu que difficilement pratiquer l'humilité, s'il n'avait revêtu notre humanité ; nous qui avons cette humanité, non par choix, mais par nature, nous pouvons certainement essayer de reproduire quelque parcelle de cette belle vertu.

Affections et Résolutions

Remercions notre bon Sauveur d'avoir voulu faire servir à notre bien ses vertus les plus sublimes, et ses perfections les plus hautes. Disons-lui du fond du cœur : « Mon doux Jésus, avec quel amour vous m'avez toujours eu présent à vos pensées ! Même quand vous vous montriez élevé bien au-dessus de notre humanité et de nos faibles forces, vous n'oubliiez pas un instant vos pauvres créatures ; même alors, vous m'instruisiez et vous m'encouragiez.

Que vos leçons ne soient pas perdues pour moi. Je veux vous étudier, afin, par vous, de parvenir à la perfection. Soit que vous vous asseyiez à la table du Publicain, soit que vous vous teniez devant le tombeau de Lazare, vous êtes également mon modèle. Soit que vous caressiez les petits enfants qui venaient à vous, soit que vous vous transfiguriez devant vos Apôtres, vous me donnez toujours d'utiles et importantes leçons.

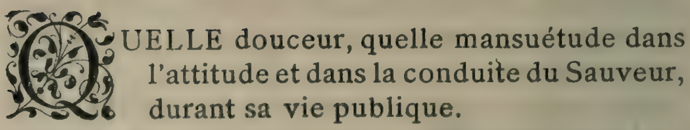
Ma vie ne devrait être qu'un essai perpétuel à vous imiter. Qu'elle soit ainsi. Enseignez-moi l'idéal de la perfection en m'apprenant à y atteindre, et, en même temps, pénétrez-moi du sentiment profond de mon indignité. »



TRENTE-TROISIÈME MÉDITATION

Douceur de Jésus

Premier Point



QUELLE douceur, quelle mansuétude dans l'attitude et dans la conduite du Sauveur, durant sa vie publique.

Bien qu'il opérât des merveilles que personne n'avait jamais accomplies, il n'éveillait cependant chez les spectateurs aucune pensée de crainte ni de terreur, mais, au contraire, des sentiments d'amour. Les Apôtres, semble-t-il, vécurent avec lui dans les termes d'une affectueuse familiarité, unie

évidemment au respect et à la profonde vénération dus à son caractère sacré. Les malades et les infirmes connaissaient bien sa bonté, et ils ne craignaient jamais de l'approcher. Quand les aveugles de Jéricho criaient vers lui, sur la route, et que la foule les repoussait, craignant que leur clameur parût irrespectueuse, Jésus s'approcha d'eux, et, à leur demande, leur rendit la vue. De même pour les petits enfants qui l'entouraient : ses disciples, qui s'imaginaient que sa dignité ne pouvait s'abaisser jusqu'à faire attention à ces enfants, les réprimandaient, et les écartaient ; mais Jésus, au contraire, les appelait, les attirait près de lui, leur imposait les mains sur la tête et les bénissait.

Les pécheurs et les publicains le trouvaient toujours affable, bon, aimable pour eux. Il acceptait les invitations et s'asseyait à la table de ceux qui, plus grands pécheurs, peut-être que ces publicains, ne voulaient pas se mêler à eux. Il leur témoignait sa miséricorde de la façon la plus encourageante.

Bien plus, envers ses ennemis eux-mêmes il ne se départit jamais de sa douceur et de son affabilité, sauf quand les circonstances l'exigeaient. Quand il fallait dénoncer publiquement l'hypocrisie des Pharisiens, quand il fallait déjouer les ruses des scribes et des prêtres, il le faisait avec une éloquence indignée. Mais partout ailleurs, il agissait

avec sa douceur accoutumée. Quand les Pharisiens même cherchaient à le surprendre dans ses paroles, comme dans l'affaire du tribut dû à César, il écartait la difficulté avec prudence et simplicité, plutôt qu'avec la colère qui aurait été ici justifiée. Quand la femme adultère fut amenée devant lui, il aurait pu renvoyer les accusateurs avec indignation, sachant la perfidie de leurs motifs ; mais, sans s'irriter, il se comporte avec son calme habituel, et réduit mieux à néant par là leur malice et leurs embûches.

Ainsi, dans toutes les circonstances, dans tous ses actes, nous voyons avec quel droit Jésus pouvait dire : « Ecoutez mon enseignement, car je suis doux [1]. » En vérité, la douceur est bien la vertu toute particulière du Fils de l'Homme. Aussi est-ce la première qualité qu'exige de nous la charité chrétienne dans nos relations avec le prochain.

Deuxième Point

Ces traits de douceur sont éclipsés, toutefois, par ceux que Jésus manifesta dans les épreuves et les persécutions qu'il eut à subir.

1 *Discite a me, quia mitis sum.* S. Matth., XI, 29.

Il ne fit jamais que le bien. Il guérit les malades, chassa les démons et même rendit la vie à des morts. Il ne fut payé que par les injures et l'ingratitude. Il n'en montra que plus de douceur et de bonté.

Les Juifs prirent des pierres pour le lapider, quand il affirma sa consubstantialité avec son Père ; il se contenta de se cacher et d'entrer dans le Temple. Il aurait pu, d'un mot, comme Elie, faire tomber le feu du ciel, et anéantir ces rebelles ; il préféra une voie plus douce.

De même, remarquons son reproche plein de douceur, dans une autre occasion : « J'ai fait beaucoup de bonnes œuvres parmi vous ; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous [1] ? » Egalement, quand ils le traitèrent de Samaritain, de possédé, et qu'ils l'accusèrent de chasser les démons au nom de Belzébuth. Dans toutes ces circonstances, il ne donna jamais le moindre signe de colère ou d'indignation, mais il répondit toujours avec indulgence et douceur. Il allait même jusqu'à dire à ces impies que le blasphème contre sa personne pourrait être pardonné.

Une autre fois, la foule le conduisit sur le bord d'un précipice, près duquel leur ville était bâtie, afin de l'y jeter. Au lieu de faire éclater contre eux

1 S. Jean, x, 32.

sa puissance, et de les réduire en poussière, il passa simplement au milieu d'eux invisible, et échappa à leur criminelle tentative.

En un mot, jamais nous ne le voyons dur, implacable ; jamais il ne nous apparaît que doux et affable.

Et si nous en arrivons à sa Passion, que trouvons-nous, sinon le plus magnifique exemple de cette vertu, au milieu de tortures sans égales? Depuis son entrée à Jérusalem sur un âne, jusqu'à sa mort sur la croix, ce n'est qu'une pratique ininterrompue de cette vertu. Il va au-devant de Judas, et il en reçoit le baiser ; il guérit l'oreille de Malchus ; il demeure calme et plein d'indulgence devant les prêtres indignes qui l'insultent ; il ne reproche son ingrat reniement à Pierre que par un regard de douceur ; il garde le silence devant Pilate et devant Hérode ; il n'a pas une plainte sous tous les outrages de cette journée ; il trouve des paroles d'encouragement pour les saintes femmes qui le suivent ; sur la croix elle-même, quelle attention délicate envers sa tendre mère et son disciple bien-aimé ; il pardonne au bon larron. Ne sont-ce point là des traits merveilleux d'une douceur surhumaine et digne de Jésus ?

Quel modèle ! quelles leçons !

Affections et Résolutions

« Ah ! mon bon Sauveur, vous pouvez bien, en vérité, me dire d'apprendre de vous cette vertu. J'en ai un grand besoin. Je suis hautain, impatient ; j'ai peine à pardonner ; et, pourtant, je ne suis qu'un pécheur, qui mérite les mauvais traitements du monde. Si tous les hommes s'unissaient contre moi pour me faire souffrir, je ne serais traité que selon mes mérites.

Et vous, ô Jésus, vous saint et pur au-dessus des anges, qui n'avez semé que le bien, vous vous soumettez aux plus cruels tourments ; vous les endurez avec une douceur invincible, avec une sérénité d'âme imperturbable ! Honte à moi, qui suis si faible et si orgueilleux ; à moi, dont la conduite est si différente de la vôtre !

Au pied de votre croix, je proteste que je suis prêt à commencer à vous imiter. J'apprendrai de vous cette vertu, que vous avez tant aimée. Je la pratiquerai au milieu de tous les ennuis, de toutes les difficultés, de toutes les injustices du monde. J'accepterai les souffrances comme venant de votre main, pour me fournir l'occasion de vous ressembler davantage.

Je serai doux, parce que vous l'avez été et que vous aimez les doux. Je veux vous ressembler en tout, et mériter ainsi votre amour. »



TRENTE-QUATRIÈME MÉDITATION

Humilité de Jésus

Premier Point

L'HUMILITÉ est une des vertus que Jésus-Christ a particulièrement voulu nous enseigner par son exemple, comme il l'a déclaré lui-même : « Ecoutez mon enseignement, parce que je suis doux et humble de cœur [1]. »

Il nous importe donc beaucoup d'étudier les exemples qu'il nous a donnés de cette vertu.

1 S. Jean., x, 32.

Pour les autres vertus, la disproportion infinie qui existe entre lui et nous, est une source de difficulté dans notre imitation; pour celle-ci, ce nous est un avantage. Nous ne pourrons jamais nous élever, même par l'imagination, à la charité, à la ferveur, à la résignation, à la sainteté du Fils de Dieu; la pureté et les perfections de son âme sont tellement au-dessus de nos aspirations, que nous ne pouvons jamais espérer les approcher, même de loin.

Mais pour la vertu d'humilité, il semble que nous pouvons raisonner ainsi : « Si Jésus, si pur et si parfait, a pu être humble, combien cela doit m'être facile à moi qui suis si indigne et si misérable. L'humilité n'est-elle pas une qualité naturelle, plutôt qu'une vertu, pour un pécheur et un indigent. Pour pratiquer l'humilité, Jésus a dû détourner les yeux de ses vertus et de ses perfections sublimes; tandis que moi je n'ai qu'à ouvrir mes yeux pour apercevoir mille sujets de confusion, de mépris de moi-même, si bien que l'orgueil me devrait paraître impossible... »

Nous voyons, en effet, que les hommes d'une condition inférieure, ou que nous jugeons tels, ont naturellement une attitude humble et respectueuse; cela ne leur coûte aucun effort. Ceux, au contraire, qui occupent de hautes situations, prennent difficilement cette attitude. Il devrait

évidemment en être de même dans la vie spirituelle. Si Jésus, notre Seigneur et notre Dieu, nous donne, dans toute sa vie, de si beaux exemples d'humilité, il ne devrait pas nous coûter beaucoup, à nous ses serviteurs, d'imiter et de pratiquer cette vertu.

On peut dire que l'humilité est la vertu dominante de la vie du Sauveur, non seulement dans ses actions particulières, mais dans toute sa conduite; elle pénètre toute son existence depuis le sein de la bienheureuse vierge Marie jusqu'à la croix du Calvaire. Quel acte de sublime et de parfaite humilité, que de revêtir notre nature humaine! Saint Paul dit : « Il s'est anéanti, et a pris la forme d'un esclave [1]. » Il s'est anéanti, il s'est dépouillé de toute sa gloire et s'est fait esclave. Certes, après un tel abaissement, l'humilité pouvait difficilement aller plus loin; il n'y avait pas d'abîme plus profond où descendre. Toutes les autres circonstances, la condition pauvre de sa mère et de son père adoptif, le lieu de sa naissance, les compagnons de son enfance, l'indigence de son état, le mépris du monde, toutes ces choses et beaucoup d'autres ne sont que des degrés de plus dans son abaissement; mais qu'est-ce que cela en comparaison de cet étonnant, de ce merveilleux mystère : Le Verbe s'est fait chair [2]! Le Fils

1 *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Philipp., II, 7.
2 S. Jean, I, 14.

consubstantiel au Père s'est fait homme! Le Créateur tout-puissant de l'univers a pris la nature et la condition d'une créature! L'Infiniment Parfait s'est chargé des imperfections et des misères de l'homme!

Deuxième Point

Bien que cela pût paraître le dernier degré de l'abaissement volontaire, pareil abaissement est cependant rendu encore plus bas par le but que le Sauveur se proposait. Car il s'est humilié dans la nature humaine, afin de pouvoir, par là, s'humilier « jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix [1]. »

Si l'humilité, qui nous a donné un Homme-Dieu, nous semble un excès du divin amour, que penserons-nous de l'humilité qui porte cet Homme-Dieu à mourir, et à mourir d'une mort aussi infamante? Si les sages du monde avaient pu d'eux-mêmes découvrir que l'humilité est une vertu, du moins ils lui auraient fixé des limites ; et quelles que soient les limites qu'ils eussent déterminées, si ridicules qu'elles aient pu paraître, ils auraient certainement exclu la possibilité d'un

1 *Usque ad mortem, mortem autem crucis.* S. Paul, Philipp., II, 8.

pareil excès d'abaissement. Ils n'auraient jamais supposé, par exemple, qu'un roi pût, pour pratiquer cette vertu, se revêtir du costume d'un esclave, travailler à sa place et mourir pour lui. Et s'ils avaient été jusque-là, il leur aurait paru une impiété que d'imaginer le Dieu tout-puissant se soumettant à une telle humiliation.

Et pourtant c'est ce qu'a fait Jésus, dans son divin abaissement. Il s'est fait l'un de nous, et il est mort pour nous. Et de quelle mort! Une mort ignominieuse, accompagnée des plus cruelles tortures; une mort d'esclave et de criminel, réservée aux plus vils des hommes ; une mort infligée par ses propres concitoyens, au milieu de malfaiteurs insignes, sous les huées et les malédictions d'une populace impie et sans entrailles! Voilà tout ce à quoi il s'est soumis! Et après cela, il n'a eu pour récompense que l'ingratitude.

L'humilité de Jésus peut bien être rangée parmi ses actions les plus merveilleuses et les plus étonnantes ; elle les égale toutes en grandeur ; et l'on peut dire qu'elle brille parmi les plus belles de ses vertus.

Affections et Résolutions

« Avec un tel exemple sous les yeux, est-il possible, ô mon bon Jésus, que je trouve difficile la pratique de l'humilité ? Puis-je encore me plaindre, me juger trop peu estimé par les autres, quand je contemple l'abîme d'humiliation dans lequel vous vous êtes plongé par amour pour moi ?

Non ; je veux désormais mettre ma gloire dans l'humiliation et dans le mépris de la part des hommes ; c'est par là que je pourrai le mieux vous ressembler. Faites que je me réjouisse au milieu des dédains des autres, par la pensée que je vous ressemble, à vous que j'aime.

Surtout enseignez-moi à aimer et à rechercher l'humilité, quand elle est utile à votre sainte cause et au salut du prochain. Car alors, le motif étant le même que celui qui vous porta à descendre jusqu'à nous, à vous revêtir de notre chair, et à monter sur la croix, je vous ressemblerai davantage, et mériterai mieux votre amour compatissant.

Mais je n'ai pas besoin de sortir de moi-même pour pratiquer cette vertu. Je veux toujours l'aimer et la pratiquer au fond de mon cœur. Faites, ô mon Dieu, que je sache me mépriser et reconnaître

mon néant. Et puisque vous, mon aimable Sauveur, si saint, si parfait, vous avez pu trouver le moyen de pratiquer une telle humilité, moi qui suis un pauvre pécheur, j'en pourrais trouver mille.

Soyez à jamais béni, loué et glorifié pendant toute l'éternité, pour vous être ainsi humilié afin de me servir d'exemple, de modèle et de maître ! »





TRENTE-CINQUIÈME MÉDITATION

Humilité de Jésus

(Suite)

Premier Point

Si, comme nous l'avons vu, le commencement et la fin de la vie du Sauveur, sa naissance et sa mort furent des actes de l'humilité la plus profonde et la plus entière qui sé puisse imaginer, l'intervalle qui s'écoule entre ces deux moments, et qui remplit sa vie cachée et sa vie publique, est aussi une suite ininterrompue d'actes d'humilité. Il ne cessa de donner en lui

l'exemple de cette vertu précieuse, que ses disciples devaient imiter. « Ecoutez mon enseignement, parce que je suis doux et humble de cœur [1]. »

Dès le début de sa vie cachée, nous le voyons rechercher et préférer la pauvreté, l'obscurité, le dédain des hommes. Il vit à Nazareth avec sa mère et son père adoptif, dans une humble maison; il s'adonne à des travaux vulgaires ; aux yeux de ses contemporains, et même de ses parents (car nous lisons que ses proches mêmes ne croyaient pas en lui), il passe pour l'un d'entre eux, plus vertueux, peut-être, plus saint, mais enfin pour un homme de leur condition. Et pourtant, s'il l'avait voulu, il aurait pu être dans une demeure splendide, richement servi, et entouré de splendeurs. Mais l'humilité était sa vertu de choix, et c'est tout l'opposé de ces choses qu'il recherche.

Quand il quitte l'atelier de Nazareth pour commencer sa vie publique, il conserve toujours la même pauvreté, la même humilité. « Les renards ont leur tanière, disait-il, et les oiseaux du ciel leur nid; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête [2]. » Il va d'un endroit à l'autre, à pied, comme un pauvre pélerin. Pour manger l'agneau pascal

1 *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde.* S. Jean., x, 32.
2 S. Matth., VIII, 20.

avec ses disciples, il recourt à la générosité d'un étranger. Il n'a rien pour payer le tribut, mais il envoie Pierre prendre un poisson, dans la bouche duquel il trouvera ce qu'il faut. Il vit avec ses Apôtres, modeste comme l'un d'entre eux. La petite communauté a une bourse commune, confiée à Judas, qui est entretenue par la générosité des croyants. Un poisson, un peu de pain, ou un rayon de miel, c'est pour eux un festin recherché ; souvent, comme dans le désert, ils n'ont aucune provision. Les disciples parlent à Jésus, avec respect sans doute, mais avec une familiarité qui témoigne de l'attitude humble et modeste de Jésus envers eux. Après ses Apôtres, sa compagnie favorite, au grand scandale des Pharisiens, était celle des publicains et des pécheurs. C'est chez Zachée, le publicain, qu'il descend. Il s'assied à la table du publicain Matthieu, au milieu de pécheurs et d'autres publicains. Il fait plus attention aux larmes de Madeleine qu'aux apprêts du riche Pharisien. En un mot tout ce que nous connaissons de la vie intime et quotidienne de Jésus nous le montre préférant ce qui est pauvre, humble, modeste, méprisé aux yeux des hommes, à ce qui est réputé honorable, noble, et glorieux. Quelle admirable vertu est l'humilité, ainsi aimée de Jésus !

Deuxième Point

Et combien plus frappante encore est son humilité dans sa vie publique. Son premier miracle en est un exemple. Il l'accomplit, pour ainsi dire, en secret, de telle sorte que le maître de la maison n'en soupçonne rien. Souvent il défend à ceux qu'il guérit d'en parler à personne ; il n'opère la guérison d'un grand nombre qu'après les avoir éloignés — tels ces lépreux qu'il envoie aux prêtres, et cet aveugle à la piscine de Siloë, — comme pour diminuer par ces intermédiaires la gloire de ses œuvres. Nous savons qu'en redescendant, après sa glorieuse Transfiguration, il dit aux trois témoins privilégiés : « N'en parlez à personne, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts [1]. » Il châtie les démons qu'il chasse pour avoir publié son nom et sa gloire. Son humilité lutte avec sa toute puissance pour la voiler, et quand il déploie son pouvoir, il s'applique à le dissimuler à la vue du monde. Quand les foules, enthousiasmées de ses prodiges et de la sagesse de son éloquence, le suivent avec admiration, il se dérobe à leur vue. Quand elles veulent l'élire roi,

1 S. Matth., xvi, 9.

il s'échappe d'entre leurs mains, comme le jour où elles voulaient le jeter dans un précipice. D'autres fois, pour les éviter, il s'embarque sur la mer ou s'enfonce dans le désert.

Dans ses enseignements, également, quelle humilité! Comme il repousse les titres auxquels il aurait droit. Il ne veut pas qu'on l'appelle « bon Maître », disant que ce nom ne convient qu'à son Père. Toujours il répète que ce qu'il enseigne, que ses sublimes doctrines ne sont pas de lui, mais de son Père, bien qu'il ait le droit rigoureux de les revendiquer pour lui, puisque tout ce qui est à son Père lui appartient. Partout, il ne cherche qu'à éviter les louanges, et à rapporter toute gloire au Père céleste qui l'a envoyé dans le monde.

Quel exemple d'humilité, quand il lave les pieds de ses disciples ; quand il s'agenouille à leurs pieds et les sert comme un serviteur ! Quelle humilité dans son baptême ! Quelle humilité dans sa Passion, supportant sans murmure et sans plainte les insultes et les railleries ! Quelle humilité dans sa prière pour ses bourreaux, dans sa conduite envers les deux larrons ! Quel excès inouï d'humilité, quand il reçoit le baiser de Judas !

En un mot, si la mort de Jésus fut, en elle-même, l'acte d'humilité le plus sublime, chacune des paroles et chacun des actes qui l'accompagnèrent respirent cette même vertu.

Affections et Résolutions

« O bon Jésus, si quelque vertu doit m'être plus chère que les autres, c'est bien l'humilité ! Non seulement, parce qu'elle fut votre vertu préférée, mais aussi parce qu'elle est pour moi la plus imitable.

Je ne suis qu'un pauvre pécheur, un publicain. Comment oserais-je jamais vous approcher et converser avec vous, si vous n'aviez vous-même préféré la compagnie des pécheurs et des publicains ? Si je ne vous voyais assis qu'aux tables des riches et des grands, comme ceux qui ne pardonnaient pas à Madeleine d'avoir interrompu leur festin, comment pourrais-je espérer trouver place à vos pieds, en les arrosant de mes larmes, comme je voudrais faire chaque jour ? Si vos miracles n'avaient été tous accomplis que devant les foules, comment pourrais-je espérer que vous consentiez à descendre dans mon pauvre cœur, malade et comme mort, et que vous seul pouvez guérir ?

Non, si misérable, si pauvre, si méprisable que je sois, je puis vous aimer de l'amour d'un frère. Je puis être dans votre intimité, comme vos Apôtres. Je puis, sans crainte et sans gêne, m'asseoir à votre céleste banquet, me rappelant que les

pécheurs repentants furent toujours les bienvenus près de vous, durant votre vie.

Bénie soit donc votre humilité ! Qu'elle soit glorifiée éternellement dans le ciel par nous, qui avons été rachetés grâce à elle. »





TRENTE-SIXIÈME MÉDITATION

PATIENCE DE JÉSUS

Premier Point

LA patience a toujours formé un des traits caractéristiques du Sauveur. C'est la vertu que lui attribuaient très clairement les anciennnes prophéties.

David, annonçant la venue du Messie son descendant, consacre un psaume entier à la description de ses souffrances, supportées avec une confiance inébranlable en son Père céleste, et une entière soumission à sa sainte volonté.

Jérémie est la figure anticipée du Sauveur. Il est persécuté par ses concitoyens, par ceux à qui il avait consacré ses forces pour leur bien temporel et éternel. Il décrit à maintes reprises la patience résignée avec laquelle il souffrait, n'ayant recours qu'à Dieu seul.

Le prophète Isaïe parle en termes encore plus transparents de la patience de Jésus au milieu de ses tortures : « Il s'est offert parce qu'il l'a bien voulu, et il n'a pas ouvert la bouche.... Comme une brebis conduite à la boucherie, comme un agneau devant celui qui le tond, il est resté muet, et il n'a pas ouvert la bouche [1]. »

Nous n'avons pas de difficulté à trouver comment, dans sa vie et dans sa mort, Jésus a bien correspondu, à la lettre, à ces descriptions. Il ne voulut pas qu'il fût porté atteinte au caractère sacré de sa personne pendant le cours de sa vie ; il s'échappa même miraculeusement des mains de ceux qui voulaient le maltraiter. Il réservait toutes ces ignominies et toutes ces souffrances pour l'heure où il pourrait en vérité prendre le titre de « l'Homme des douleurs, » *Virum dolorum* [2].

Néanmoins, avant ce moment, il eut deux sortes de souffrances qui lui permirent de pratiquer cette

1 Isaïe, LIII, 7.
2 Ibid., LIII, 3.

vertu de patience. La première résultait des conditions mêmes de sa vie, de sa pauvreté, de ses privations, de la faim, de la soif, de la fatigue et de beaucoup d'autres gênes. Jésus supporta tout cela sans un murmure ni une plainte, sans même une seule révolte intérieure ; au contraire, il l'endura avec gaîté de cœur. Pour nous, hélas ! combien vite notre courage s'abat au moindre revers, au moindre trouble qui se glisse dans nos plaisirs ou notre bien-être !

La seconde sorte de souffrances qui s'abattait sur le Sauveur, pendant sa vie, lui venait de la malice de ses ennemis. Leurs embûches ne lui laissaient aucun répit ; ils troublaient ses enseignements de leurs questions captieuses et perfides ; ils le calomniaient et noircissaient sa réputation ; ils cherchaient à ôter tout crédit à ses miracles par leurs railleries et leurs sarcasmes. En présence de toutes ces contradictions, il ne trahit jamais la plus légère impatience ; il se contenta d'écarter doucement les obstacles qu'ils semaient sur son chemin. Ce qui ajoute encore à la valeur de cette patience, c'est que toutes ces souffrances étaient souverainement injustes et imméritées ; tandis que ce que nous endurons n'est rien, comparé à ce que nous avons mérité. De plus, Jésus aurait pu tout terminer, d'un mot, et se libérer de tout ennui ; tandis qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éloigner les épreuves

qui nous arrivent. Et pourtant, il a tout supporté, volontairement et sans se plaindre ; tandis que nous gémissons, que nous nous lamentons à la moindre affliction, et que nous murmurons, comme s'il était inouï que, le juste ayant lui-même souffert, des pécheurs tels que nous souffrent aussi. Ah ! qu'il était utile que Jésus souffrît, afin de nous apprendre la patience.

—

Deuxième Point

Mais, c'est dans sa Passion que le Sauveur donna toute sa perfection à sa patience. Nous n'avons pas besoin, pour nous en convaincre, de le suivre dans toutes les diverses étapes de ses tourments ; il suffit de considérer en particulier cette vertu mise en pratique par Jésus.

Les païens avaient trouvé un principe pour se fortifier, contre la douleur physique ou morale. Ils se drapaient dans leur orgueil, comme dans une armure invulnérable, que les traits de l'adversité ou de leurs ennemis ne pouvaient percer. Ils planaient au-dessus des calamités qui les atteignaient ou des personnes qui les persécutaient ; ils affectaient le dédain et le mépris, et comme le sauvage Indien aux mains de ses bourreaux,

ils trouvaient un baume à leurs souffrances dans l'audace hautaine de leur attitude, ou dans l'admiration qu'ils excitaient. Ils appelaient cela avoir de la force d'âme, comme si c'était leur force qui résistait ; et ils supportaient avec courage les maux qui les opprimaient. Mais quelle différence entre ce sentiment et la patience ! Il y a entre eux la même distance qu'entre l'orgueil et l'humilité, car ce sont les sources de l'un et de l'autre sentiment.

La patience de Jésus n'était pas faite de résistance, mais de support ; son éloquence, c'était le silence ; sa victoire, le sacrifice. Et c'est là la grande merveille de la religion, fondée sur son exemple. Il ne chercha que les choses les plus méprisées et les plus viles, pour en faire des titres de gloire. Dans l'Ancien Testament, nous voyons que Dieu aimait à choisir, pour ses grands desseins, des instruments faibles et insignifiants. Il se servit d'un caillou pour renverser Goliath, et de mouches pour ébranler le royaume de Pharaon ; pour prophètes et pour rois, il se choisit des bergers.

Mais c'était au Nouveau Testament qu'il était réservé de mettre en honneur les choses regardées comme les plus basses ; de faire un mérite du support des injures ; de déclarer une perfection, les plaies, la lèpre et les douleurs patiemment supportées. La patience, ainsi comprise, est presque inconnue dans l'Ancien Testament. Et, en

effet, comment aurait-on pu comprendre l'excellence, la beauté, la sublimité d'une telle vertu, avant que l'exemple d'un Dieu fait homme l'eût appris et montré à la terre? Qui, sans cela, aurait pu convaincre les hommes de la valeur de la patience? Il fallait que Jésus nous ouvrît le chemin, qu'il fût notre guide et notre porte-drapeau dans cette marche vers la perfection à travers l'ignominie, vers un trône à travers la boue! Avec quelle perfection, patient du berceau à la croix, il a rempli sa mission!

Affections et Résolutions

« O Jésus, modèle de toute perfection, que votre exemple soit toujours devant mes yeux dans mes tribulations et mes afflictions de corps et d'âme! C'est grâce à votre exemple que vos martyrs ont pu endurer sans se plaindre la mort et les plus cruelles tortures. Ils pensaient à vous, le grand Maître en l'art de souffrir; ils mêlaient leurs douleurs aux vôtres. Ils se rappelaient que vous aviez enduré tous vos tourments, innocent, par amour pour eux, et il leur semblait bien peu en retour de souffrir pour vous.

Faites que, dans les peines si légères que m'envoie votre main paternelle, je vous contemple

dans le jardin de l'agonie, sous les fouets de la flagellation ou sur la croix, et que je ressemble, dans l'affection de mon cœur, du plus près possible, au modèle que vous m'offrez.

Coupable comme je suis, je m'efforcerai d'atteindre à quelque degré de cette patience admirable que vous, Agneau sans tâche, vous avez montrée à travers tant de souffrances cruelles. »





TRENTE-SEPTIÈME MÉDITATION

Zèle de Jésus

Premier Point

Le zèle était une conséquence nécessaire de l'amour que le Sauveur nourrissait pour Dieu et pour les hommes, et qui l'a porté à procurer, au prix de tant de sacrifices, la gloire de ce Dieu et le salut de ces hommes. Ce furent là, en effet, les deux grands objets de son zèle.

Depuis le premier instant de sa naissance jusqu'à sa mort sur la croix, Jésus nous apparaît

observateur fidèle de la loi divine, premier principe de tout zèle. Il se soumet aux humiliations de la circoncision et de la présentation au Temple. Chaque année, il retourne offrir à Dieu ses hommages dans ce Temple, malgré sa pauvreté qui aurait pu l'exempter de cette observance légale. Comme la foule, il se présente au baptême, afin que toute justice s'accomplisse. Dans le cours de sa vie publique, il ne manque pas de se rendre à Jérusalem, aux temps marqués, pour se conformer aux prescriptions de la loi de Moïse.

A son entrée dans la maison de son Père, voyant le parvis envahi par des gens d'affaires et de commerce, son zèle éclate. Un moment, il semble oublier la douceur habituelle de son caractère. Il renverse les tables des changeurs de monnaie et les étalages des marchands, sans prendre garde à leurs murmures et à leur colère. Il s'arme d'un fouet et chasse ces profanateurs du Temple. Quel zèle pour le service de Dieu et pour le respect dû au saint lieu !

S'il déploie un zèle si ardent contre les profanateurs de son Temple matériel, que sera-ce donc à notre égard quand il vengera tous les sacrilèges, les abus, les blasphèmes, les mépris, dont est victime son humanité sacrée dans l'adorable sacrement de l'autel?

Voyons-le encore, ce Sauveur, confondant les Pharisiens qui faussent la loi sainte et rigoureuse de Dieu. Ils tremblent sous le fouet de ses apostrophes, plus aiguës qu'un glaive ! Ils frémissent et serrent les dents de rage ! Ils froncent les sourcils dans leur colère, sous le juste mépris dont les couvrent, devant le peuple, ses reproches véhéments. Ses paroles sont plus incisives qu'une arme à deux tranchants, et elles atteignent jusqu'au vif, par la honte et le remords, ces cœurs endurcis. Le zèle du Fils de Dieu ne connaissait ni bornes ni crainte, toutes les fcis que la loi de son Père céleste était outragée, fût-ce par les hommes les plus élevés, les plus nobles et les plus puissants. Il savait à l'avance quelles seraient les conséquences chez ces malheureux, de son zèle impitoyable, et comment, par là, il exciterait en eux une soif de vengeance criminelle. Mais, malgré tout, il se dressait, ainsi qu'il avait dit à son prophète, comme un « mur d'airain », comme un glaive de feu, entre la loi de Dieu et ses aveugles prévaricateurs.

Deuxième Point

Quelle bonté, aussi, dans le zèle du Sauveur pour le salut des hommes !

« Le Fils de l'Homme, dit-il, est venu pour chercher et pour sauver ceux qui sont perdus [1]. » Il ne s'asseoit pas et ne dit pas : Que ceux qui ont soif viennent à moi ; prêt à recevoir avec bonté ceux qui répondront à son appel. Il va réellement à la recherche de ceux qui ont besoin de son aide dans l'œuvre de leur salut. Il est comme le pasteur qui court, par monts et par vaux, après sa brebis égarée et qui ne s'arrête pas qu'il ne l'ait retrouvée. Il cherche ses Apôtres jusque sur leurs barques et au milieu de leurs filets ; il marche sur les eaux en furie vers eux, afin de se les attacher à son service. Il va trouver saint Matthieu à son bureau de comptable et il fait signe à Zachée perdu dans les branches d'un sycomore. Il cherche Marie-Madeleine malgré ses désordres et la trouve au banquet du Pharisien. Il fréquente les publicains et les pécheurs ; il paraît à leurs fêtes, dédaignant les railleries et le scandale affecté des scribes et des anciens, afin de pouvoir gagner quelqu'un de ces pécheurs. Jamais il ne recule devant les difficultés et les soucis, quand il s'agit de consoler les affligés, de secourir les malheureux. Quand le centurion envoie lui annoncer que son serviteur est malade : « J'irai et

1 *Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat.* S. Luc, XIX, 10.

je le guérirai », répond-il, et il se lève pour y aller. Quand Lazare est malade, ses sœurs ne craignent pas de demander au Sauveur d'entreprendre un voyage de plusieurs jours pour venir le guérir. Chacun sait qu'on peut faire appel à sa condescendance et à sa bonté ; personne ne craint de refus de sa part.

Quel bel exemple pour nous! Hésiterons-nous désormais à nous rendre à tout appel du devoir, pour secourir, soulager quelqu'un de nos frères? Nous contenterons-nous même de répondre aux appels qui nous sont faits, et, comme le Sauveur, n'irons-nous pas au-devant? Nous voyons, sans nous étonner, le chasseur poursuivre son gibier pendant des heures, des jours entiers, à travers des montagnes et des glaces ; il ne se plaint pas et est heureux s'il rapporte son butin ; hésiterons-nous à en faire autant pour une âme, tant que nous apercevrons la possibilité de l'aider dans son salut?

En essayant ainsi d'imiter cette charité ardente du Sauveur — car le zèle n'est que la flamme de la charité — nous nous appliquerons à entretenir en nous le foyer dont le cœur du Sauveur brûlait si ardemment, c'est-à-dire un zèle enflammé, toujours porté à travailler au salut, non seulement des individus, mais aussi de l'humanité tout entière. C'est ce zèle qui a fait descendre Jésus du Ciel, qui l'a conduit dans toutes ses œuvres et toutes ses souffrances jusqu'à la mort de la croix. Ce zèle

était en lui une soif brûlante, une passion inextinguible. Si nous avons ce même sentiment sacré, nous tendrons à ce but béni avec une ferveur incessante. Nous soupirerons après ce but dans nos prières ; comme les prophètes d'autrefois, nous supplierons, jour et nuit, le Seigneur d'épargner son peuple et d'avoir pitié des siens.

Affections et Résolutions

« Que serait-il advenu de moi, ô bon Sauveur, si vous n'aviez déployé votre zèle pour moi ? J'étais cette brebis égarée, perdue dans le désert ; souvent, hélas ! dans votre recherche après elle, vous vous êtes assis, fatigué de votre poursuite.

Puisque je dois tout à votre zèle, est-ce que je ne m'efforcerai pas en retour, de pratiquer cette vertu, et de dépenser pour le salut des autres le zèle dont vous avez usé pour moi ? Oui, ô Jésus ; envoyez-moi à la recherche de ces âmes, dont le salut vous est si cher. Mettez dans mon cœur ce désir de leur bien, cette activité pour assurer leur bonheur éternel, dont vous avez brûlé. Que l'Esprit Saint enflamme mon âme ; que ma langue soit de feu, quand je parlerai de vous. Je veux me dévouer à la recherche de quelques-unes de ces âmes qui sont égarées, et contribuer ainsi à l'honneur et à la gloire de votre saint Nom. »



TRENTE-HUITIÈME MÉDITATION

Conduite de Jésus envers les pécheurs

Premier Point

TOUTE la vie du Sauveur a été la mise en œuvre de cette parole : « Je suis venu chercher et sauver ce qui a été perdu de la maison d'Israël... Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, au repentir. »

Ce désir de la conversion des pécheurs, il le manifesta de deux manières : par sa conduite à leur égard, quand ils étaient encore plongés dans le péché, et par la façon dont il accorda le pardon à leur repentir.

Jamais il ne repoussa les avances des pécheurs ; jamais il ne s'éloigna d'eux à cause de leur indignité, ainsi que faisaient les Scribes et les Pharisiens, ces hypocrites qu'il reprit si sévèrement et si vivement. Ceux-ci poussaient leur orgueilleuse délicatesse et leur fausse vertu, au point de classer tous les autres au rang des pécheurs, et de les exclure avec mépris de leur compagnie. C'est ainsi qu'ils accusaient les publicains de toutes sortes de fautes, comme ce superbe Pharisien dans sa prière au Temple, et qu'ils leur défendaient de les approcher. De là, leur étonnement en voyant Jésus accepter les invitations des publicains et des pécheurs, comme si les uns et les autres se confondaient. C'est ainsi encore qu'au moment où l'aveugle-né guéri s'avisait de défendre Jésus, ils lui répondaient avec hauteur : « Tu es né dans le péché, et tu veux nous instruire [1] ! »

Quelle différence dans la conduite de Jésus ! Il distinguait avec certitude les pécheurs de ceux qui ne l'étaient pas, tandis que les autres ne pouvaient que concevoir des soupçons téméraires ; et pourtant, jamais il ne donna le nom de pécheur à personne. Hélas ! il savait trop bien que s'il s'éloignait de tous ceux qui méritaient cette appellation, il n'avait plus qu'à quitter ce monde de péché. Aussi, il laissait les pécheurs l'entourer en foule, et avec bonté et

1 *In peccatis natus es totus, et tu doces nos !* S. Jean, IX, 34.

douceur, il leur enseignait les vérités de la vie éternelle. Et non seulement il ne fuyait pas la société des publicains, mais ce qui est encore une preuve plus grande de sa condescendance envers les pécheurs, il acceptait les invitations de ces Pharisiens eux-mêmes, qu'il dénonçait publiquement comme des fourbes et des hypocrites.

Il y a surtout deux traits remarquables dans sa conduite envers des pécheurs, qui l'abordaient sans l'intention de se convertir. Le premier, c'est celui de la Samaritaine. C'était une femme, non seulement hérétique aux yeux des Juifs, mais de plus pécheresse et vivant dans le désordre. Or Jésus ne s'éloigne pas en la voyant venir au puits de Jacob, et il ne lui ordonne point de s'écarter comme indigne de l'approcher. Au contraire, il entre en conversation avec elle ; peu à peu il la convainc de ses erreurs, et la remplit de honte à la pensée de ses fautes.

Le second trait est celui de la femme adultère. On la lui a amenée, afin qu'il prononce une sentence contre elle. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger, mais pour sauver le monde. Avec une merveilleuse habileté, il se débarrasse des accusateurs hypocrites de cette femme, et il la renvoie avec un avertissement plein de bonté : « Allez, et ne péchez plus [1]. »

1 S. Jean, VIII, 11.

Telle était la conduite de Jésus envers les pécheurs connus publiquement comme tels. Bien loin de les fuir, de détester leur société, de les décourager par des regards de mépris ou des paroles sévères, il leur permettait de venir près de lui familièrement, et il n'avait pour eux que des procédés de bonté et de condescendance.

Deuxième Point

Quelle miséricorde de la part du Sauveur envers les pécheurs qui venaient lui demander le pardon de leurs fautes ! Nous en avons de nombreux exemples dans les cas de Zachée, de saint Pierre, de Marie-Madeleine, du bon larron. A chacun il offre un pardon immédiat, au seul aveu contrit de leurs péchés.

Mais, laissant ici ces exemples de bonté, arrêtons-nous surtout aux leçons que nous pouvons recueillir de cette conduite du Sauveur. Il avait énoncé comme une règle qu'au ciel il y aurait plus de joie au sujet d'un pécheur converti, qu'au sujet de quatre-vingt dix-neuf justes. Il avait symbolisé cette pensée par la belle comparaison du pasteur qui, ayant perdu une brebis, laisse là toutes les autres jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée, placée sur ses épaules et ramenée au bercail. Quelle belle leçon !

Nous avons affaire, hélas ! beaucoup plus avec les pécheurs qu'avec les justes. Au lieu d'un pécheur contre quatre-vingt dix-neuf justes, il est probable que les chiffres doivent être renversés : car le nombre des prévaricateurs est bien plus élevé que le nombre des hommes bons et vertueux. Que ce serait un sort malheureux pour des représentants de Dieu, s'ils ne trouvaient de consolations que dans le troupeau choisi ; si le champ du cœur humain, maudit depuis la chute originelle, ne produisait jamais de fleurs au sein des ronces et des épines ; si les pécheurs, indirectement, n'étaient une source de joie pour les bons serviteurs de Dieu. Gloire à Dieu qui sait tirer la lumière des ténèbres, le repentir de la faute, et qui nous donne les consolations et les joies des conversions ! Si longues et si pénibles que soient nos inquiétudes au sujet des égarés, ceux que, de loin en loin, nous retrouverons, nous dédommageront amplement de nos peines. Mais nous n'aurions que bien rarement l'occasion de ces retours, si la rigueur de nos manières, la froideur de notre abord les éloignait de nous. Combien, désireux de revenir à la vertu, s'arrêteront effrayés par la crainte de la confession, doublement difficile s'ils connaissent comme dur et rude celui à qui ils doivent la faire ! Combien qui ont surmonté les difficultés de ce premier pas et se sont avancés résolument dans leur

nouvelle voie, sont retombés désespérés, à cause des reproches sévères de celui qui aurait dû agir, comme un père bon et miséricordieux, au lieu d'être un juge impitoyable !

Imitons notre Sauveur, et par notre bonté attirons les hésitants et les endurcis au repentir et au pardon.

Affections et Résolutions

« Pourrais-je agir autrement avec votre exemple sous les yeux, ô bon Sauveur qui fûtes si pur et si saint ! En dépit de l'infinie distance qui vous séparait des pécheurs, vous fûtes toujours pour eux bon, affable, miséricordieux. Comment moi, qui suis un pécheur comme eux, n'imiterais-je pas facilement votre conduite envers ceux qui, après tout, sont mes frères dans le péché ! Je considérerai comme une glorieuse prérogative de trouver occasion de vous imiter dans la nature même de mes devoirs. Je serai heureux de contribuer à la joie du ciel au sujet du retour d'un pécheur ; une partie de cette joie rejaillira sur les efforts qui auront été dépensés pour la procurer.

En méditant votre bonté envers les pécheurs, je ne veux pas oublier les preuves si grandes que vous m'en avez données à moi-même. Que jamais

je ne cesse de vous en remercier et de vous en bénir! Si jamais j'ai le bonheur de vous ramener quelques âmes, je me rappellerai que je n'aurai fait que ce que vous-même avez fait si souvent pour moi! »





TRENTE-NEUVIÈME MÉDITATION

Soumission de Jésus a la Loi

Premier Point

Le Sauveur, par sa propre nature, était bien supérieur à toute loi. Le Fils de Dieu était le maître du sabbat et de toutes les autres prescriptions de l'Ancien Testament, il était plus encore, puisque le sabbat remontait plus haut que Moïse, et était une institution donnée à nos premiers parents. Comme Dieu, Jésus-Christ était le législateur du peuple Juif. C'était lui qui l'avait fait sortir de la terre

d'Egypte, qui lui avait donné ses commandements sur le mont Sinaï; il n'avait pas eu, certes. l'intention de se lier par ces préceptes; leur but n'était autre que de réfréner les mauvais penchants de la nature humaine et de fournir des moyens d'expiation. En outre, la Loi ancienne était toute figurative; elle ne devait avoir son complément qu'en sa personne sacrée; la réalité et la vérité ne pouvaient, en aucun sens, être soumises aux ombres et aux figures.

Eh bien ! cependant, Jésus se soumit avec une entière obéissance à la loi mosaïque, et il ne fit jamais état de ses prérogatives pour s'y soustraire.

Dès sa naissance, il se soumit au rite pénible de la circoncision; il se laissa présenter au Temple comme un nouveau-né, qu'il fallait racheter par une pauvre offrande. Dans son enfance, il se rendait à Jérusalem, aux fêtes marquées, et il est probable qu'il continua cette pratique jusqu'à sa trentième année. Nous savons qu'il n'y manqua pas durant son ministère public.

Quel exemple! Quelle leçon! Le Fils de Dieu se soumettant aux lois prescrites pour les pécheurs! Allant au Temple pour y offrir des sacrifices, lui la victime désignée pour toutes les iniquités du monde! Ne nous étonnons-nous pas qu'à son entrée dans le sanctuaire, le lieu sacré n'ait pas été, comme jadis, rempli de la majesté divine, de façon

à interrompre toutes les cérémonies? Qu'étaient pour lui, en effet, tous ces rites, sinon de vaines formalités?

Mais ce n'était pas sa personne, c'était nous qu'il envisageait, en se soumettant à ces lois. Il nous apprenait que, si saints que nous soyons, nous ne devons jamais nous soustraire aux règles divines. Nous n'avons pas de fautes sur la conscience? Ne nous dispensons pas pour cela de nous approcher du saint tribunal de la pénitence, mais soumettons-nous à l'humiliation de nous agenouiller aux pieds du représentant du Christ comme des pécheurs, que nous sommes d'ailleurs.

Nous nous flattons d'avoir soumis nos sens et de n'avoir plus besoin de mortification pour les dompter? Prenons garde de délaisser les jeûnes et les pénitences imposés par l'Eglise. Si Jésus, le saint et l'innocent, s'est soumis à la loi de crainte, à combien plus forte raison devons-nous nous soumettre à la loi d'amour!

Deuxième Point

Outre la fidélité à la loi mosaïque dans ses prescriptions publiques, tout Israëlite parfait était encore tenu à une foule d'observances minutieuses et compliquées concernant les purifications, les

modes de prier, l'habillement, et mille autres sujets d'une application de chaque jour, et presque de chaque heure. Toutes ces additions faisaient de la loi un fardeau que ni les Juifs de ce temps, ni leurs pères, comme le déclaraient les Apôtres dans leur concile, n'étaient capables de porter. Il n'y a pas de doute que Jésus se soumit à toutes ces choses ; car s'il lui fallait accomplir toute justice, en se soumettant même aux pratiques d'édification les plus difficiles, même à celles qui étaient de conseil plutôt que de précepte, comme le baptême de Jean-Baptiste, comment peut-on douter qu'il se soit conformé aux moindres détails des prescriptions formelles? Ignoré du monde pendant longtemps, quant à sa nature, il ne pouvait vouloir lui donner de scandale même dans les plus petites choses. Nous pouvons, sans crainte de nous tromper, affirmer que jamais, depuis sa promulgation, la loi ne fut mieux observée que par Jésus. Il n'en omit ni un article, ni un iota. Il en pratiqua et en enseigna toutes les ordonnances. Nous comprenons quelles difficultés elle offrait et quel fardeau elle était pour tout homme aux vues spirituelles ; Jésus, cependant, s'y soumit sans se plaindre.

Est-ce ainsi que nous agissons dans les détails de notre sainte religion? Ne nous insurgeons-nous pas parfois contre certains de ses articles, nous

plaignant de n'en point saisir le sens? Ne mettons-nous pas de la hâte, du laisser-aller dans nos pratiques, au risque de mal édifier le prochain? N'est-ce point avec négligence que nous faisons le signe de la croix au commencement de nos prières? Qu'il y a peu de respect, souvent, dans nos génuflexions, en passant devant le saint Sacrement! dans notre manière de prendre l'eau bénite, en entrant à l'église! Qu'il y a peu d'attention dans la récitation de nos prières avant et après les repas! Ce sont autant d'actions minimes en l'honneur de Dieu, prescrites par de pieux usages, sinon par des préceptes formels; et, toutefois, avec combien peu d'application nous nous en acquittons!

Ce n'est pas ainsi qu'agissait le Sauveur. Tout ce qu'il faisait, les grandes et les petites choses, il le faisait bien. Prenons modèle sur lui.

Affections et Résolutions

« O divin Jésus, notre modèle en toutes choses, qui avez été obéissant jusqu'à la mort de la croix, qui avez observé toutes les prescriptions de la loi, accordez-nous votre grâce pour marcher sur vos traces. Vous désirez éprouver notre fidélité dans les petites choses, comme dans les grandes, ainsi

que vous avez fait pour nos premiers parents. Apprenez-nous donc à ne rien mépriser de ce que votre loi nous commande, mais à l'accomplir avec soin par amour pour vous. Quand l'observance en est difficile ou ennuyeuse, faites que nous nous rappelions que cette loi vient de vous, et que votre joug est doux et votre fardeau léger. Fortifiez notre faiblesse; donnez-nous la constance et la persévérance ; enseignez-nous à aimer votre loi plus que l'or et les pierres précieuses. »





QUARANTIÈME MÉDITATION

FERVEUR DE JÉSUS

Premier Point

IL y a peu de faits, dans la vie de Notre Seigneur, plus remarquables que sa pratique constante de la prière. Nous savons que sa puissance était sans limite, qu'il pouvait accomplir tout ce qu'il voulait sur la nature, sur les éléments, sur les esprits de ténèbres. Il n'avait qu'à ouvrir la bouche, et des flots d'éloquence céleste s'en échappaient. S'il avait permis que la tentation l'éprouvât, il était certain

de n'y point succomber. De quelque vertu qu'il voulût donner l'exemple, il atteignait toujours la perfection la plus sublime.

Pourquoi donc priait-il? Quel bienfait, quelle force, quel encouragement pouvait-il attendre de la prière? La prière est définie : une élévation de l'âme vers Dieu. Est-ce que son âme n'était pas perpétuellement et intimement unie à Dieu? Ses pensées ne planaient-elles pas toujours dans les hautes régions de la contemplation? Ses affections n'étaient-elles pas sans cesse portées vers son Père céleste, avec lequel il ne formait qu'un seul et même Dieu ? Sa vie, par conséquent, n'était-elle pas en elle-même, une prière, qui n'avait pas besoin de démonstrations spéciales et extérieures?

Oui, tout cela est vrai. Il nous faut donc conclure qu'en priant il n'avait en vue que notre instruction et notre bien. En effet, devons-nous nous dire, si Jésus, qui pouvait tout par lui-même, voulut néanmoins s'adonner à la prière, à combien plus forte raison devons-nous prier, nous qui sommes si faibles, si fragiles, si dénués de tout !

Nous voyons qu'il sanctifia tous les actes importants de son ministère public par la prière. C'est par une retraite de quarante jours, passés dans la solitude et les conversations intimes avec Dieu, qu'il inaugura sa mission évangélique. Quand il choisit ses Apôtres, bien qu'il connût à fond leur

âme, il passa toute une nuit en prière pour se préparer à ce choix. « Il se retira sur une montagne, et passa la nuit en prière [1]. » Avant d'instituer la sainte Eucharistie, il pria, rendant grâces à son Père, et adressa sa belle invocation pour ses Apôtres [2]. Enfin sa passion ne commença qu'après sa prière au Jardin des Oliviers, la plus fervente et la plus solennelle de ses prières.

Dans d'autres circonstances moins importantes, comme dans la résurrection de Lazare, il voulait moins manifester sa puissance, qu'avoir occasion d'obtenir de son Père ce qu'il demandait.

Quel modèle et quelle leçon pour nous ! Pourrions-nous, après un tel exemple, omettre de sanctifier toutes nos actions importantes par la prière? Ne les ferons-nous pas précéder de cette préparation nécessaire ? Ce sera assurer à nos œuvres la protection et les bénédictions de Dieu.

Deuxième Point

Le Sauveur qui nous enseigna quand nous devons prier, nous avertit aussi de la manière dont nous devons prier.

1 S. Luc, VI, 12.
2 S. Jean, XVII

Une seule demande, qu'il aurait faite en peu de mots, aurait suffi pour lui obtenir aussitôt ce qu'il désirait. Et pourtant, il restait toute une nuit en prière. Quel exemple de persévérance ! Hélas ! Une demi-heure consacrée à la prière nous semble longue, et, peut-être, sans l'aide de livres, ce serait plus que nous ne saurions en supporter. Nos besoins, cependant, sont nombreux, et la prière est la source unique qui puisse les satisfaire. Et encore, combien de ces courts instants sont perdus en pensées frivoles, en distractions stériles ! La prière de Jésus, pendant cette longue nuit, est appelée « la prière de Dieu » ; c'est-à-dire une prière puissante, efficace, parfaite. C'est de cette prière que parle l'Apôtre saint Paul, quand il écrit : « Durant sa vie, il offrit ses prières et ses supplications avec ses larmes, avec un accent irrésistible, à celui qui pouvait le sauver de la mort ; il fut exaucé à cause de son respect [1]. » Avec ses larmes ! Comme un malheureux plongé dans une détresse désespérée, qui n'a plus d'espoir que dans son suprême appel ! Comme un pauvre père de famille, qui voit les siens mourant de faim, et qui va supplier le passant qu'il espère rencontrer, pour revenir désespéré s'il n'a rien reçu ! Comme le condamné qu'on emmène, et qui n'a plus d'espoir

1 Hebræ., v, 7.

que dans la compassion du juge qui vient de le frapper !

Oh ! honte à nous qui sommes si froids dans nos prières, nous qui ne pouvons avoir d'espoir que dans la miséricorde de Dieu ; nous, débiteurs insolvables, qui ne pourrons, au jour des comptes, que nous jeter aux pieds de notre Sauveur et implorer son indulgence ! Nous devrions verser des larmes ; nos yeux sont secs. Nous devrions demander notre pardon avec des cris ; nos lèvres sont muettes. Nous pourrions passer des nuits entières en supplications, et le nombre de nos besoins ne serait pas encore épuisé ; à peine dépensons-nous quelques instants à ce saint exercice de la prière.

Pour contempler un exemple de cette prière fervente, dont parle l'Apôtre, voyons Jésus devant le tombeau de Lazare. Il connaît son pouvoir, il veut le manifester ; il sait que son Père l'exauce toujours ; et cependant, il pleure, de façon à attirer l'attention des Juifs, il gémit sur son ami en se rendant à son sépulcre, et il lève ses yeux vers le Ciel, comme pour remercier son Père d'avoir entendu sa demande, qu'il venait de lui adresser avec tant d'émotion. Ah ! puissent nos prières, surtout celles qui ont pour but les besoins de notre âme, les obligations de notre état, la conversion des pécheurs, notre persévérance jusqu'à la mort

être accompagnées de pareilles marques d'amour et de ferveur !

Affections et Résolutions

« Soyez béni, ô Jésus, de l'exemple que vous nous avez donné dans la prière ! Nous devrions souvent, comme vos Apôtres, vous dire : « Seigneur, apprenez-nous à prier [1] ; » et, comme eux, nous trouverions la réponse en méditant votre prière.

Nous avons encore d'autres motifs de reconnaissance à ce sujet. Ce n'est pas seulement pour mon enseignement que vous avez prié avec tant de ferveur et de dévotion, ce fut aussi directement pour mon salut. Vous avez versé des larmes, afin que vos supplications forcent les cieux en ma faveur. C'est pour moi que vous avez passé des nuits en prière. Un fils bien né puise des sentiments de gratitude plus vive à la pensée des larmes que sa mère a versées à cause de lui, des soins et des veilles dont elle a entouré son enfance. Pourrai-je jamais oublier les veilles et les prières auxquelles vous vous êtes assujetti pour moi, pour moi si indigne et si misérable ! Pourrai-je jamais vous en

1 S. Luc, XI, 1.

remercier assez ! Oh ! que ma reconnaissance pour tant d'amour avive la ferveur, enflamme la dévotion des prières que je vous adresserai, ô Jésus, à vous et à votre Père céleste. »





TABLE DES MATIÈRES



a. — 227. Avignon. — Imp. Aubanel Frères.





